Les Temps Modernes

1re année REVUE MENSUELLE n° 6

1er Mars 1946



Rédaction, administration : 5, rue Sébastien-Bottin, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur
JEAN-PAUL SARTRE

Comité de Rédaction
RAYMOND ARON, SIMONE DE BEAUVOIR
MICHEL LEIRIS, MAURICE MERLEAU-PONTY
ALBERT OLLIVIER et JEAN PAULHAN

Le Directeur reçoit tous les mardis et vendredis
de 17 h. 30 à 19 h. 30

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
5, rue Sébastien-Bottin, Paris 7e - Tél. Littré 28-91

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO
France : 60 Fr. - Étranger : 70 Fr.

TARIFS D'ABONNEMENT

	France et Empire	Union Postale	Autres Pays
Six Mois :	325 Fr.	350 Fr.	370 Fr.

Les abonnements peuvent se régler par Chèque bancaire
Mandat Carte, Mandat Poste, Chèque Postal (Paris 169.33)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 4 Fr. 50

Les Temps Modernes

LA RHÉTORIQUE
ÉTAIT UNE SOCIÉTÉ SECRÈTE

Nous faisons couramment sur la Rhétorique une erreur singulière et qui donne à penser : en gros, nous supposons qu'elle était l'art d'ajouter au langage commun, avec la métaphore, l'hypallage ou la synecdoque, divers ornements propres à le rendre émouvant, distingué; d'un mot, littéraire. C'est à peu près comme si l'on disait des gendarmes qu'ils sont un corps de fonctionnaires chargés de commettre les crimes. Or les gendarmes peuvent avoir bien des défauts. Mais d'habitude ils n'ont pas celui-là.

La Rhétorique non plus. Au contraire. Les Rhétoriqueurs commencent en général par observer que le langage commun se trouve extraordinairement riche en figures et tropes (de l'hypallage à la synecdoque). Ils ajoutent qu'il appartient à l'écrivain digne de ce nom de choisir et tailler dans ces figures : de s'en priver la plupart du temps, de les régler en tout cas. Somme toute, la Rhétorique était plutôt un art d'ascèse et de sacrifice.

L'erreur dont il s'agit a son histoire. C'est aux premières années du siècle dix-neuf qu'on la voit apparaître, avec l'ardeur et la virulence, l'aspect flatteur qu'elle a gardés de nos jours. Elle est l'une des faces, et d'abord la plus apparente, du Romantisme.

Car ce que veulent, vers 1817, les Stendhal et les Nodier, les Sainte-Beuve et les Hugo, ce ne sont pas de nouveaux sentiments, ni quelque nouveau langage, dont ils n'ont pas le moindre soupçon. Ils n'exigent, avec quelle violence ! que de fuir les pouvoirs et les charmes d'une langue figée, écœurante à force de correction que les

longs efforts des Rhétoriqueurs — de Fontenelle à Chênedollé — ont rendue tout à la fois abstraite, banale et fausse; abstraite, car la littérature s'y voit réduite à des Types et des Genres : le Jaloux, l'Avare, le Drame avec ses unités, le Discours avec ses trois points; banale, si l'on y voit repasser sans cesse les mêmes figurants; fausse enfin, puisqu'il arrive dans la réalité aux drames d'être aussi comiques, à l'Avare d'être jaloux.

I. D'UN MONDE MAGIQUE.

Les Rhétoriqueurs de l'époque répondaient mal aux reproches. Ou ne répondaient point du tout. Ils continuaient; comme s'il leur avait suffi d'être là pour avoir raison. C'était de bonne tradition, et les classiques de tous temps ont esquivé, loin de de la provoquer, la discussion sur le principe de leur art. Cela fait un étrange silence.

Car il est étrange qu'un art, qui se propose d'enseigner à convaincre, à toucher, à émouvoir, demeure si inégal à son propos qu'il ne lui manque rien tant que de savoir se défendre. L'auteur classique qui dispose, au rebours du romantique, d'un système d'expression adapté par avance à chaque objet, s'exprime *lui-même* si mal qu'il se trouve à la première objection tout démuni. Tout se passe comme s'il avait renoncé à s'éclairer pour éclairer le monde.

Non qu'il se refuse du tout à donner des raisons. Seulement ces raisons se trouvent en général légères. L'objection se présente aussitôt, qui semble les accompagner. « Rien de bon, dites-vous, ne s'obtient sans effort. Je n'en sais rien, c'est toute la question. Mais que vient faire ici la morale? — Ainsi les barrages donnent à l'eau plus de force... — Laissez-moi donc la paix avec vos métaphores ! — ... et les classes sociales, en canalisant les énergies, les font plus puissantes. — Ah ! je sais trop que la Rhétorique fait des conservateurs. Mais qu'ai-je à faire de politique? — Comme il faut au peintre étudier patiemment les couleurs, au musicien les sons, ainsi l'écrivain... — Que me font vos analogies? Analogies fausses, au surplus : car le compositeur et

le peintre ont leurs moyens particuliers, sons et couleurs, quand l'écrivain use de la langue commune. »

Le Rhétoriqueur dit encore : « J'ai le goût de la tradition. Puis il est des règles qui ont fait leurs preuves... — Soit. Mais si l'une de ces règles — l'une de ces traditions — est la révolte, et la Terreur? Montaigne n'est pas moins réel que Cicéron, ni Pascal que Boileau ». Ou même : « cela n'a pas si mal réussi à Racine » (il s'agit bien de réussir !). Quand il ne va pas jusqu'à dire : « Essayez vous-même, et vous verrez bien » (c'est renoncer à toute raison). Vraiment tout cela ne diffère guère du silence que par l'irritation où nous jette une assurance, si mal assurée. C'est un silence suspect, et plein d'énigme. Le poète romantique s'expose tout vif aux mystères : on le retrouve parfois dévoré. Mais le poète classique est lui-même un mystère, car il est mystérieux que l'on accepte, sur d'aussi tristes arguments, d'être un poète classique.

J'ai parlé d'irritation. Il semble qu'il suffise parfois aux Rhétoriqueurs— tant leurs propos sont légers — de chercher cette irritation. (Ils la trouvent). « Je me fous, dit l'un [1], de la sincérité. — Je suis, dit l'autre [2], hasardeux, hasardé. Affirmer sur faits et preuves, ce n'est plus affirmer. Et le troisième [3] : J'écris par faiblesse... Je ne prétends enseigner personne... Je ne sais quel démon m'a fait croire... Mais le dernier [4] : — Qu'est-ce que je suis? Un joueur de boules. »

Il arrive que l'affirmation prenne une allure savante ou sentencieuse. Elle n'en est que plus choquante. L'on sait le dédain que témoignent à la morale les Rhétoriqueurs de tous temps. Quintilien démontre que l'orateur doit savoir également défendre le pour et le contre, le vrai et le faux. Aristote conseille gravement à qui soutient une thèse ignoble ou douteuse, d'user d'un exorde insinuant : apologue, équivoque, ironie. Est-il sage d'ailleurs, est-il admissible que l'on nous assène « Quand la rime est moins parfaite, c'est que la pensée du poète est moins

1. *Propos* de Jean Moréas.
2. Alain.
3. Paul Valéry.
4. Malherbe (à peu près).

juste [1] ». Ou encore « qui ignore à quels mots rime exactement le mot *frère*, n'entend rien à la fraternité [2]. »

Il est ainsi dans les classiques je ne sais quelle hauteur ou quel dédain, certes propre à piquer l'attention mais qui n'aide guère à les connaître; l'on ne se retient pas de songer à ces maîtres orientaux qui d'abord rebutent leurs disciples ou les mystifient, opposant à des questions trop sensées une réponse absurde, le simple silence, voire un cri d'oiseau ou un coup de pied dans le ventre.

*
* *

Du moins faut-il parfois aux Rhétoriqueurs répliquer aux griefs romantiques? Oui. Mais on ne peut dire que leurs répliques éclairent beaucoup la question. Les unes font songer aux disputes des Halles : « Vous en êtes un autre... Vous ne vous êtes pas regardé... »

« Abstraits vous-mêmes », disaient ainsi les derniers classiques. « Nous nous en tenions du moins à quelques traits précis : le plan, le style, les figures... toutes choses que l'on peut isoler, saisir, décrire, concrètes enfin. Mais vous allez chercher ce que personne n'a jamais vu : l'âme, l'inspiration, le rêve. Menteurs de surcroît : car vous n'êtes pas dupes, et n'oubliez pas de polir en secret votre œuvre. Votre Victor Hugo a plus de métaphores que Delille; votre Vigny, plus de synecdoques que Chênedollé. Il les fait, me direz-vous, naïvement et sans savoir que ce sont des synecdoques. Je n'en crois pas un mot. Puis, la belle avance s'il ne veut pas se voir, et se ment à lui-même! Banals enfin, car la désobéissance aux règles se fait chez vous plus régulière que les règles mêmes. Je veux qu'un vers boiteux ait son charme; une suite de vers *exprès* boiteux me font un peu trop songer aux vers réguliers qu'ils auraient pu être. Et chacun sait que votre Alfred de Musset dérime avec soin les poèmes, qui lui viennent trop bien rimés ».

Les classiques usaient aussi d'arguments moins grossiers, de

1. Théodore de Banville.
2. Baudelaire.

preuves moins subtiles. Ainsi : « Abstraits, faux, banals? disaient-ils. Bien sûr. Et nous en sommes fiers. » Ils ajoutaient quelques raisons : « Abstraits, soit. Aussi bien parvenons-nous à saisir l'homme qui n'est plus Paul ni Pierre, l'homme en soi, où chacun se reconnaît. Et qui nous reproche d'être glacés ou insensibles, c'est qu'il confond le trouble des sens avec les hautes directions et les émotions pures de l'esprit, qui sont nôtres. Menteurs de surcroît, si vous voulez. Et croyez-vous que la grandeur ou la noblesse nous soient si aisément données? Qu'il y suffise de les reconnaître? Non, ce n'est pas du premier mouvement que l'on éprouve de beaux sentiments, ni que l'on écrit de beaux vers. Il s'y faut efforcer, et tout à la fois les voir déjà présents et désespérer d'y atteindre : se mentir enfin jusqu'à devenir égal à son mensonge, à son idéal. Banals enfin? Certes, si nous touchons à l'homme essentiel, qui ne change point. Avouez pourtant que cet homme, tout concourt à nous le cacher : préjugés, conventions, habitudes ou le langage aussi bien et le plus banal est ici le plus secret. »

Il arrivait aux classiques de se borner à observer : « C'est la nature même du langage qu'il soit faux (car il n'est pas de lien nécessaire du mot à la chose); banal (qui veut donner à entendre qu'il pleut doit bien dire : il pleut); abstrait (car on n'atteint pas à l'essentiel sans négliger plus d'un détail). Dire d'un poème qu'il est abstrait, banal ou faux, c'est simplement dire que c'est un poème. Tout ce dont vous nous faites grief, c'est de parler et d'écrire. »

Il y aurait mille choses à dire à propos de tels arguments — et de tous ceux que l'on peut à leur suite indéfiniment aligner. Il est peu de dire que les classiques ont leurs défenses, et leurs preuves : sitôt qu'ils les montrent, ils en sont accablés. Comme s'ils tenaient quelque secret qui leur permît de transformer le premier trait venu en éloge aussi bien qu'en blâme, la nature, l'artifice, le faux et le vrai, la métaphore ou l'antithèse leur sont *à volonté* louables, indifférentes ou néfastes. D'où vient sans doute un silence, qui d'abord nous intriguait : c'est que la réponse — n'importe quelle réponse — est trop facile et La Harpe ou Martainville, Roucher ou Chênedollé, trop certains d'avoir,

quand il leur plaira, leur revanche. D'où viennent aussi la confusion et l'embarras. Chacun de nous, en d'autres domaines, sait — croit savoir — ce qu'est le temps, le ciel, l'amour ; la civilisation, et pourquoi il la préfère à la barbarie. Cependant, lui faut-il préciser sa pensée, le voici dans l'embarras, privé des raisons qui d'abord lui semblaient évidentes. Car il n'est rien qui ne lui semble amour — de Dieu à ses amis, à ses livres, à sa femme — et rien, civilisation — du métropolitain à l'automobile et au bœuf en daube. Et ce n'est pas l'absence de preuves qui le gêne, mais leur détestable abondance. Ainsi de la Rhétorique. Mais je n'ai pas encore dit sa réplique maîtresse, qui commande, et recouvre en quelque sorte les autres.

*
* *

C'est que l'art d'écrire n'est pas fait pour les raisons, étant technique plutôt que science, et mieux qu'opinion, activité. C'est en forgeant qu'on devient forgeron — non pas en réfléchissant aux bienfaits de la forge — voilà le premier axiome de la Rhétorique ; et son premier lieu commun.

Soit. Mais pourquoi devenir forgeron ? — Vous l'éprouverez par vous-même, répond la rhétorique; cela ne peut s'expliquer. Sachez seulement que le bien-dire distingue un homme entre les hommes, comme le langage fait l'homme entre les bêtes. Iriez-vous expliquer à un chien les bienfaits de la parole?

Entendons bien la réponse. Il ne s'agit point du tout de comprendre quelque thèse, ni de suivre quelque opinion. Il faut d'abord être dans le bain. Il faut *participer*. Il faut renaître à ce monde nouveau, d'où les arguments et les phrases vulgaires ne nous semblent plus bons qu'à circuler (disait Joubert) dans le parlage, et les mots comme les raisons s'y revêtent soudain d'un sens plus libre.

C'est un monde, nous dit-on encore, facile à réaliser, s'il y suffit d'écouter les conseils des initiés. En tout cas, il est difficile à décrire; plus difficile encore à connaître. Il nous faut essayer pourtant.

Tout ce qu'on en peut dire à première vue, c'est que le monde

de la rhétorique offre les traits d'un monde magique ou sacré. Cette magie se montre d'abord dans les promesses qu'il nous fait. Par la rhétorique, dit Raymond Lulle, l'esprit connaît une atmosphère de lumière et de liberté, où il embrasse un objet plus étendu, et trouve enfin son épanouissement infini. Raymond Lulle le dit après Aristote, qui confond, à peu de chose près, rhétorique et dialectique [1]. Quintilien, Cicéron et tout près de nous Lasserre ou Maurras le répètent; les métaphores seules varient. Tel Mainteneur parle d'accéder à un état second de la pensée, plus lumineux et plus pur. Tel autre rêve un monde doué d'une dimension nouvelle, où les raisons des choses nous soient données.

La magie n'est pas moins sensible dans le traitement qui se trouve d'un commun accord consenti aux Rhétoriques et Poétiques : Aristote tient que la tragédie purge terreur et pitié. Il le dit en cinq mots, dont Beni, vers la fin du XVIe siècle, relève déjà douze interprétations différentes (il en ajoute une treizième). Elles sont aujourd'hui deux cents, la plupart fort longues, dont aucune n'est absurde. On ne fait pas mieux pour la Pythie. Le même Aristote traitant de l'unité de temps au théâtre, parle d'un jour. A-t-il voulu dire un jour de douze ou de vingt-quatre heures? L'on en dispute patiemment. « Douze, dit Robortello, car les hommes n'agissent pas la nuit. — Vingt-quatre, réplique Segni : L'ombre convient aux tragédies ».

La magie apparaît mieux encore dans l'atmosphère où baigne le monde des initiés. La *rasa*, ou joie rhétorique, semble à l'Inde si mystérieuse, à tel point privée de causes naturelles — n'étant objet, sentiment ni concept — que les mérites acquis dans une autre existence paraissent seuls propres à l'expliquer. « Il s'agit d'un plaisir insaisissable, dit le Rhéteur arabe Al Thaalibi,et l'on n'en peut donner de description générale. Que le forgeron en parle donc comme s'il était fer et flammes; le cabaretier, vins et futailles; l'amoureux, garçons et filles. » Cependant, Huet,

1. La dialectique est, pour Aristote, comme pour Platon, la rhétorique de la science; mais la rhétorique la dialectique de l'opinion. (Cf. *Phèdre; Rhétorique*, II).

le bon évêque d'Avranches, y voit la survivance de quelque époque fabuleuse où les hommes « comme jadis en Palestine, avaient six doigts à chaque main, et des cerveaux composés de fibres subtiles. »

La Rhétorique offre un trait encore du sacré : c'est l'ambiguïté. Car les grands Rhéteurs semblent tenir à la fois qu'elle est la meilleure et la pire des choses : Aristote réfute, dans le *Gryllus*, l'art d'écrire qu'il fonde à grands frais dans la *Rhétorique* et la *Poétique*. Cicéron écrit dans sa jeunesse quatre ou cinq traités de l'orateur, autant dans sa vieillesse, et ne manque pas une occasion d'insinuer que la rhétorique — à laquelle il donne une bonne moitié de sa vie — est chose oiseuse ou néfaste. « Lis-moi, disent les Poétiques arabes ou indiennes, mais surtout oublie-moi. Sois comme si tu n'avais jamais lu de poétique. »

Bref, il faudrait sans doute, pour en prendre une vue juste, traiter de la rhétorique comme d'une foi parfaitement étrangère et baroque — et qui nous cache, en tout cas, ses véritables raisons. Ainsi les sociologues font le totem ou le mana, ou bien encore les superstitions et les rites de quelque société secrète.

Il est du moins un point où la Rhétorique joue (si l'on peut dire) cartes sur table : c'est le dédain qu'elle montre pour la pensée spontanée — pour la pensée qui *n'est pas* rhétoricienne.

II. — La tentation de la pensée.

Que la pensée *telle qu'elle nous vient* soit diffuse, illusoire et folle à proprement parler, il suffit pour s'en assurer d'observer les mille idées en tout sens qui nous assaillent à chaque occasion, ces affirmations que l'on dirait tirées au sort et cette foule de velléités qu'interrompt leur succès même. Plus folles simplement — ou dont la folie éclate mieux — à proportion qu'elles sont plus nombreuses, comme on le voit par les peureux, les amants et les jaloux, qui d'un seul mouvement voudraient s'enfuir et demeurer, adorer et détruire, ravir et libérer. En sorte

que la seule ressource, pour qui veut penser plus juste, semble être de penser un peu moins, et comme d'étouffer sa réflexion. Or le remède est pire que le mal. Les pensées discrètes, plus prétentieuses que les bavardes, ont moins de rigueur encore : la tête de chaque individu est un pot-pourri de convictions inconciliables, où l'on découvre tout à la fois que l'homme est libre et pourtant que l'avenir est écrit, que lorsqu'on est mort c'est pour longtemps et que les morts sont heureux, que tel père tel fils et qu'à père avare fils prodigue. Les idées, c'est n'importe quoi. Il y a plus.

C'est qu'aucun trait en elles ne nous vient avertir de leur vanité et tout au contraire il fait partie de la pensée qu'elle nous semble chaque fois valable et véridique. Il est d'un amour, qui se dissipe en cinq semaines, de se voir éternel, nos instincts ont naturellement allure de doctrine; notre raison n'est que l'une de nos passions, non la moins injuste et le moins qu'on en puisse dire est qu'à l'ordinaire elle conclut et tranche sans avoir le moins du monde raisonné. Joubert remarque, après Cuvier, qu'une idée abstraite, tant que nous ne l'avons pas *réinventée*, — tant qu'elle n'a pas été roulée dans notre tête et longuement pesée dans notre cœur, tant qu'elle n'est pas imprégnée et comme colorée de notre nature — demeure pour nous « ce que seraient les signes d'un langage inconnu »; mais qui donc a su réinventer ses idées abstraites? L'on voit, bien au contraire, que les livres qui nous devraient inviter à cette réinvention, deviennent autant d'occasions d'inertie, et que personne n'exerce aussi peu sa pensée que l'homme qui se promène partout avec un livre à la main et n'admet rien qu'il n'ait lu. Ainsi les vérités mêmes qu'il nous arrive de prononcer sont bien plus souvent signes d'inertie que de réflexion. Ce que je rappelle est banal. Voici qui l'est un peu moins.

C'est ce que l'on pourrait appeler, tant l'illusion est naturelle et constante, la *tentation de la pensée*. Comme nous les tenons fondées en réalité, réfléchies, stables, nos idées nous paraissent encore, par nature, douées d'expression. Non que nous exigions de les porter en tout cas jusqu'au langage. Du moins admettons-nous que ce langage se trouve à notre disposition,

donné avec la pensée et comme son autre face, qu'il dépend de nous de distinguer : d'ailleurs fidèle et ressemblant, jusqu'à rendre spontanément de cette pensée les nuances, l'allure : bien plus, les traits originaux que nous lui supposons (et qu'elle n'a pas). Ainsi le malade s'assure qu'il fait à son médecin, le pénitent à son confesseur — le poète à son critique — des confidences uniques. (Cependant critique, confesseur ou médecin les ont reconnues du premier instant et classées sous étiquettes.) Rien ne paraît donc de premier abord plus simple que d'être auteur; étant auteur, que d'être personnel; étant personnel, que d'être exactement entendu, suivi, admiré.

Il faut évoquer ici une autre illusion, dont l'allure, le déroulement, les effets — encore que son contenu soit exactement contraire — ressemblent curieusement à ceux de la Tentation-de-la-pensée : c'est le Pouvoir-des-mots. Qu'il arrive à certains hommes, sinon à tous, de penser — de croire penser — à grand renfort de phrases toutes faites; que l'écrivain en particulier ait tendance à se flatter, pour toute réflexion, de mots et de périodes plaisantes; bien plus, que chacun de nous soit fâcheusement porté à prendre pour argent comptant — je veux dire pour idées authentiques — les « grands mots » que lui servent un orateur, son député, ses journaux, l'illusion est courante, on le sait, et couramment dénoncée par les *mêmes* journaux, par les *mêmes* orateurs. Au lieu que la Tentation-de-la-pensée demeure à demi secrète — l'un des secrets justement que maintient, à travers les âges, la grande société des Rhétoriqueurs. Mais l'on voit que la démarche est voisine, et l'illusion analogue : ce sont ici des pensées, que l'on prend pour des mots; là, des mots, que l'on prend pour des pensées.

Voilà qui est précieux. Il arrivait aux arguments des Rhétoriqueurs de demeurer un peu vagues. Ni leurs dédains, ni leurs boutades ne s'abaissaient jusqu'aux raisons. Au lieu que nous tenons ici une observation — et très précisément une loi — précise, pressante dont il dépend de nous de reconnaître (ou tout au contraire de refuser) le bien-fondé. Mais poursuivons.



Je ne dis pas — tant elle pousse en nous de solides racines — qu'il soit aisé de déceler la Tentation-de-la-pensée et s'en défier. L'écrivain du moins devrait être ici une fois pour toutes averti — et de vrai l'est-il à chaque instant par ses expériences les plus fréquentes (et d'abord les plus amères), mais qui ne sont guère, à tout prendre, que les expériences de tout homme à peine grossies. Expériences si courantes qu'il ne faut guère admirer ici que la persistance d'une illusion, qu'elles ne cessent de contrebattre.

Car on voit dans les réunions publiques de ces orateurs improvisés, que leur conviction même et leurs idées empêtrent, loin de les aider. Ils se répètent et s'efforcent de s'expliquer, on dirait parfois des ivrognes. Qui veut trop émouvoir, trop ému en lui-même, n'émeut point du tout. Ni l'acteur qui crie, ni le sculpteur ou le peintre qui fait à ses personnages tordre la bouche ou agiter les bras, ni l'auteur même qui empile pour mieux nous toucher hardiesses sur hardiesses n'obtiennent sur nous d'autre effet qu'un curieux sentiment de vide et d'insensibilité. (« Ils me châtrent », disait Montaigne). Et le poète qui cherche à s'abandonner à son impulsion profonde, à se priver de tout souci d'écrire, personne n'écrit plus docilement à la mode de son temps. Il est des expériences plus secrètes, non moins frappantes.

C'est que l'écrivain, le peintre ou le philosophe qui nourrit un grand dessein dans sa tête, le tourne et le retourne et attend avec patience de savoir précisément ce qu'il veut, n'achève jamais rien. L'enfer littéraire est pavé d'intentions; c'est la mort au cœur, disait Flaubert, qu'on revient des bals masqués de l'esprit. Ou s'il l'achève même, l'œuvre ne vaut rien. Pourquoi, dit Alain, les poèmes moraux sont-ils mauvais? Pourquoi les poèmes didactiques sont-ils languissants? C'est pour la même raison qui fait que la copie d'un beau tableau n'est pas un beau tableau : ils ont été pensés tout entiers avant d'être écrits. Ainsi le dramaturge ou le romancier, s'il a par avance trop précisé-

ment fixé son action, son dénouement, ses personnages, n'écrit qu'un roman, ou un drame, en ciment armé. L'orateur même qui a commencé par réfléchir les diverses faces et les nuances de sa pensée, se sentira, le moment de parler venu, tout contraint. Il dira certes ce qu'il a préparé : il le dit, et voit son discours choir dans le vide et l'inattention. « Surtout — dit Alain à ses disciples — ne réfléchissez pas. Écrivez! » Car la condition du roman ou du drame, du poème à plus forte raison — de l'entretien même — est d'abord verbale : et les mots ici s'accompagnent de pensée, plus sûrement que la pensée de mots. C'est ce que savent bien l'auteur, l'orateur qui d'abord se jettent à l'eau et confient à leur phrase, non à leur réflexion, le soin d'appeler les phrases (et les idées) qui s'ensuivent. « Lorsque tu ne comprends pas ta pensée (disait Kleist) tâche de la dire à ton voisin. Elle s'éclaire aussitôt. » Degas se plaignait : « Mes sonnets viennent mal. J'ai pourtant tout plein d'idées. » A quoi Mallarmé doucement : « Degas, ce n'est pas avec des idées qu'on fait un sonnet, c'est avec des mots ».

Voilà de singuliers arguments, aussi tranchants que les premiers se trouvaient divers et vagues. Comme si la Rhétorique, obscure ou confuse tant qu'elle cherche à se saisir elle-même — et comme éblouie par sa propre clarté — se trouvait simple, décisive, probante, sitôt qu'elle passe à l'attaque. Sitôt qu'elle tente seulement de nous épouvanter de notre condition. Il est (à l'entendre) une misère de l'écrivain sans rhétorique qui n'est pas sans évoquer plus d'une « misère de l'homme sans Dieu » (et, je suppose, en d'autres pays, sans totem ou sans mana). L'on ne cherche plus à nous séduire à la rhétorique, mais plutôt à nous y acculer, à nous y précipiter, si je puis dire, à reculons. Car tout désormais paraît excellent, qui nous vient arracher à une condition détestable.



Si je demande à présent quel est le traitement le mieux propre à bloquer une illusion grossière, et nous délivrer d'une sorte de

pensée qu'il suffit bien de considérer pour s'en vouloir à tout prix défaire, l'on me répond par mille remèdes. C'est tantôt l'analyse patiente des mots et des périodes, leur classement, leur confrontation, et tantôt l'imitation des Anciens, les règles que me proposent ou me suggèrent les divers arts de première et de seconde rhétorique, les Poétiques, les Florilèges — voire ces « institutions de langage [1] » que font la morale et l'État, le chœur des lois, les traditions, la chaîne classique — car il est des Mainteneurs de raison; et d'autres, de tradition. Par-dessus tout, le métier. Agir distrait de la réflexion, plus l'action est difficile et la matière résistante. Ce n'est point le sujet qui importe aux écrivains, mais les rapports et les réactions du style qu'il met en branle. (Et ce style, comme on sait, fut d'abord un outil). Ou plutôt le sujet ne vaut guère que par l'économie de pensée qu'il permet : qui a fait choix d'un thème ne peut plus rêver, ni écrire, à sa guise. Le métier cependant a mille lois, qu'il faut l'une après l'autre apprendre. Le peintre qui veut rendre une forêt n'a que faire de la regarder : il lui faut copier d'abord et recopier des dessins d'arbres. Ainsi le poète ou le romancier, c'est en imitant qu'ils inventent, et cent ans de vie ne leur apprendraient pas ce que donnent cinq minutes de lecture. Si tu veux parler d'amour, si tu veux même savoir ce qu'est l'amour authentique, commence par lire les poètes qui en parlent, et apprends-les par cœur, s'il se peut.

Pour divers qu'ils soient, il est à tant de préceptes un trait constant : c'est que l'auteur par eux échappe à la condition commune, et les Lettres marquent en lui un singulier progrès de l'esprit : il obtient, et fait reconnaître son alibi. Il *n'était pas* dans la pensée banale. Peu lui importe désormais qu'on le dise abstrait, mensonger, rabâcheur. Il possède son domaine à lui, qu'il a de vrai extrait du domaine banal, qui ment aux idées courantes, et monotone il se peut — mais au prix de quoi c'est l'état d'âme commun qui peut bien lui paraître à présent d'une horrible monotonie. (Ici encore, comment ne pas songer aux sages d'Orient, qui se flattent d'être libérés du mental : fan-

1. Le mot est de Nisard.

semble encore que l'homme se voie, par la rhétorique, éveillé à tout un ordre d'émotions et de jugements, qu'ignore le vulgaire.

Il est un ordre d'affaires humaines, qui relèvent de la simple observation, de l'intérêt, ou de la science : ce sont sujets où les hommes ne demandent qu'à se comprendre (sinon à s'accorder) : un langage algébrique, un espéranto quelconque y suffiraient très bien. Mais enfin ce sont aussi celles qui ont pour nous le moins de gravité. Pour l'essentiel : la conduite, les grandes décisions, l'idéal, on voit au contraire que les hommes diffèrent les uns des autres profondément. Leurs passions, leur intérêt, leur désintérêt plus encore viennent accentuer cette différence. Bien plus, un même homme est divers, tiraillé entre cent besoins, mille convictions. Qui l'arrachera au doute, qui lui permettra de *s'entendre*, sinon le Rhétoriqueur? Il est un lieu de l'esprit, où se prennent les grandes décisions, et l'homme essentiel se compose : la liberté, la justice, la foi, que sais-je encore? Ce sont choses qu'il est imprudent de nommer, si elles échappent à qui pense trop sûrement les avoir saisies, et les Rhétoriqueurs antiques ont toujours marqué qu'ils renonçaient à révéler le principal bienfait de leur science : il est, de leur aveu même — ou de l'aveu de leurs disciples — toute une part ésotérique,essensentielle aux traités dont la part exotérique et vulgaire seule nous est livrée. Et si l'on ne nous laisse pas ignorer que la Rhétorique a le droit de traiter d'assez haut la morale, c'est sans nous donner sur ce droit le moindre éclaircissement.

Du moins admet-on que le Rhéteur sait commander à la morale, s'il a saisi et s'il tient ferme cette disposition mystérieuse de l'esprit, qui permet la foi, la justice et le reste. Les Révolutions, les Renaissances, les Réformes sont œuvre de Rhétoriqueurs. C'est parce qu'il y avait la Rhétorique, que l'on a vu des temps où les hommes ne dédaignaient pas d'être éloquents, les monuments pompeux, les églises majestueuses — ni les poètes d'écrire des épopées : or chacun de nous doit bâtir ses églises, et composer ses épopées intérieures. A l'inverse voit-on que, sous la haine de la rhétorique, c'est le mépris des principes, le refus de l'homme en soi, qui se dissimule : les auteurs de néologismes, les poètes en vers libres, les mélangeurs

de genres sont le plus souvent — si l'on en croit Aristote, Cicéron, Nisard — des hommes bas. « Où tu vois un style incorrect, disait Sénèque, c'est que les mœurs sont dévoyées. »

(Il semble qu'il y ait une âme de vérité dans ces propos un peu simplistes. De vrai les Terroristes se montrent-ils volontiers hostiles à la morale comme aux mœurs de leur temps. A quoi l'on répondra qu'il arrive couramment aux Rhétoriqueurs d'être réactionnaires, ou sottement conservateurs. Passons.)

Que si le rhéteur tout à la fois pénètre aisément les sciences communes et les techniques, mais se porte d'un élan facile jusqu'aux principes qui passent techniques et sciences, la raison en est une : c'est qu'il lui est donné, en tout cas, d'user d'un esprit particulièrement agile; plus subtil qu'il n'est courant, dit Aristote; plus cohérent, dit Cicéron; et Lulle : plus lumineux. Il est difficile d'éviter ici les métaphores vagues. Mais l'on peut aborder la question à l'envers.

Chacun reconnaît que l'esprit a sa part machinale, et qui menace à tout instant de déborder : de recouvrir et d'obstruer la part active. Je ne dis même rien des principes, et des grands sentiments : l'on sait trop que liberté, justice, noblesse et les autres ne sont, pour la plupart des hommes, que mots que l'on répète machinalement, dans un demi-sommeil. L'esprit est prompt à se confier, prompt à s'endormir, et ce n'est pas du tout parce qu'un homme dit vrai, qu'il a *pensé* vrai. (Mais bien au contraire arrive-t-il que le faux, l'insensé, le baroque témoignent plus de réflexion véritable — et tout au moins un effort loyal de pensée — que l'exact et le véridique.)

Le danger, qui n'est pas moins grand quand il s'agit de technique ou de science, offre ce risque supplémentaire qu'il a toutes chances de passer inaperçu. Un théorème de géométrie, une démonstration algébrique semblent offrir la réflexion à l'état nu : évidente, indubitable. Or il n'est rien de plus facile à apprendre, à répéter, à appliquer machinalement. Qui est jamais assuré de penser — j'entends de véritablement penser, d'une pensée animée, constamment mue par un enchaînement de différences et d'oppositions, de réserves et de preuves? S'agit-il d'appeler Justice ou Vérité à l'appui de sa cause, une

défiance commune nous vient avertir qu'il n'y a là, peut-être, que de grands mots. Mais j'ai le sentiment, quand je mène une multiplication, que j'agite de la pensée. Or je fais tout simplement ce que fait une machine à calculer. Etrange chose que l'esprit humain : curieusement privé de preuves, privé de témoins, d'autant plus suspect qu'il se croit plus efficace. Et l'on ne s'interroge pas plus tôt sur lui qu'il semble s'évanouir. « Mais je sais le jeter en telles dispositions et le porter en tel lieu, dit la Rhétorique, qu'il ressuscite à tout instant. »

***

Quant à l'aménagement d'une place de l'âme aussi singulièrement privilégiée, il y suffit — prétendent les Rhéteurs — d'une seule sorte d'exercice et d'un moyen le plus simple qui soit, à la portée de tous, au demeurant si sûr et si constant qu'on peut le confondre avec ce lieu, et le nommer du même mot.

« Les lieux communs, dit Vico, sont les lettres mêmes et les éléments nécessaires d'où naît le sens pur du discours, l'épanouissement de l'esprit. — C'est par l'assemblage des termes et des tropes : des lieux, ajoute Lulle, que notre esprit se hausse à la vérité. » Aristote : le lieu est toute façon d'établir qu'une chose vaut mieux qu'une autre. Ibn el Mudabber : il suffit, pour saisir le vrai, de rendre aux lieux communs leur animation. Le Sahitya-Darpana : c'est de l'organisation des idées suivant les lieux que naît toute joie de l'âme. Mais Alain : « Point de lieux communs qui ne soient vrais. Il ne leur manque que d'être compris. »

Il ne s'agit pas, on le soupçonne, des mêmes lieux communs ou clichés, dont grammairiens et critiques nous apprennent chaque jour les méfaits. S'il arrive même que l'apparence soit identique, la nature profonde est changée. Car il s'agit moins d'une expression toute faite et matérielle (qu'il suffirait de glisser dans son texte pour en recevoir aussitôt le bénéfice) que d'une disposition générale du langage, d'un certain ordre abstrait — différence, concordance, contrariété; ou bien

l'hyperbate, la diérèse et la synecdoque — qu'il appartient à l'écrivain d'animer : d'incarner.

Non qu'il manque en temps de Rhétorique, de ces traités ou dictionnaires d'expressions, florilèges, polyanthes, où l'on apprend, entre autres, que la volupté peut avantageusement être dite, suivant le cas, *douce*, *efféminée*, *folâtre ;* et qu'il est plus poétique d'écrire *coursier* que *cheval*, *prêter une oreille attentive* qu'*écouter*, *être au comble de ses vœux* qu'*être satisfait*. Il n'en manque pas non plus en temps de Terreur[1]. Mais ce n'est là de la Rhétorique qu'une forme basse et viciée — qui sait, où se glisse déjà, peut-être, quelque nuance terroriste — que condamnent expressément les doctrinaires. Bien au contraire estiment-ils que l'on reconnaît le bon écrivain, plus encore qu'aux figures dont il use, à la sobriété avec laquelle il les emploie, à l'effacement où il les tient — à ses refus plutôt qu'à ses concessions. Aristote recommande au poète comme à l'orateur d'éviter le brillant (qui ne va pas sans disparate), l'éclat des épithètes, la richesse des images. S'il réduit toutes les figures à la métaphore, c'est pour réduire presque aussitôt la métaphore elle-même à une proportion géométrique[2]. Il est ainsi conduit à censurer, comme expressions défectueuses ou trop voyantes : « La morale est le rempart des lois », ou encore : « Qui sème dans la honte, moissonne dans la misère. » Voltaire, qui renchérit sur Aristote, tient que la métaphore est elle-même une licence, et condamne « un coup invincible..., l'esprit se joue à pure perte..., couvert de louange... » Non que ces fleurs soient sans beauté, mais c'est justement d'une telle beauté, trop vite gagnée et comme mécanique, que se défie le Rhétoriqueur. « Les ornements empruntés, écrit Gaultier, ne valent qu'autant qu'ils nous laissent douter si l'auteur ne les eût pas inventés tout seuls. Hors de ce doute, ils nous dégoûtent et nous

1. Citons, entre autres, la *Source, initiation à l'art d'écrire*, de Fr. de Bélinay (1924) où l'on trouve soigneusement distingués des « mots vulgaires » dont un auteur doit se priver — *abjuration*, *ablution*, *aboiement*, *abdiquer*, etc. — les « mots de choix » qu'on lui recommande : *abeille*, *aberration*, *abêtir*, *abhorrer*, *abîme*, *abject* et le reste.

2. Cette proportion doit encore, pour être valable, se laisser inverser: « La vieillesse, soir de la vie » donne ainsi : « Le soir, vieillesse du jour. »

lassent. » Que reste-t-il? L'on peut user ici d'un exemple voisin.

« Si mon œuvre vous touche et vous exalte, disent volontiers le peintre, le sculpteur, l'architecte, ce n'est point du tout qu'elle offre une scène tendre ou touchante. Non : c'est qu'elle évoque ici la rencontre d'une sphère et d'un cône; c'est qu'elle est faite ailleurs, suivant un schéma régulateur, de jalonnements, de rimes plastiques, et de ces plans étagés qui séduisent votre esprit à joyeusement réinventer la profondeur. » Ainsi l'écrivain : « Si mon poème, mon récit, mon essai vous émeut et semble enfin vous apporter quelque révélation, la cause en est moins dans ce qu'il vous montre que dans ce qu'il sait vous cacher : les unités, l'antithèse et la synecdoque avec les trois points du discours — bref, les règles que j'ai suivies d'un soin tel que mes personnages, leurs émotions, les miennes, les vôtres qui me lisez, ne soient à la fin qu'une application, et comme une expression de ces règles. Ma patience obtient à la fin un si grand prix.

On sait quel est ce prix : la beauté. Et précisément la beauté, en tant qu'elle s'oppose à la poésie.

Car la poésie — ou mieux le poétique — est partout : dans une vieille maison et dans un coucher de soleil, dans l'amour et même dans la haine, dans les cris de la rue et dans un jeu d'enfants. Et partout aussi facile, fugace et le type même de cette pensée spontanée que l'on a vue. Mais de sa facilité vulgaire, la beauté nous délivre et nous rachète, comme nous arrachant à nous. Car l'œuvre belle est un être doué de proportions, pourvu d'un commencement et d'une fin, d'un milieu, d'une stature enfin dont les dimensions sont précises. Bien plus, c'est un être qui *exprime* la stature et les dimensions, le commencement et la fin, les proportions.

*
* *

Tel est donc le pouvoir des lieux qu'ils se substituent, par un curieux renversement, aux premières intentions — aux intentions naïves — du poème ou du drame. Ce n'est plus l'image

qui sert à exprimer l'amour, mais l'amour l'image. Si la première *Catilinaire* a bouleversé le Sénat, la raison en est-elle dans son ardeur, sa fougue ou la passion de la justice? « Non pas, répond Ramus, mais dans les quatre-vingts métaphores, les cinquante métonymies, les vingt synecdoques, les quatre épizeuxis et les vingt anaphores qu'elle contient[1]. » D'où suivent les conséquences qu'on a vues. Et celles que l'on imagine aisément.

Ainsi conviendra-t-on d'estimer avant tout, dans les Lettres, le plaisir qui vient de la forme et des proportions, de l'unité, de la gradation des effets, de la division des genres — bref (dira-t-on) de l'art. La raison passe avant l'émotion, les règles avant l'invention, le travail avant le génie. La convention avant la vérité. « Préférons, dit Aristote, le vraisemblable impossible au possible invraisemblable. » Ainsi le poète devient-il maître de sa joie. « Ce n'est pas du cœur, dit Racine, que le connaisseur juge de la beauté d'un ouvrage. » Mme de Sévigné ne trouve guère à louer, dans *Esther*, que « la perfection des rapports ». Poussant plus loin encore, tel poète s'épuise à « chercher des rimes rares et stériles, sur la créance qu'elles lui feront produire quelques nouvelles pensées[2] », tel autre n'estime dans la poésie que la quantité de contrainte qu'elle suppose, tel autre enfin n'a de goût que « pour les formes complexes, à cause de la contorsion d'esprit qu'elles nécessitent[3] » ou propose encore que le poète « use de l'expression la plus éloignée de l'idée qu'il veut exprimer[4] ». J'aimerais mieux, dit Scudéry, « que l'on m'accusât d'avoir failli par connaissance que d'avoir bien fait sans y songer[5]. » Et tous jouent ainsi une difficulté, dont le bénéfice leur paraît à la fois si neuf et si puissant.

L'on sait quel est ce bénéfice. Qu'il y ait de la magie dans le trouble et la séduction qu'exerce sur nous la beauté, c'est ce que chacun accorde. Et l'on a vu dans quelle atmosphère mystique ou sacrée se meuvent les rhétoriqueurs — d'où viennent leur dédain et leurs boutades, leur hauteur, l'extrême liberté dans

1. Ramus, *Enarrationes*.
2. Racan, parlant de Malherbe.
3. Eustache Deschamps.
4. Guillaume de Machault.
5. Préface d'*Ibrahim*.

le maniement des idées, leurs conseils d'action, et bref leur différence. En sorte qu'il fallait nous demander à quelle société secrète initiés, à quelle foi magique convertis...

C'est très précisément à une conversion que nous venons d'assister — si l'on aime mieux, c'est par une initiation que nous venons de passer. Car l'homme du commun, s'il crie c'est parce qu'il avait mal, parce qu'il a peur, parce qu'il veut appeler quelqu'un. Il est passionné *et puis* déclare sa passion; il désire de l'argent, du vin, une femme, *et* il les demande. Bref il pense, il s'émeut, il souhaite, et les mots viennent traduire son émoi ou ses idées. Voilà ce que nous savons tous du langage.

Mais le Rhétoriqueur, c'est tout au contraire. Ce qu'il sait — mieux encore, ce qu'il *fait* — c'est que l'amour peut suivre de la déclaration, la peur du cri, le désir de la demande. Ainsi commence-t-il par renverser l'ordre normal de l'expression, s'il convertit en moyen ce qui nous est fin; mais en fin ce qui nous est moyen : si la passion lui devient signe de métaphore, loin que la métaphore lui soit signe de passion.

Que l'observation, l'expérience — les faits — vérifient ou non une prétention singulière, ce n'est pas mon affaire. L'on interrogera là-dessus les philosophes qui font les idées venir des mots, non les mots des idées : Saint-Martin. Bonald, Auguste Comte. Je ne traite pas ici d'une science. mais d'une foi — d'une foi qui s'exprime au surplus et se justifie par des œuvres, et sans laquelle ces œuvres mêmes seraient incompréhensibles : à bien plus forte raison l'esprit dans lequel elles sont conçues.

Faut-il s'étonner encore que cet esprit se flatte d'une vivacité plus grande, d'une *présence* plus constante qu'il n'est commun? Non, s'il lui faut, en chacune de ses opérations, renverser l'ordre normal de notre pensée — s'il ne joue, à dire vrai, qu'au prix de cette présence et de cette vivacité. Qu'il pense atteindre à quelque dimension nouvelle du monde, où les raisons des choses nous soient données? Pourquoi pas, s'il tient dans le langage et ses lois la cause même de toute idée que nous formions des choses. Qu'il exige sur soi l'ombre et le secret, qu'il invite à l'action plutôt qu'à la conscience? Non, puisque le simple souci

de l'exprimer, idée, par des mots marquerait simplement qu'on ne l'a pas compris, et ce serait mal le servir que commencer par le contredire. Faut-il s'étonner enfin qu'il prenne l'allure du mystère et du sacré? Mais qui n'y verrait à présent l'effort le plus soutenu qui se puisse — soutenu, ce serait peu : le plus efficace — pour dépasser la condition humaine telle qu'elle se montre à nous? En sorte que ce n'est plus l'excès, ce serait bien plutôt la modestie de ses prétentions qui mérite de nous surprendre.

*
* *

Il serait certes inexact de considérer les gendarmes comme tout occupés à commettre des crimes. N'empêche qu'on a vu plus d'une fois des pompiers allumer eux-mêmes les incendies (qu'ils éteignaient ensuite avec courage ; le tout en vue de médailles, avancement et le reste). Ainsi de certains Rhétoriqueurs.

J'ai dit que notre erreur touchant la rhétorique apparaissait vers 1817. *Il serait plus exact de dire qu'elle devient, vers* 1817, *populaire et comme sensationnelle : argument, prétexte à disputes. Mais elle avait fait depuis longtemps, dans la littérature, son entrée modeste et insinuante : c'est du jour où rhétoriqueurs et poètes tiennent tout les premiers avec Fontenelle, La Motte et autres Modernes*[1] *qu'il suffit à la prose, pour passer poésie, de se voir embellie de tropes, figures et rimes — en sorte que la bonne poésie, sitôt privée de ses ornements, se retrouve prose, sans y rien perdre d'essentiel — que les règles ne sont, pour l'esprit, qu'artifices et contraintes flatteuses, et bref que la Rhétorique est très précisément l'art d'orner le langage commun. Si les œuvres des derniers classiques se trouvent enfin fausses, abstraites, banales, c'est l'effet d'une doctrine savante et réfléchie — inévitable au demeurant, dès l'instant que la philosophie des lumières, refusant de cette Rhétorique les raisons obscures, l'élan secret, en fait, par un étrange malentendu, un simple recueil de recettes, un livre de cuisine.*

1. Les partisans des Anciens ménageaient au contraire dans la littérature un certain mystère.

Quel intérêt peut-il y avoir à dénoncer aujourd'hui le malentendu? Ici l'on observera d'abord qu'il vaut mieux — du même point de vue de la philosophie des lumières — y voir clair que se tromper, fût-ce sur une matière assez éloignée de nos soucis. Puis, la Rhétorique nous est-elle vraiment devenue aussi étrangère qu'il le semble? Je ne songe pas à nos écrivains néo-classiques, ni aux Arts d'écrire *(assez discrets) qui se publient chaque année, ni même à la rhétorique qui continue, sans dire son nom, à s'enseigner dans les classes. Mais n'est-il pas sensible que, faute d'une rhétorique commune, tout écrivain se voit aujourd'hui contraint, dans le même temps qu'il s'exprime, de forger les lois et la méthode de son expression, d'inventer à mesure sa rhétorique* personnelle. *D'où vient l'obscurité parfois, la difficulté presque toujours, des auteurs contemporains. Il y a plus.*

Il est, à l'endroit du langage, un état d'innocence heureuse, où les pensées et les mots nous viennent tout confondus, passent d'une seule bouchée. Somme toute l'analyse et la distinction ne se montrent guère qu'à l'occasion d'un embarras ou d'un échec, dont elles dépendent en quelque façon — de sorte que le philosophe est en droit de les tenir insignifiantes.

Mais l'écrivain est l'homme pour qui la différence, et l'écart des mots aux pensées, se trouve au contraire pleins de signification : l'homme qui n'arrête pas de se poser des questions sur le langage, et de répondre à ces questions ; l'homme, au surplus, qui se voit déterminé par sa réponse (et son lecteur du même coup) — le seul qui n'ait pas en ces matières tout à fait le droit de se tromper.

Jean PAULHAN.

MIROIRS DE SAINT-JUST[1]

Je jette un dernier regard sur les reproductions : la physionomie est assez changeante pour que les portraits ne se ressemblent guère. La bouche aux lèvres épaisses, écarlates et cruelles dans le tableau de Prudhon, souriante et un peu moqueuse dans le portrait par David, fine et distinguée dans celui de Greuze. Ici viril, là féminin, le regard tantôt dur et direct, tantôt rêveur et perdu, le nez droit et charnu comme celui des adolescents, ou bien légèrement arqué et d'une ossature déjà impérieuse, tel apparaît Louis-Antoine de Saint-Just, à travers les différentes images que nous possédons de lui.

Une seule constante, qui avait retenu l'attention de Michelet : le front buté, assez large, mais « très bas, le haut de la tête comme déprimé ».

On ne peut guère songer à imputer tant de disparate aux seules expériences de la vie ou à l'âge. En vérité, ces portraits nous livrent comme des instantanés, avec une fidélité inégale, mais aussi une force irrécusable, les possibles contradictoires qui partagent une nature que n'ont pas encore domestiquée le métier, la situation acquise. Car le surprenant est qu'en dépit du durcissement de l'âge, la marge de disponibilité demeure égale, présente dans chaque image comme une ombre ineffaçable.

Il est vrai qu'il s'agit là d'un homme arrêté et le plus souvent qui pose. Lancé dans l'action, obligé d'affronter les autres, sa physionomie témoigne, au regard de ses adversaires, de la seule

1. Fragment d'un ouvrage en préparation.

volonté de s'imposer, de dominer. Si l'on balance sur le physiologique, l'un l'estimant « faible de corps » (Levasseur) l'autre, au contraire, lui voyant « un corps sain, des proportions qui expriment la force » (Paganel), l'on tombe à peu près d'accord sur la psychologie. Ainsi, Camille Desmoulins note : « Dans la démarche et le maintien de Saint-Just on voit qu'il regarde sa tête comme la pierre angulaire de la république et qu'il la porte sur ses épaules avec respect comme un saint-sacrement ». Et Barère parle de « son orgueil insupportable » et Carnot de « son arrogance (qui) dépassait toutes les bornes ».

Mais ce sont là des jugements polémiques. Pour avoir une vue d'ensemble, il faut revenir à la description du conventionnel Paganel. Elle a le mérite de la précision :

« *Une taille moyenne, un corps sain, des proportions qui exprimaient la force, une grosse tête, des cheveux épais, le teint bilieux, des yeux vifs et petits, le regard dédaigneux, les traits réguliers et la physionomie austère, la voix forte mais voilée, une teinte générale d'anxiété, le sombre accent de la préoccupation et de la défiance, une froideur extrême dans le ton et les manières... Soupçonneux, dissimulé, ténébreux, il sut sans conseil et sans étude être impénétrable et garder son secret.* »

C'est à ce « secret », à ce qu'ils pensent être de la dissimulation, que s'achoppent collègues et adversaires de la Convention. Pour la plupart, cette maitrise de soi est le masque de l'orgueil et d'ambitions dictatoriales. Mais en même temps, ils sont à peu près unanimes à reconnaître qu'une telle hauteur est fondée sur une valeur exceptionnelle. Barère lui concède un « talent rare », Marc-Antoine Baudot juge qu'il avait « une tête bien autrement forte et plus puissante que Robespierre ». Carnot l'estime également « fort supérieur à son ami » et Levasseur soutient qu'il eut « dans la conduite des affaires plus de part que Robespierre lui-même ».

Sans trop s'aventurer, on peut conjecturer qu'il entrait dans cette attitude moins d'assurance et de contentement de soi qu'il ne paraît. Connaissant sa beauté, connaissant sa jeunesse, dépourvu de ce tempérament sanguin, exubérant et chaleu-

reux qui permet à d'autres de s'assurer immédiatement la sympathie et le respect, nullement doué pour l'improvisation (il écrit et apprend soigneusement ses discours), dénué d'un véritable esprit de repartie, Saint-Just s'attache à conquérir l'autorité par l'austérité de sa tenue et la rigueur de ses propos. Pour lui l'efficacité des forces ne va pas sans une sévère économie des moyens : « On ne gouverne pas sans laconisme », dira-t-il, ou encore : « L'empire est au flegmatique ». Ce souci constant ne va point, parfois, sans une certaine naïveté. A l'instant de partir en Alsace comme commissaire aux Armées, il laissera pousser sa moustache afin de se vieillir un peu.

D'évidence, Saint-Just est loin de l'intrigant ou même de l'ambitieux vulgaire. Il songe moins aux moyens de parvenir dans une société donnée, qu'à ceux de répondre valablement à la condition humaine qui est la sienne. Aussi, derrière ses affirmations les plus tranchantes, on sent sourdre parfois une angoisse — une « teinte d'anxiété », disait Paganel — angoisse qui s'épanchera librement en certaines de ses notes [1]. Tout concourt d'ailleurs à la provoquer chez lui : son tempérament, sa situation historique, l'écartèlement entre des possibles contradictoires. Ayant conscience de se trouver au bord d'un vide vertigineux, il cherche avec opiniâtreté des points d'appui solides.

Son courage même ne se confond pas — il s'en faut — avec un optimisme inaltérable ni avec une indifférence glacée. En général, ses biographes soulignent son intrépidité et même sa témérité pendant les combats. Mais, si l'on en croit Levasseur, qui l'a rencontré sur les champs de bataille à différentes reprises, son audace était plutôt une peur, une émotivité surmontées. S'autorisant de quelques anecdotes, le conventionnel de la Sarthe écrit du jeune commissaire aux armées : « Sans courage physique et faible de corps jusqu'au point de craindre le sifflement des balles, il avait le courage de la réflexion qui fait attendre une mort certaine pour ne pas sacrifier une idée. »

1. Parmi celles qui ont été publiées après sa mort sous le titre : *Fragments sur les institutions.*

Malgré la maladresse d'expression, et l'exagération possible, l'assertion a toute chance de contenir une bonne part de vérité.

La volonté de dominer — mais d'abord de se dominer soi-même — n'exclut pas un vif souci de plaire. Dans son adoles-lescence, il effrayait sa mère par les dépenses qu'il consacrait à sa toilette. A dix-huit ans, il aimait à porter des bagues, il s'endettait pour acheter de la pommade et de la poudre. Quant aux boucles d'oreilles, il en conserva longtemps le goût : depuis son portrait au « physionotrace » jusqu'au tableau de David, maints dessins l'attestent. C'est qu'en ce jeune homme virilité et féminité alternent. Il use d'habillements tantôt fort simples tantôt passablement recherchés. Georges Duval prétend l'avoir rencontré chez Robespierre « en robe de chambre de bazin éclatante, les pieds emprisonnés dans des babouches élégantes de maroquin jaune. »

Mais il réservait ces suprêmes élégances — de même que Robespierre — à l'intimité d'une chambre ou à l'atelier d'un peintre ami, on peut se demander s'il n'entrait pas dans ce souci de plaire, un souci de se plaire à soi-même. c'est-à-dire une pointe de narcissisme ou bien un peu de cet infantilisme si fréquent chez les hommes de la Révolution (les Lettres de Camille Desmoulins à Lucile en donnent un exemple). Mais par delà s'affirme la croyance au bonheur, en un accord possible avec le monde. Comme tous les conquérants et les ambitieux, comme Napoléon, il est traversé parfois d'aspirations bucoliques et modestes. A vingt ans, il confiait à son ami Lejeune : « Pour moi, mon ambition se borne à vivre un jour à la campagne dans les limites que la nature a marquées. Une épouse, des enfants pour mon cœur, l'étude pour mes loisirs, mon superflu pour mes bons voisins, s'ils sont pauvres... » Il était sincère, certainement.

Au demeurant, la tradition orale complète cette image assez différente du légendaire « archange de la Terreur ». Collégien, il se distingue par d'agréables talents de société, notamment un certain don pour le dessin, et à Reims où il fit ses études de droit, il laisse à la famille Pâris le souvenir d'un « garçon gai,

bon vivant et affable »[1]. Augustin Lejeune qui fut son ami à cette époque et qui, lui ayant survécu et s'étant rallié à l'Empire, n'était point porté à l'indulgence, le jugeait ainsi : « Saint-Just se présente à ma pensée comme un des personnages où les bigarrures de l'esprit humain se sont manifestées de la manière la plus frappante. » Et, de ces « bigarrures de l'esprit » Lejeune voit l'effet jusque chez l'homme du Comité de Salut Public[2]. Il ne comprend pas ces alternances de bonté, d'extrême sensibilité et de rudesse impitoyable. Mais en même temps qu'elles l'offusquent, on sent qu'il ne résiste pas entièrement à leur mystérieux attrait.

D'ailleurs, ce pouvoir de séduction, ce don de susciter l'amitié et l'affection, il semble que Saint-Just en connût l'étendue et même qu'il travaillât à l'affermir. « Au choix de ses discours, dit encore Lejeune, et surtout à ce talent d'insinuation qu'il possédait au plus haut degré (il) entraînait le consentement et le suffrage; il portait d'ailleurs une physionomie honnête qui donnait un nouveau prix à toutes ses paroles. »

Sans doute, le goût de plaire lui était une manière d'éprouver son influence, mais il répondait également au besoin de rétablir entre soi et le monde une solidarité, d'échapper à cette solitude vers quoi tout conspirait à le rejeter. A une époque où camaraderie et amitié ne tenaient guère devant l'échafaud, il sut en conserver quelques-unes — celle de Thuillier, celle de Gateau notamment — fidèles par delà la mort.

L'âge en lui n'a rien changé d'essentiel. S'il a appris à se taire, il continue d'offrir à ceux qui pénètrent son intimité ce caractère à deux faces : dominateur et violent d'un côté, plein de gentillesses de l'autre. L'une des filles du menuisier Duplay, devenue la femme de Philippe Lebas, rapporte que Robespierre avait adjoint ce dernier à Saint-Just dans ses missions aux armées, afin de tempérer le caractère du jeune conventionnel qui, dit-elle « péchait par l'emportement ». Assez suscep-

1. Cf. Gustave Laurent : *Les relations de Saint-Just à Reims* et Jean Hanoteau : *Les ascendances nivernaises de Saint-Just.*

2. Lejeune, en 1794, y exerçait les fonctions de chef des bureaux de la surveillance administrative de la police générale. C'est toujours dans la police que l'on s'accommode le plus aisément des changements de régime.

tible, sa volonté de dominer le rendait capable d'un ressentiment durable. Au Comité de Salut Public, il n'épargna ni le comte de Lauraguais, ni le chevalier d'Evry, coupables d'avoir entravé sa jeunesse. Mais ce témoignage de Mme Lebas est surtout précieux par ce qui suit : étant enceinte, elle obtint, non sans peine, l'autorisation d'accompagner son mari et Saint-Just en Alsace. Et, pendant le voyage, elle découvrit un homme qu'elle ne connaissait pas.

« *Saint-Just eut pour moi, en route, les attentions les plus délicates et les prévenances d'un tendre frère. A chaque relais il descendait de la voiture pour voir si rien n'y manquait de peur d'accident. Il me voyait si souffrante qu'il craignait pour moi. Il fut enfin si bon et si attentif pour ma belle-sœur et pour moi que la route ne nous parut pas longue. Mon bien-aimé fut très sensible à toutes ses bontés et lui en marqua toute sa reconnaissance.* »

« *Pour passer le temps, ces Messieurs nous lisaient des pièces de Molière ou quelques passages de Rabelais, et chantaient des airs italiens ; ils faisaient tous leurs efforts pour nous distraire et me faire oublier mes souffrances*[1]. »

Chanteur d'airs italiens, lecteur de Rabelais, « tendre comme un frère », Saint-Just ne fut pas tout cela par accident. Sa correspondance familiale abonde en traits du même genre. En 1891, ce jeune provincial de vingt-quatre ans donnait à son beau-frère — âgé de dix ans de plus que lui — des conseils sur l'art de traiter les femmes : « Égayez votre jeune mariée, et surtout, veillez à ce qu'elle n'éprouve aucun chagrin domestique de la nature de ceux qu'elle n'oserait point vous confier. L'idée que j'ai conçue de votre famille me fait croire qu'ils aimeront tendrement cette nouvelle sœur et cette nouvelle fille. Rendez-la souveraine, mais souveraine débonnaire, c'est ainsi que je l'entends. Vous êtes fait pour lui tenir lieu de tout au monde; mais l'amour ne console point l'amour-propre, et l'amour-propre vous le connaissez. » A ces diverses considérations

1. Manuscrit de Mme Lebas, publié par Stéphane Pol dans *Autour de Robespierre, le conventionnel Lebas.*

étaient mêlés quelques conseils d'hygiène médicale à l'usage de l'épousée : « lui faire prendre beaucoup de lait et ne lui point faire boire d'eau. » Tout ceci sur un ton à la fois attendri, impérieux qui ne laisse pas d'être significatif.

A l'âge où l'on rêve de ce que l'on sera, Saint-Just s'imagine revêtu du pouvoir royal. Mais, ajoute-t-il :

Pour annoncer la majesté royale
Je ne voudrais ni gardes ni faisceaux.
Que Marius annonce sa présence
Par la terreur et la clef des tombeaux,
Je marcherais sans hache, sans défense
Suivi de cœurs et non pas de bourreaux[1].

Et, plus tard, à la Convention ne dira-t-il pas souvent : « Pour fonder la République, il faut la faire aimer... »

« *L'amour ne console point l'amour-propre.* » Mais lui, que connaît-il de l'amour et des femmes? Dans cet enchevêtrement de manières d'être, le cheminement de la sexualité demeure mystérieux. Un amour de village à seize ans, et après, quasiment plus rien. Pendant la Convention il prendra bien la sœur de son ami Lebas comme fiancée, mais il la traitera avec une si farouche austérité jusqu'à la rupture, que l'on ne peut guère parler de vie amoureuse, malgré quelques bouffées sentimentales ou sensuelles.

L'aventure de Saint-Just avec Mlle Gellé, jeune beauté dodue au visage riche en taches de rousseurs, n'est qu'un marivaudage de collégien en vacances, mais un de ces marivaudages qui laissent des traces. Ce sont d'abord des promenades dans des sentiers campagnards, de grands serments, de douces étreintes... Le bel élève des oratoriens éblouit la fille du notaire. Il l'assure qu'il sera un grand homme et probablement un grand écrivain. Comme tous ses congénères, il se pique de poésie et déjà, plus sérieusement, prépare une monographie sur le château de Coucy, dont il hante souvent les ruines avec son amie. Mais bientôt on jase, l'histoire tourne au scandale local, et la

1. *Organt.*

respectabilité du notaire prend feu. Heureusement, l'amoureux trop assidu, qui a maintenant dix-neuf ans, est bloqué à Paris où il achève ses études au Lycée Louis-le-Grand. On en profite pour marier rapidement Louise Gellé à un collègue : Maître François Thorain, fils du receveur de l'enregistrement du canton.

C'est la première blessure qu'inflige l'existence au jeune Saint-Just. Elle semble l'avoir atteint durement. Seul à Paris, il se lance dans une vie extravagante et commet, paraît-il, mille folies. Il fréquente le Palais-Royal et tous les mauvais lieux de la capitale. Nous ignorons le détail de ces premières rencontres. Mais, chaste, en tous cas, il ne l'est certainement pas. Cependant, il ne s'agit point de désirs refoulés qui trouvent le prétexte et l'occasion de s'assouvir, ni d'une banale revanche sur un échec sentimental. La crise s'exprimera et se soldera autrement que par une écoute attentive d'un cœur dolent. A cet égard, rien de moins romantique que Saint-Just : les expériences ne feront qu'accroître sa répulsion pour l'exibitionnisme, les complaisances à soi-même. Comme nous le verrons, ce rapide dévergondage ne lui aura laissé qu'un goût amer. Car, ce qu'il va découvrir, à quoi bien des lectures l'avaient préparé, c'est le caractère insensé de l'existence.

Le 1er Septembre 1786, il rentre brusquement à Blérancourt. La vie déréglée ne va pas sans inconvénients pour la bourse et la santé. Saint-Just manquait d'argent. S'en ouvrit-il à sa mère? C'est probable. Et, l'explication dut être orageuse, car Mme de Saint-Just ne badinait pas sur ce chapitre. Enfin, le 15 au matin, l'on s'aperçut que le fils prodigue avait disparu, emportant avec lui des pistolets garnis d'or et quelques bijoux de famille.

La veuve du Capitaine de Saint-Just ne perdit point la tête. Elle écrivit à un ami de famille à Paris, le Chevalier d'Évry, lui demandant proprement de faire mettre son fils en « lieu de sûreté », c'est-à-dire en prison. « Vous sentez que je ne veux pas perdre mon fils, mais seulement le mettre dans le cas et lui donner le loisir de reconnaître sa faute et d'en avoir du repentir. » Mais pendant que le chevalier d'Évry se mettait en quête du

coupable et d'une lettre de cachet pour le faire interner, Mme de Saint-Just connut son adresse par une lettre bien curieuse.

Cette lettre, tous les biographes en ont fait état et l'ont citée abondamment. Elle est signée d'un certain Richardet qui se prétend médecin. Ce dernier assure qu'il est « la cause innocente » du vol d'argenterie :

« *Il y a quelque temps, je le guéris d'un mal à la tempe, très dangereux et nouveau pour tous mes confrères en médecine que j'interrogeai à ce sujet. La guérison se montait à deux cents francs qu'il ne m'avait point payés. Malheureusement, je l'ai pressé, mais vous savez qu'à Paris, l'on est si souvent trompé qu'il faut bien prendre garde à soi. Monsieur votre fils craignant de vous alarmer, en vous demandant deux cents francs pour un médecin, il a été chez vous et il a emporté de quoi me satisfaire. Il a vendu pour deux cents francs d'argenterie et me les a portés à Sceaux. Il m'a fait l'aveu et il m'a dit que de sa vie, il n'oserait reparaître à vos yeux mais qu'il aimait mieux cela que de passer pour un fripon à mes yeux.* »

On a généralement admis que cette lettre avait été dictée par Saint-Just. Car les invraisemblances ne manquent pas. Quel est ce mystérieux « mal à la tempe » dont la guérison était si onéreuse, mais si éphémère, puisque parfaitement remis pendant son séjour à Blérancourt, Saint-Just en souffrait encore, nous dit Richardet, sitôt son retour à Paris? Pour le combattre, le médecin, un peu ignorant de l'orthographe scientifique, préconisait une « poudre-anti-émorragique » destinée à lui purifier le sang. « Cette poudre, de nouvelle invention, ajoute-t-il, se vend à Paris deux louis la boîte, et il en aura pour un siècle. »

Pareilles précisions sentent assez le charlatan et l'on saisit mal quel besoin aurait poussé Saint-Just à les inclure dans sa lettre.

A vrai dire, il est peu probable que cette missive soit un pur roman. Car si la maladie n'était qu'invention, pourquoi affirmer qu'elle n'est point guérie, pourquoi recommander un traitement beaucoup plus désagréable que « la poudre anti-émorragique ». Car le sieur Richardet ne balançait pas : « *Je ne vous*

conseillerai pas de le faire travailler de quelques mois, il a le sang calciné par l'étude, et son mal à la tempe, qui commence encore à le reprendre, ne vient que de là. Voici le régime qu'il lui faut garder pendant trois mois : ne vivre que de laitage et de légume, ne point boire de vin absolument, et se couvrir beaucoup la nuit, afin de suer, et l'empêcher d'étudier autant, car s'il continue, il n'a plus un an à vivre. »

Pour un jeune homme passionné par les livres et la vie, encore nullement spartiate, un tel régime n'avait rien de plaisant. Mais tout permet de penser, avec Mme Centore Bineau, qu'il pouvait s'appliquer à un genre de maladie difficilement avouable à une mère. Ce qui donnerait une clef parfaitement acceptable de ce petit mystère.

Enfin, la lettre de Richardet donnait des détails assez significatifs sur la sensibilité, les dons et les projets de Saint-Just : « *Ecrivez-lui, mais amicalement, car il est d'une sensibilité comme je n'en ai point encore vue... Monsieur votre fils s'est présenté à l'Oratoire où on l'a fort mal reçu. Il me dit qu'il a été dissuadé par les religieux de votre pays. Je vous avouerai, Madame, quoi qu'il dise, que cet état lui convient très peu. J'ai cru remarquer en lui de grands talents pour la physique et la médecine, vous l'engageriez à prendre un état dans lequel il se distinguera un jour à coup sûr* ». Mais, en attendant, il ne songe qu'à s'éloigner. « *Il veut aller s'embarquer à Calais; sans doute il en ferait le voyage à pied, ce qui enflammerait encore son sang davantage, et il n'y arriverait point... Vous aurez même raison de ne pas perdre de temps, car il doit partir le 7 ou 8 Octobre* ». L'objet de ce voyage — comme le révélera l'interrogatoire — était de s'engager dans les gardes du Comte d'Artois, avant d'entrer dans les gardes du corps du Roi, pour lesquels il n'avait pas encore la taille réglementaire.

A moins d'admettre que la lettre n'ait été écrite à l'insu de l'intéressé, en signalant ces projets d'enrôlement militaire, (c'était le plus sûr moyen de les compromettre) elle montrait combien Saint-Just y était modérément attaché. Il devait aller vers les gardes du corps, comme certains fils de famille vont à la Légion Étrangère. Non qu'il fût insensible à l'attrait de la

chose militaire. A seize ans son imagination avait été fort excitée par La Fayette et l'expédition d'Amérique, cette grisante conjonction des armes et de la Liberté. Mais en revanche, il avait conservé le souvenir de son père, ce grand officier aux traits rudes, qui maugréait dans sa retraite contre la difficulté de l'avancement. Péniblement sorti du rang, il avait pu mesurer que tout avantageux que fût le nom de Saint-Just de Richebourg, il ne remplaçait pas une authentique et vieille noblesse. Surgeon d'une famille de cultivateurs, son effort pour en sortir n'avait abouti qu'à une demi-réussite. Son fils pouvait se demander s'il n'en irait pas de même pour lui. Mais, que faire dans une société qui s'écroule ? De quel côté l'issue ?

Arrêté au domicile indiqué par Richardet, rue Fromenteau, Saint-Just, bien qu'il n'eût pas payé son hôtelier, fut trouvé en possession d'une partie des affaires de famille. Le reste avait été vendu dans un café. Qu'avait-il fait du produit de cette transaction ? On l'ignore. À l'interrogatoire, il s'abstint de le révéler, et se contenta de répondre brièvement, avec une certaine hauteur, aux questions posées. Après quoi, refusant de signer le procès-verbal, il se laissa docilement conduire chez Dame Marie à Picpus, où il resta enfermé six mois.

Mme de Saint-Just se montra fort affectée que son fils « eût regardé avec indifférence l'événement auquel il s'est exposé ». En vérité, il n'éprouva aucun besoin de se justifier et de faire contrition. Plein de fierté, il demeurait uniquement tendu vers l'avenir. Si sa sensibilité s'émut en apprenant que sa mère était tombée malade à la suite de cette affaire, il se refusa néanmoins à verser des pleurs sur le passé. « Il est triste pour moi de ne pouvoir me dissimuler que je suis pour quelque chose dans sa maladie, par le chagrin que je lui ai causé; mais il ne m'est pas possible de revenir sur le passé. Le seul remède en mon pouvoir est l'avenir. Puisse-t-elle avoir le temps d'en faire l'épreuve[1] ». Et c'est presque avec insolence qu'il répond au chevalier d'Évry : « Je vous remercie, Monsieur, de vos avis, la résolu-

1. Lettre au chevalier d'Evry.

tion de faire le bien les avait précédés, et je les suivrai si je ne m'écarte point du plan que je me suis formé moi-même. » Ses bonnes résolutions se manifestaient extérieurement par la décision d'abandonner les gardes du corps pour une place de clerc. A cet effet, il écrivit à un avocat de ses amis et bientôt obtint une place chez Maître Dubois Decharmes, procureur à Soissons.

Si la réclusion, d'ailleurs assez douce, n'a point abattu sa fierté, elle ne lui a pas non plus enlevé le goût de plaire. Il trouva le moyen d'amadouer sa geôlière Mme de Sainte Colombe et même de lui emprunter de l'argent pour acheter des souliers, de la poudre et de la pommade. Et, trait du même ordre, il s'inquiéta, trouvant que sa sœur lui annonçait sa libération « d'une façon bien indifférente[1] ».

Après ces six mois de claustration, il passa quelques semaines à l'étude de Me Dubois Decharmes, puis s'inscrivit, en Octobre 1787, à la Faculté de Reims d'où il sortit « licencié ès loi » le 15 Avril 1788. C'est là qu'il mit la dernière main à un long poème en vingt chants : « *Organt* », qui paraîtra en mai 1789, chez un obscur libraire du Palais-Royal, à la veille des États Généraux.

Beaucoup de commentateurs n'ont voulu voir dans « *Organt* » qu'un ramassis d'obscénités ou bien un poème satirique à la mode du siècle. A vrai dire, on ne saurait le réduire ni à l'un ni à l'autre. C'est une sorte de « somme », où, sur le ton du badinage, sous le masque d'anecdotes, d'allégories, d'apologues, un garçon de vingt ans enfourne en vrac tout ce qui lui tient à cœur. C'est à la fois le bilan et le prolongement d'une expérience. Le célèbre vers qui tient lieu de préface : « J'ai vingt ans, j'ai mal fait, je pourrai faire mieux », marque dès l'abord un homme qui prend du recul à l'égard de sa vie et de l'œuvre qu'il soumet au public. Acceptons que l'élaboration de ces sept mille vers ait été — comme le suggère M. Bertrand d'Astorg[2] — « compensation plus que dérivatif » et qu'elle porte « le carac-

1. Lettre au Chevalier d'Evry.
2. Dans son *Introduction au monde de la Terreur.*

tère obsessionnel » des œuvres de captifs, il demeure que rarement délire fut aussi lucide, sinon contrôlé.

L'originalité et l'intérêt d'*Organt* ne sont pas d'ordre littéraire. Ils résident dans le thème profond qui sous-tend le poème de bout en bout. Là-dessus, pas d'équivoque possible puisque Saint-Just a pris soin de l'indiquer dans les éclaircissements placés à la fin du volume : il s'agit d'une « analogie générale des mœurs avec la folie ».

En effet, l'anecdote fort embrouillée importe assez peu. Les aventures du chevalier Organt neveu de l'archevêque de Sens, Turpin, la guerre sainte de Charlemagne contre les Saxons hérétiques, les aventures galantes, les viols, les descentes aux Enfers, les batailles de Dieux, les voyages au ciel, dans la lune, tout cela est prétexte à signifier et à illustrer sur le mode souriant un doute et une angoisse.

Comment se manifeste la Folie?

Folie *est sotte ; oui, mais elle est jolie*
. . . .

Tous les pays où son goût la dirige,
Perdent le sens ; le sceptre des humains,
Le sceptre d'or, travesti dans ses mains,
Sème partout un esprit de vertige.
. . . .

Pour le malheur des cervelles de France
Dame Folie avait dans nos climats
Fixé son char, et l'esprit de démence
Avait gagné Ministres, Magistrats,
Prêtres et clercs, généraux et soldats,
Ils étaient fous, mais selon leur richesse
Selon leur rang, leur pouvoir, leur noblesse.
Tous n'avaient pas le moyen d'être fous.
Le muletier, avec un cœur jaloux,
Du Financier enviait l'ânerie,
Et déplorait sa mesquine folie;

Le colonel enviait le Sejan.
De balourdise enfin en balourdise,
Aucun n'était assez sot à sa guise :
Tous désiraient ; et le Prince du sang,
Du Roi son maître enviait la sottise.
Par-ci, par-là, quelque esprit ostrogot
Se préserva de l'honneur d'être sot,
Mais cette espèce était partout huée
Comme stupide et de sens dénuée.

Bref, la folie est ici mère de la sottise, du vertige et de l'envie. Elle fait perdre aux hommes la conscience de ce qu'ils sont. C'est, avant tout, une folie de grandeurs aussi avilissante que néfaste.

Au premier abord, on serait tenté de voir là une vue pessimiste fort semblable à celle de nos moralistes classiques. Mais chez les moralistes, il y a toujours un manichéisme latent : à côté du mal, si étendu qu'il soit, on ménage soigneusement une place pour le bien possible. Au surplus, l'intrigue demeure le ressort essentiel de leur univers, — ce qui autorise à soutenir qu'ils sont un peu romanciers — l'on y dénonce avant tout des « moyens de parvenir » deshonnêtes. Tandis qu'ici, comme l'a remarqué fort justement M. Bertrand d'Astorg, nous sommes « au delà du pessimisme ». C'est la nature qui est dénoncée comme ambiguë : le bien se présente comme imbriqué inextricablement dans le mal, assez mystérieusement.

Le cœur de l'homme est l'énigme du sphinx.

Et si l'on pouvait découvrir ses secrets,

Les conquérans, sous les noms imposteurs
De liberté, de soutiens, de vengeurs
A l'œil surpris découvriraient peut-être
Un scélérat honteux de le paraître...

Dans l'amitié, l'on verrait l'espérance
Et dans l'amour, non le tribut du cœur
Mais le fardeau de son indifférence ;
Parfois dans l'un un grain de suffisance
Parfois dans l'autre une jalouse humeur.
Homère a beau nous peindre dans Achille,
D'un bras fougueux le courage indompté,
Il était homme et fut resté tranquille,
Sans l'aiguillon d'un peu de vanité,
Sans Briseis et la nécessité.

Plutôt que de conquérir une position sociale, il s'agit de surmonter une « nécessité, d'échapper à un sentiment insupportable (la « honte », « l'indifférence ») Aussi ne songe-t-on pas à se referer à la « Nature » ni aux catégories du « bien et du mal ». Il suffit de considérer l'homme lui-même .

Il n'est plus que la première bête
De ce séjour dont il se dit le Roi
Maître du monde, esclave de lui-même
Il creuse tout, mais ne sait ce qu'il est
Son cœur, pétri d'orgueil et d'intérêt
Craint ce qu'il hait, méprise ce qu'il aime
Impudemment il appelle vertu
Le crime sourd d'un sophisme vêtu.

Rien n'est pur, ni distinct, la raison pas plus que la vertu. Avec force, Saint-Just s'oppose déjà de toute sa conscience à l'optimisme rationaliste du siècle. Pour lui, la raison

......n'est qu'un noir composé
D'orgueil adroit, d'orgueil intéressé

Et lorsque Organt l'aperçoit aux Enfers, elle s'offre dans un étrange appareil :

Quarante esprits, non pas esprits malins ;
Mais ne sais quoi, ne Démons, ne Lutins,

Tenant en main une trompe fêlée,
Cornes au chef, et ceints d'un beau chardon,

Marchaient grimpés, vers la triste assemblée,
Sur un grand monstre, appelé la Raison
Cet animal à la tête pointue
Trois pieds noués et du crin sur la vue.

(Saint-Just ne changera point d'avis là-dessus. Dans ses *Fragments sur les Institutions* il écrira : « Il faut ramener toutes les définitions à la conscience : l'esprit est un sophiste qui conduit les vertus à l'échafaud. »)

S'il est impossible de s'appuyer sur la Raison, sur la morale, où sont les évidences incontestables sur quoi l'on puisse fonder une sagesse?

La traditionnelle sagesse des nations? Il la moque dans un curieux apologue : le valet d'armes d'Organt raconte comment, ayant rencontré saint Jean au ciel, il but une fiole dans laquelle était conservé l'esprit des sept sages de la Grèce.

Lors il me prit un accès de sagesse
Impétueux, et je ne savais plus
Ce que c'était que vices, que vertus ;
Tantôt joyeux, tantôt d'humeur stoïque,
Timide après, et puis d'humeur cynique,
J'encourageais et le bien et le mal,
Je me croyais tantôt un animal
Tantôt un Dieu ; je changeais de nature,
Et d'un coursier revêtais l'encolure.

La morale de cette histoire est double : du « bon sens grec » nous ne tirons que propos et attitudes contradictoires et, au surplus, il est vain de prétendre assimiler l'esprit des autres : il nous est incommunicable.

La religion? L'ancien élève des oratoriens et des jésuites ne se prive pas de blasphémer avec application. Il réédite les images populaires des moines gras et paillards, des théologiens imbé-

ciles, et s'en prend surtout à l'esprit de conquête qui se drape dans le manteau de la sainteté. Pour lui les dieux païens valent bien le Dieu chrétien. Organt s'écrie :

Oh ! si jamais j'en avais le pouvoir
J'aurais bientôt l'antiquité vengée
Et balayé le divin Apogée
d'Anges, de saints à froc ou blanc ou noir.

Et s'il existe une puissance divine, c'est :

Que Dieu n'est rien que la sagesse même
Et que l'honneur, la vertu, la raison
Bien avant nous, dans Emile *et* Caton
Valaient leur prix sans le sceau du baptême.

Mais ce prix, l'auteur d'Organt l'a fortement contesté ailleurs. Si bien que la réalité du royaume de Dieu demeure assez incertaine. Il reste le monde adverse, celui de l'Enfer. Avant que William Blake ne célèbre « le mariage du ciel et de l'Enfer », Saint-Just se plait à imaginer leur proximité, et parfois la substitution de l'un à l'autre. Aussi son Satan conserve-t-il toute sa morgue :

J'ai tout perdu, ma dignité suprême,
Mon sceptre d'or, et ce trône immortel
Qui dominait les puissances du ciel ;
Mais, malgré tout, je suis encor moi-même
Indépendant des arrêts du Destin
J'étais un Dieu, je le serai sans fin.
Et les sillons de la foudre éclatante
Et les tourmens de la Gehene ardente
Ne peuvent point arracher à mon cœur
Ni repentir, ni l'aveu d'un vainqueur
Je fus jadis, dans l'Olympe céleste
Le dieu du bien ; le mal et la fierté
Sont mon essence et ma divinité.

La puissance divine étant donnée comme fragile, on la voit compromise par des riens. C'est Dieu qui s'endort :

Et cependant les rênes de la Terre
Erraient sans guide et flottaient au hasard.

C'est saint Pierre qui laisse tomber la clef du Paradis, et aussitôt les diables s'y enferment, ce qui laisse le ciel « dans un chaos affreux ».

A cet enfer, l'auteur et son héros se vouent le plus souvent avec désinvolture, mais non sans provocation. Organt hurle à son ange gardien :

Je veux pécher, moi ; rien ne m'empêche
Et que vous fait, ventrebleu, que je pèche.
Je veux rôtir avec ces gens fameux
Dignes peut-être, et plus que vous, des cieux.

Mais, comme l'indique clairement l'argument du Chant XVIII, de tout cela on tire une « morale équivoque ». D'un côté, on invite à se saisir de la bouteille, à « caresser les belles de son temps », et de l'autre, l'on soupire :

Ah! le bonheur n'est qu'une illusion
Fruit complaisant de la corruption
. . . .
Oh! quelques jours, quand je serai damné
Car ici-bas, toute illusion passe
Je relirai ces rimes que je trace
Dans le transport d'un amour fortuné,
Je gémirai quand je lirai ce livre
D'avoir connu la raison sans la suivre.

Toutefois, le mieux est peut-être, selon lui, de passer un pacte avec « l'illusion » et le rêve.

Mais si je dois pleurer ma faute un jour.
Et s'il est dit que des bras d'une fille

J'irai pleurer au manoir où l'on grille,
Dépêchons-nous de m'enivrer d'amour.

et ailleurs :

Que faire donc si la vie est un rêve?
Rêvons du moins que nous sommes heureux
Dieu si grand, et sans doute équitable,
Qui nous soumet à de tristes destins
Peut-il encore trouver l'homme coupable
D'avoir aimé l'ouvrage de ses mains?

Certes, ce genre de recours est d'une extrême banalité. Et, visiblement, il ne satisfait qu'à demi Saint-Just. Car pour lui si la raison est trompeuse, le sexe ne l'est pas moins. Il ne conçoit pas d'aménagement du bonheur ou du plaisir à la manière des libertins raffinés de son siècle. Dans la mesure où l'érotisme marque l'intervention de la contrainte, de la volonté, dans les choses de l'amour, on peut dire qu'il n'a point de place dans *Organt*. Ce qui revient, en revanche, constamment comme une obsession, c'est l'aspect incontrôlable, insaisissable du pouvoir sexuel. Véritable puissance infernale (au sens étymologique du mot) il échappe à l'être humain, et Saint-Just, le plus souvent, en retient la souillure. Autant il enveloppe les relations amoureuses d'Organt et de la fraîche Nicette, autant il s'attarde sur les viols de bonnes sœurs, la fornication des moines pansus, les rapports d'une Belle et d'un âne. Et bien loin que l'acte sexuel soit ici prétexte à de furieuses variations anticléricales, j'incline à penser que c'est plutôt l'inverse qui est vrai. Avant tout, l'accent est mis sur le plaisir éprouvé, en dépit de l'indignité du partenaire, et des moyens dont il use.

Voici, par exemple, la belle Adelinde. Enlevée à son amant, elle subit les derniers outrages entre les mains d'un moine lubrique :

Linde mourait de plaisir et de rage
Le maudissait en tortillant du cu
Et quelquefois oubliait sa vertu

Mais qu'il est triste, hélas de se confondre
Avec quelqu'un qu'on ne saurait aimer
De se sentir à regret enflammer
Et malgré soi brûler et lui répondre.

Cette confusion fatale, Saint-Just l'illustre avec un entrain particulièrement vif au Chant IX dans la scène du couvent violé. A l'approche des barbares, les vieilles nonnes décident de s'enfermer dans la tour et d'offrir les jeunes novices en holocauste à la soldatesque. Pour préparer les innocentes, on les persuade que des anges vont les visiter. On devine la suite. Voici le ton :

Les flots pressés de sa bruyante haleine
De ses poumons, s'exhalaient avec peine
Il l'étouffait, voulant la caresser ;
Il la mordait, en voulant la baiser.
Sa langue affreuse et tendre avec furie,
De la Nonnain cherchait la langue pie,
Et notre Sœur, qui pour Dieu le prenait,
A ses efforts saintement se prêtait,
Allant au diable, et brûlant Marie.
Quand la brebis, après ce doux baiser,
Sentit l'oiseau quelque part se glisser,
Aller, venir, et l'Ange tutélaire
De son sein blanc les deux roses sucer,
Elle comprit que c'était le mystère ;
Elle sentait une divine ardeur,
De plus en plus s'échauffer dans son cœur.

Dans les passages de ce genre, la drôlerie le dispute à l'ignoble, sans jamais s'encombrer de la moindre considération morale. La sexualité n'est qu'une manifestation supplémentaire de la « folie » du monde. A un moment, Organt visite au ciel un lieu qui est, dit Saint-Just, une transfiguration du Palais-Royal. Le fronton de l'entrée porte en inscription « l'extravagance habite dans ces lieux ». Et, aussitôt Organt arrête un regard dépourvu de tendresse ;

Là j'aperçois Courtisannes tannées
Tombeaux blanchis : ces roses surannées
Vendent aux gens la mort qui les nourrit
Jouant l'amour, ses fureurs et sa flamme,
Le front serein, la rage au fond de l'âme,
Donnant un cœur pour un morceau de pain.

C'est dans ces lieux, dit-il, que l'on va chercher « le bonheur qui s'appelait V... le » (vérole, je suppose). Or, nous avons vu qu'il n'était pas exclu que Saint-Just ait un peu tâté d'un « bonheur » de cette espèce. Ce qui n'aurait pu que fortifier sa répugnance pour certain commerce de la chair.

Mais il y a plus. Cette obsession et cette insatisfaction s'expriment parfois d'une manière assez troublante. Adelinde a été séparée de son amant et celui-ci transformé en âne par un redoutable magicien. Ils se retrouvent enfin : l'âne se montre d'une tendresse entreprenante et par ses fougueux élans il se fait reconnaître. Mais....

Alinde avait une bague magique
Dont la vertu, soit du diable ou du ciel,
Rendait tout à son état naturel.
Alinde eût peut-être aimé le bourique
Son cœur éprouve un aimable combat :
Mais de sa voix elle craignait l'éclat.
Changeons sa tête ; elle touche, elle change.
Que de baisers donnés, puis confondus,
Précipités, redemandés, rendus !
Changeons ces pieds, et ce poil qui démange.
Le tout changea. Partant elle hésitait
Si, pour le reste, elle le changerait.
Grand peine c'est, lui dit enfin la belle ;
Mais cette bague, est d'une vertu telle
Que sur le reste elle n'a point d'effet,
Étant bénite ; et Linde larmoyait !

. . . .

Sornit partant, redevenu lui-même
A cela près, usait bien tendrement
Des droits d'un âne et des droits d'un amant.
Oh! qu'il est doux d'être âne cependant
Entre les bras du faible objet qu'on aime!
Linde éperdue, à ce qui la blessait
Voulait toucher, et pourtant ne touchait...

Ce passage, après ceux qui précèdent, achève de brosser une image de l'amour physique dont l'arrière-plan lancinant est l'humiliation. On peut hésiter s'il s'agit d'une humiliation ressentie comme une insuffisance et fascinée par la force sexuelle la plus animale, ou bien s'il s'agit inversement d'humilier l'acte et d'y prendre plaisir (ce qui impliquerait une pointe de sadisme). Nous savons seulement qu'en utilisant les ânes comme il le fait, fort abondamment, Saint-Just n'était pas sans rechercher un effet. Il ne se cache pas d'avoir pris exemple sur Voltaire :

Oh! qu'Arouet a montré de génie
En célébrant dans son ouvrage pie
Un âne, dur, un âne vigoureux!
Moyen c'était d'intéresser les belles.

Toutefois l'âne d'*Organt* dans ses entreprises, va plus loin que celui de la « *Pucelle* » et évoque plutôt l'âne d'Apulée.

Il reste que la faiblesse savoureuse de l'objet aimé est un thème que Saint-Just reprend à son propre compte, sur un registre plus feutré :

Je veux avoir une gente maîtresse.
Je n'entends point par gente une déesse;
Car je l'irai quérir parmi les champs,
Je veux qu'elle ait une taille gentille,
Un cœur ouvert, qu'elle ait toujours quinze ans,
Qu'elle soit douce, et que son œil pétille ;

Je lui voudrais un petit souris fin,
Sans hardiesse, un petit air malin ;
Auprès de moi surtout qu'elle rougisse,
Et qu'elle soit enfin telle que Nice !

Ce n'est là qu'un Greuze, dira-t-on, on retrouve dans ces vers l'idéal féminin le plus convenu du XVIIIe siècle. Sans doute. Mais il correspond assez fidèlement aux femmes qui se glisseront dans la vie de Saint-Just, à Louise Gellé, à Henriette Lebas. Cette inclinaison vers l'ingénuité pudique et paysanne s'oppose nettement à la recherche d'une protection maternelle dans la femme. Une fois de plus le désir de dominer s'associe au désir de plaire chez l'auteur d'*Organt*.

De ces rêveries, de ces confidences, l'on retire une impression assez cohérente. Du point de vue de la sexualité, Saint-Just apparaît comme un insatisfait — soit pour des raisons spirituelles, soit pour des raisons physiologiques. Livré à la solitude, au sortir d'expériences peut-être décevantes, placé à une époque où l'homme commence à être étonnamment armé contre lui-même, à un âge où la sexualité — même chez des êtres normaux — peut n'être pas complètement formée, le problème de « l'autre » se présente comme une obsession majeure. Comment se lier à la vie dans ce temps où l'humain est tellement divisé en lui-même, brisé par l'esprit d'analyse en trois tronçons : la tête, le sexe, et le « sentimentaire », comme on dit alors? Sur quelle réalité fonder son existence et son action?

Seul. Rabattu sur soi-même par l'angoisse métaphysique, c'est dans le plus profond de son être qu'il cherche les points d'appui qui, ailleurs, font défaut. A tous les moments, il réaffirmera cette volonté de ne reconnaître comme juge suprême que sa conscience. Deux ans après *Organt*, aux termes de ses premières études politiques, il conclura sur un ton hautain : « Au milieu de ces intérêts, je me suis cherché moi-même; membre du souverain, j'ai voulu savoir si j'étais libre, et si la législation méritait mon obéissance, j'ai cherché le principe et l'harmonie de nos lois, et je ne dirai point comme Montesquieu que j'ai

trouvé sans cesse de nouvelles raisons d'obéir, mais j'en ai trouvé pour croire que je n'obéirai qu'à ma vertu[1] ».

Anarchisme, si l'on veut. Mais dans tout révolutionnaire authentique, il y a un anarchiste qui sommeille, et lorsque ce dernier s'endort définitivement, c'est généralement pour laisser la place au fasciste. Enfin, s'il arrive à Saint-Just de côtoyer le narcissisme, jamais il ne tombera vraiment dans son piège. A la vérité, il est trop intelligent et pas assez vaniteux pour penser que le dédain de la vie soit un signe suffisant de grandeur.

La soif d'absolu qui l'étreint, jamais elle ne sera apaisée. Le « Principe » des êtres et des choses, ce qui permettrait de les discriminer, de les juger, se dérobe à ses recherches. Tout se confond dans un monde voué à la folie. *Organt* est suggestif à ce point de vue. A la confusion du bien et du mal s'ajoute celle des formes, humaines et animales, qui s'interpénètrent, se substituent parfois les unes aux autres. Autrement dit, Saint-Just donne dans le mythe de la métamorphose — l'un des plus persistants de la littérature occidentale. Et soulignons qu'il n'est plus ici guidé par Voltaire qui n'en use point dans la *Pucelle*, mais peut-être par l'*Ane d'Or* d'Apulée.

Certes de nombreux auteurs érotiques du XVIIe et du XVIIIe siècles ont exploité le thème de la métamorphose. Ils l'ont fait dans un propos parfaitement limité. En revanche, ici comme plus près de nous chez Kafka, la métamorphose, la dégradation de l'homme dans un animal viennent témoigner de la misère de la condition humaine, et des liens subtils, indicibles qui l'unissent au Cosmos par quelques-unes de ses forces corporelles. Le secret de la métamorphose est un des aspects du secret du monde.

Au demeurant, rien de moins ésotérique que le symbole des ânes dans Organt. Tantôt ils incarnent la force sexuelle (l'amant Sornit) tantôt une conséquence du péché (la métamorphose de l'évêque Turpin) tantôt, plus généralement, la condition des hommes, sotte et folle (En « Asinomaïe », pays où les ânes tiennent la place des hommes, et vice versa, et Organt examinant leurs cultes, leurs travaux et leurs arts, conclut : « Nous

1. Préface à *l'Esprit de la Révolution*.

faisons tout de même »). Les trois aspects, on le voit, sont complémentaires, les ânes représentent « les forces obscures » qui écartent l'homme d'une véritable spiritualité.

Aussi pourrait-on voir dans Organt une manière de descente aux Enfers, analogue à celles de la mythologie antique où elles symbolisaient l'épuisement des formes et des états inférieurs; figurant une espèce de mort, elles s'achevaient par une naissance nouvelle, c'est-à-dire proprement une initiation. Consciemment ou inconsciemment c'est bien à quelque chose de cet ordre que correspond Organt. Seulement, si Saint-Just paraît avoir épuisé là quelques-uns de ses possibles, on peut dire qu'il est resté à mi-chemin de la remontée. Disons autrement : l'œuvre demeure négative, aucune assurance nouvelle n'est acquise, la vérité absolue, secret du monde, n'est point découverte. Saint-Just demeure dans une zone intermédiaire entre le détachement et l'attachement, impuissant à dominer ce monde qui l'oppresse, impuissant à se lier à lui.

On peut rêver en rapprochant l'auteur d'*Organt* de celui de l'*Ane d'Or*. Néo-platonicien, placé aux confins du paganisme et du christianisme, initié à de nombreuses sectes, fervent de la magie d'une Egypte décadente, Apulée avait peut-être en écrivant l'*Ane d'Or* un dessein qu'il nous est difficile de percer aujourd'hui dans l'ignorance où nous sommes du symbolisme esotérique, et en raison des modifications que les copistes ont dû faire subir à ce texte (lequel paraît déjà n'avoir été qu'une compilation de légendes beaucoup plus anciennes). Mais n'importe, le thème général est assez évident pour entrer sans conteste dans la catégorie « descente aux enfers ». Le héros, transformé en Ane par les dieux qui veulent lui imposer une épreuve, recouvre sa forme d'homme grâce à la déesse Isis au cours d'une grande cérémonie religieuse. A la suite de quoi, le héros — qui se confond alors brusquement avec l'auteur — est initié au culte d'Isis et d'Osiris dont il devient grand prêtre.

L'aspect métaphysique de l'*Ane d'Or* était d'autant moins caché au XVIII[e] siècle, que la principale édition de l'époque comportait dans le même volume une autre œuvre d'*Apulée* : « *Le Démon de Socrate* », étude assez médiocre où l'on retrouve

la conception néoplatonicienne des démons, définis précisément comme des intermédiaires, des agents de liaison entre le Ciel et les hommes.

J'ai dit que Saint-Just n'était pas complètement sorti des Enfers. Il est curieux que l'une des dernières visions d'Organt au seuil de l'Enfer païen soit comme marquée d'une attirance vers la terreur :

Le cœur ému d'un saint frémissement
Il contemplait ces roches chancelantes
Débris pompeux où siège la Terreur :
Sur un abîme on la voit égarée.
En mesurant sa noire profondeur
De farfadets, de spectres entourée,
Près d'elle on voit les songes voltigeans.
Toutes les nuits la Terreur *les disperse*
Pour effrayer le sommeil des tyrans,
Par des bûchers, par des couteaux sanglans,
Et ranimer le vautour qui les perce.
Dans le sommeil, elle rend aux ingrats
Le sentiment d'une amitié trahie
Et le tableau du bienfait qui s'oublie.

Mais il est une autre œuvre — postérieure d'un siècle à *Organt* — ou émergent également des visions prémonitoires assez surprenantes, une œuvre qui ne se cache pas, elle, d'être une exploration dans les abîmes infernaux : « La Saison en Enfer ».

Rimbaud et Saint-Just. La similitude de situation et de démarche requiert l'attention. Tous les deux ont eu un père militaire, tôt disparu de leur existence, une mère austère et autoritaire, peu engageante. Tous les deux ont commis des fugues pour échapper à l'étouffement de la solitude provinciale. Tous les deux ont été tirés d'eux-mêmes par les troubles sociaux du moment. Et si l'un se dirigea plutôt vers la littérature et l'autre vers la Politique, ils furent harcelés par le même appétit de connaissance de l'absolu.

Rimbaud crut avoir trouvé la solution. Que l'on se souvienne de la lettre du Voyant. Il proclamait alors que « le poète arrive à l'inconnu » par le dérèglement de tous les sens. Il se plaçait d'emblée à l'extrême opposé d'une « culture du moi »; loin de chercher à se différencier, il ambitionnait d'approfondir la communion foudroyante de l'homme avec le monde. Il déclarait : « Je est un autre ». Il moquait l'individualisme : « tant d'égoïstes se proclament auteurs; il en est bien d'autres qui s'attribuent leurs progrès intellectuels. » Et il définissait ce nouveau poète comme un « voleur de feu... chargé de l'humanité, *des animaux* mêmes ». Parti à la recherche de l'essence universelle, il était amené à brouiller les formes, comme Saint-Just.

« *A chaque être, plusieurs autres vies me semblaient dues. Ce monsieur ne sait ce qu'il fait : il est un ange. Cette famille est une nichée de chiens. Devant plusieurs hommes, je causai tout haut avec un moment de leurs autres vies. Ainsi j'ai aimé un porc.* »

J'arrête ici le parallèle que l'on pourrait poursuivre plus avant, ne me flattant pas d'expliquer Saint-Just par Rimbaud et encore moins l'inverse. Au reste, je ne cherche pas d'explications, je n'entreprends point de réduire le comportement, les œuvres, de l'un et l'autre au même conditionnement héréditaire, sexuel ou social. Ces liens de parenté (que l'on est prié de ne pas exagérer) ont ceci d'intéressant qu'à une situation analogue et au même âge, ces deux hommes répondent de la même manière, en engageant « un combat spirituel aussi violent que la bataille des hommes ». Moins impénétrable que celui de la *Saison en Enfer*, le mystère d'*Organt* est de la même nature. L'un et l'autre, ils plongent profondément dans l'être de leur auteur, jusqu'à rejoindre les grands mythes de l'humanité.

Toutefois, à l'issue de *La Saison en Enfer*, Rimbaud a perdu sa disponibilité (au moins pour la littérature) tandis que, après *Organt*, Saint-Just garde la sienne entière. Il est trop social, trop de son temps pour s'abandonner à une angoisse qui l'arracherait à la communauté des hommes. Il a le goût du bonheur

et par certains côtés, il conserve la désinvolture et l'agilité du « bel esprit ».

J'aime lire Chaulieu après que j'ai lu Platon.

Mais cela ne l'empêche pas d'être, sa vie durant, obsédé par ce secret qui serait aussi la clef d'un « sacré ».

Sitôt sorti, *Organt* fut interdit par la police et quelques exemplaires saisis. Saint-Just, obligé de se terrer à Paris, assista aux premières journées révolutionnaires. Mais il conserva assez d'attachement à ce poème pour écrire un « dialogue entre M. D... et l'auteur d'*Organt* » malheureusement perdu aujourd'hui. Et c'est à peu près vers la même époque (1790) qu'il dut écrire une petite pièce en un acte intitulé : *Arlequin Diogène.*

Comme la plupart des têtes politiques, Saint-Just aimait le théâtre. Il s'indignait dans *Organt* que l'on ne sût plus jouer Corneille et que l'art dramatique sombrât dans l'afféterie. A Paris, il avait dû fréquenter les coulisses, des comédiens et des comédiennes (l'une d'elle, après sa mort, revendiquera le nom de Saint-Just). Il avait défendu « Dorfeuille acteur sublime, plein de naturel, et par conséquent réprouvé par les comédiens français, en dépit du public même, qui l'a redemandé quatre fois. »

Que le théâtre l'ait séduit, il n'y a rien là de surprenant. Moyen d'affronter un public en champ clos, d'agir sur sa sensibilité, moyen de s'exprimer à travers des personnes interposées, sous des masques, l'entreprise avait de quoi tenter un homme qui voulait se lier à son temps et qui, cependant, se cherchait encore.

Instinctivement, il s'inspira des princes du masque, les comédiens italiens, et de l'auteur dramatique le plus dissimulé, ou si l'on préfère le plus pudique : Marivaux.

L'argument de l'acte est simple : Arlequin, pour exciter la passion d'une jolie bergère, feint d'avoir renoncé à l'amour et aux biens de la terre. Malheureusement il est victime de son propre piège; car, ayant découvert le stratagème, la bergère l'emploie à son tour. Le dénouement, bien entendu est heureux, mais sa rapidité extrême laisse planer une légère équivoque et comme une répugnance à conclure nettement. Fort vivement

mené, l'acte se déploie essentiellement autour du renoncement à l'amour, qu'il exploite avec une singulière allégresse :

Mon cœur est libre. Il a rompu ses chaînes,
Et, dégagé des sottises humaines,
Il foule aux pieds les plaisirs, les amours...
Et le dessein en est pris pour toujours...

ou encore :

L'amour n'est rien qu'un frivole besoin
Et d'un grand cœur il doit être loin.

Ayant appris de l'existence que rien de ce qui passe pour important ne l'est réellement, Arlequin proclame :

Et désormais je suis... original
Original, oui morbleu, c'est-à-dire
Que je veux vivre à mon sens désormais
Narguer, flatter, parler, me taire, rire,
Aimer, haïr !...

On s'empresse de rire de tout, de peur... Ces légères cabrioles au bord des abîmes portent le dernier sourire de Saint-Just. En lui, le « vieil homme » s'efface, comme épuisé par les incartades et le dévergondage. Il jette aux orties l'habit de l'Arlequin désabusé, ce costume « tout doré de forfaits », bigarré de couleurs, comme son être de possibles.

Désormais, il va se choisir. Après s'être diverti de la vie, après l'avoir sondée, il va entreprendre de la changer. Ce n'est pas une volte-face qu'il exécute. Le doute, le scepticisme n'ont jamais étouffé son appétit d'action. A l'heure d'*Organt*, où il ne pouvait que rêver, déjà il s'interrompait de conter les aventures de Charlemagne afin de caresser « une belle chimère » :

Pour un moment, je suis Roi de la terre,
Tremble méchant, ton bonheur va finir.

Humbles vertus, approchez de mon trône ;
Le front levé, marchez auprès de moi,
Faible orphelin, partage ma couronne...
Mais à ce mot, mon erreur m'abandonne ;
L'orphelin pleure : Ah ! je ne suis pas Roi
Si je l'étais, tout changerait de face :
Du riche altier qui foule l'indigent,
Ma main pesante affaisserait l'audace,
Terrasserait le coupable insolent
Élèverait le timide innocent,
Et pèserait, dans sa balance égale,
Obscurité, grandeur, pauvreté, rang.

Maintenant que la Constituante a commencé de tenir ses assises, l'heure n'est plus aux littérateurs, ces spectateurs supérieurs d'eux-mêmes et du monde, elle est aux hommes de doctrine et d'action.

Saint-Just va devenir ce qu'il est.

Albert OLLIVIER.

LES JOURS DE NOTRE MORT[1]

(Premier fragment)

— Tu vas prendre quinze hommes, dit Hans à Bourriez.

— Bien, dit Bourriez, et Hans le regarda. Il était toujours étonné par ce genre de types. Hans les considérait comme des malades. Il était moins gêné de les tenir pour des malades que de les prendre franchement pour des cons. Car c'était de la suprême connerie que de se faire foutre dans ce bordel d'enfer pour des questions politiques. Hans en éprouvait un mépris océanique. Mais il n'était pas très sûr de lui dans ce mépris, et il préférait ne pas trop taper.

— Bien, dit Bourriez, et Hans reprit.

— Tu vas aller avec tes quinze types à cinquante mètres d'ici sur l'autre flanc. Là il faudra creuser des marches jusqu'en bas, jusqu'à l'entrée du souterrain et défricher. Le Meister t'expliquera. Maintenant ouvre l'œil. Moi je reste ici. Là-bas vous êtes assez bien camouflés, mais il faut toujours ouvrir l'œil. Il faut travailler de l'œil ici. Compris? Et si un S.S. arrive ne va pas débiter des conneries. Il te cassera la gueule et moi aussi. Le résultat, c'est que tu devras boulonner à ton tour au lieu de surveiller ces salauds. Compris? Bon, maintenant choisis tes hommes.

— Bien, dit Bourriez et il appela. J'étais du nombre. Je lâchai ma pelle, sautai le remblai de terre, et notre groupe s'enfonça dans les taillis. J'étais content de changer de place. Je pensais que Bourriez était un drôle de corps. Nous l'avions rencontré seulement au

1. Ces fragments sont extraits d'un ouvrage à paraître sous le titre : *Les Jours de notre Mort*, — (*l'Univers concentrationnaire*), aux éditions du Pavois. Tous les faits sont historiquement exacts. La substance du livre a été élaborée pendant un séjour de seize mois aux camps de Buchenwald, Porta Westphalica, Neuengamme, et Helmstedt-Wöbbelin et sur la base de témoignages précis et contrôlés portant sur la plupart des grands camps.

départ à Buchenwald. C'était un Belge tranquille qui parlait peu. Depuis des années il vivait à Mulhouse et la veille il nous avait demandé, à Philippe, à moi et à quelques autres, si nous ne voulions pas prier avec lui, prier ensemble après le travail.

— C'est un bon copain, Bourriez, dit Raoul. J'aurais voulu être dans son équipe mais ce vieux salaud d'Ernst m'a foutu en l'air au rassemblement ce matin.

— Ernst est une crapule, dit Philippe, une sale crapule. Et il donna un violent coup de pelle. Pour être servis, nous sommes servis. Rien que des droit commun. Au début ils étaient bien tranquilles, mais ça n'a pas tardé. Maintenant ils vont nous emmerder tout le temps. Tu as vu hier soir Ernst qui assommait les types à coup d'escabeau? Quelle bande de brutes.

— Weg! dit un Russe en poussant Raoul.

— Ça va, sale con, qu'est-ce qui te prend?

— Kein Platz hier. Du kein Arbeit ne?

— Gne, gne, gne, dit Raoul, qu'est-ce que tu bafouilles, espèce d'enflé?

— Pisda kurwa, dit le Russe.

— Pédéraste, dit Raoul, et le Russe répéta en détachant les syllabes : Pé-dé-raste.

— Fous-lui donc la paix, dit Philippe. Fais pas attention, il dit que tu ne bosses pas.

— Quel idiot, dit Raoul.

— Idiote, idiote, dit le Russe et il leva le poing.

Mon Russe grognait à côté de moi. Il avait l'air de trouver que je n'étais pas un bon équipier. La pente était abrupte et il fallait creuser dans la terre molle des marches après avoir arraché les racines. Le Meister avait marqué les espacements. On travaillait par deux, côte à côte, agrippés au flanc de la colline. La forêt s'ouvrait en éventail et l'on dominait la plate-forme qui surplombait la route et, en contre-bas, la gare avec de l'autre côté des toits la Weser large et lente. Une centaine d'hommes s'échinaient au-dessous de nous à évacuer des tonnes de terre et à décharger de lourds madriers des camions qui s'alignaient en file sur le côté de la route. Comme un va-et-vient incessant de fourmis, des détenus couraient sur la pente raide qui conduisait au souterrain, en poussant des brouettes pleines de terre et de pierres qu'ils basculaient un peu plus loin.

— Scheisse, dit mon Russe et il laissa tomber son pic. Il me re-

gardait avec une résignation dégoûtée. Je plantai ma pelle dans le sol.

— Ja, Scheisse, lui dis-je. Alles Scheisse hier.

— Jebal cie pies, me répond-il en riant et après avoir regardé de tous côtés il abandonna la place. Je me tenais très difficilement en équilibre. Au-dessus de moi un groupe épars cassait à coups de haches de grosses branches. De temps à autre, dans l'éclat des cris, des troncs se détachaient et dévalaient la pente. Il fallait très vite sauter de côté pour se garer. Je montai à quatre pattes au travers des taillis et je m'accroupis dans un coin bien abrité par les branches, une bonne planque. Je faisais semblant de rassembler du bois. Là on était bien tranquille, il suffisait de faire attention.

— Was ist das, attention? demanda le Polonais. Il prononçait les lettres en les détachant et en traînant sur les syllabes.

— Tu ne vois pas que tu fous de la terre dans mon trou, imbécile, dit Philippe. Va pelleter plus loin. Compris, oui?

— Oui, oui, dit le Polonais en éclatant de rire. Oui, oui. Il répétait le mot comme une bonne plaisanterie. Philippe haussa les épaules et se retourna. Quelle bande d'abrutis! dit-il.

— Je me demande, dit Raoul, qu'est-ce qu'ils veulent bien faire ici, un entrepôt, un fort ou quoi? Tu as vu dehors, on domine toute la courbe du fleuve.

— Ne dis donc pas de bêtises. Ils ne vont pas se battre sur la Weser, non? Il y a bien des chances qu'ils veuillent construire une usine. Ça peut être intéressant d'ailleurs. Il y aura des planques. Ils auront besoin de spécialistes. Je me colle ajusteur. Tu as entendu hier, on racontait qu'ils allaient envoyer des Kommandos dans les usines de la région. Il faut se démerder pour foutre le camp. J'en ai marre de ce boulot. On crèvera ici. Et puis en usine, on sera en contact avec des civils.

— Je ne la vois pas encore prête leur usine, dit Raoul. Tu te rends compte du boulot. Raoul parcourait du regard le tunnel. Rien que pour mettre à niveau, ça va prendre un bout de temps.

— T'inquiète pas. Si ça ne gaze pas assez vite, ils amèneront d'autres types. La main-d'œuvre ne coûte pas chère.

— Bystro! Bystro!

— Qu'est-ce qui lui prend à celui-là? Le Russe avait posé sa brouette à moitié pleine devant Raoul. C'était à son tour d'y jeter quelques pelletées.

— Tordu, va! La terre et les pierrres tombèrent en cascade dans la brouette.

— Genoq, genoq! dit le Russe.

— Fous le camp, pocheté, dit Raoul.

— Lorsqu'on aura des rails et des wagonnets ce sera moins dur, dit Philippe.

— Le guerre sera finie avant qu'ils aient réussi à faire tourner leur fabrique, remarqua Raoul après une pause.

— Vous me faites marrer, dit Philippe. Qu'est-ce que tu en sais? Quand j'étais à Fresnes on avait déjà annoncé la chute de Varsovie. Des blagues... 22, cria quelqu'un. Bystro! Bystro! Los Mensch, los! Le Vorarbeiter avait aperçu une brouette planquée toute seule dans un coin. Ein Mann, hurla-t-il. Schnell. Schweinehund! Une sorte d'attente indécise parmi les hommes. Le Vorarbeiter bondit en avant. Schweinkopf! Philippe reçut un magistral coup de pied au bas des reins. — Merde, dit-il. — Schnautze. Schnell los Mensch! Philippe reçut une claque en plein sur la nuque qui le fit tituber. Il détala en poussant la brouette. — Merde de merde, dit-il.

Philippe avait été dans les milices et moi longtemps à Barcelone. Ces heures demeuraient les plus intenses, les plus décisives. Sous toutes les saloperies qui surabondaient il y avait un peuple dressé pour sa libération. Les ouvriers en salopette avec leur fusil au bout du tunnel de Cerbère, et la morgue de Barcelone, et la villa retirée du comité Central des Milices. La fin d'une longue attente. Pendant des années avait pesé l'extraordinaire angoisse des ouvriers allemands et alors sur ce coin de terre brûlée tout semblait recommencer. J'étais à Prague dans la petite pièce du Pravo Lidu lorsque von Papen fit son coup d'État. Nous attendions, le Tchèque au corps maigre, un peu bossu, (je revois encore son visage terreux et tendu) et moi, au cours de cette lente après-midi, des nouvelles du Vorwarst. Mais le téléphone restait sourd à notre appel. Des années plus tard, un soir, je parlai salle Wagram contre Munich, et ce fut la suite inévitable avec ou sans Munich jusqu'à ce matin d'octobre chez moi à Paris, lorsqu'ils se présentèrent tous les trois avec leurs revolvers, deux Allemands et un Français. Des milliers en même temps que moi payaient notre solidarité dans la défaite de l'Espagne. Au même moment mon vieil ami Blasco s'échappait de prison pour mourir quelques mois après dans le maquis d'Auvergne. Mourir, même à Paris en plein engagement dans la bataille, m'eût été pénible. Tant de choses restaient à faire, tant

de possibles. Mais enfin mourir en donnant des coups c'était bon. Tandis que mourir ici, dans cette fosse nauséabonde des camps, pieds et poings liés, en esclave misérable... Puisque la fusillade avait été écartée alors il fallait à tout prix vaincre. Toujours cette question sans réponse : ce salaud de corps serait-il à la hauteur du vouloir? Dire que l'incroyable était vrai, à portée de la main, que des hommes avaient vécu dix ans durant dans des conditions pires encore que les nôtres avec la seule attente d'une fin qu'ils savaient certaine et qui devait leur ouvrir les portes de la vie. Serait-il possible de nous reconnaître, de nous retrouver eux et nous? Nous étions dans l'enfer des mêmes maîtres et pour les mêmes raisons, alors, quels qu'aient été nos désaccords passés, il fallait que cette expérience unique nous permette de reconstruire notre fraternité. J'imaginai en cette Europe dévastée la puissance dont nous disposerions si nous savions ainsi rétablir notre communauté. De l'imaginer éveillait en moi des impatiences à faire trembler mes mains. Et c'était possible entièrement, car enfin notre honnêteté révolutionnaire profonde à tous, plus fondamentale que nos divergences, se révélait dans notre acceptation de cet enfer. J'avais hâte de ces rencontres. Je les savais difficiles. Buchenwald nous l'avait enseigné. Je les tenais cependant pour certaines. Mais ici à Porta Westphalica? Nous nous heurtions aux seuls droit commun, à des criminels notoires. Alors comment forcer le sort?

Philippe cassé en deux fit un dernier effort et la brouette franchit le passage. Il s'arrêta. Un cri montait dans l'air froid de cette fin de matinée. Il monta jusqu'à nous, se répercuta longuement jusqu'à notre abri de terre. Tout en bas sur la plate-forme les brouettes s'étaient immobilisées. Un cercle s'élargit, des hommes avec leurs pelles comme pétrifiés. Les Posten au-dessus de nous s'arrêtèrent de fumer. Le Russe avait donné un coup de poing en plein dans la mâchoire du Vorarbeiter. Le Vorarbeiter avait chancelé un peu et puis il était tombé. Le Russe maintenant restait stupide. Dans le silence qui s'était fait le S.S. s'avança. Il était blême. Il avançait lentement sans se presser comme s'il avait commandé à ses jambes. Le Russe s'était mis à trembler. C'était un colosse et tout son corps grelottait. Et puis il recula doucement jusqu'à heurter le talus sans jamais quitter des yeux le S.S. Dans son visage blanc les yeux s'étaient agrandis et il ne pouvait pas empêcher les dents de claquer. Il se mit à pisser dans son pantalon. Lorsqu'il

fut arrivé à un mètre de lui le S.S. se balança un peu sur ses jambes tendues et puis il lança en avant son bras avec la matraque. Un hurlement monta, sauvage, désordonné, avec au fond comme des pleurs d'enfant. Le Russe était tombé et il se plia en deux, les mains au visage. Du sang coulait maintenant de dessous les cheveux. Le S.S. tapait à haleter, mais sans rien dire. Il recula un peu et lança trois ou quatre coups de bottes dans le ventre mou. Puis il fit signe à deux Vorarbeiter qui prirent le corps et le jetèrent de travers sur une brouette. Alors ils se saisirent des pelles et commencèrent à frapper. Avec le fer, dit le S.S. Le Russe avait cessé de crier. Pendant un moment encore il eut un gargouillis lamentable et puis il se tut. Les Vorarbeiter frappaient et le visage du Russe était un grumeau de sang. La sueur coulait sur la nuque des Vorarbeiter. Brusquement le S.S. se jeta en jurant sur les autres détenus qui regardaient. Schnell! Los Mensch! Scheisskert! Les hommes s'égaillèrent dans une meute de cris.



Des Blocks montèrent des appels et les détenus coururent vers la grande place. Les Juifs marchaient au pas. Au pas de l'oie. Lorsqu'ils passèrent sous la Tour ils saluèrent la main levée. Les S.S. se tenaient un peu à l'écart et riaient. La colonne des Juifs s'immobilisa au milieu de la Place. Des détenus s'étaient mis aux fenêtres des Blocks qui donnaient sur la place et des groupes se montraient à l'angle des rues. L'arrivée d'un groupe de Juifs était toujours bien vue. Une sorte de soupir de soulagement montait d'un camp lorsque des Juifs étaient annoncés. Ils allaient servir de paratonnerre. Le plus imbécile des détenus savait que les coups seraient d'abord reçus par les Juifs. C'était comme un répit pour les autres. Les Polonais riaient. Ils éprouvaient une intime satisfaction. Les S.S. étaient des chiens ignobles, mais les Juifs des ordures et les Polonais se frottaient les mains en riant silencieusement. Les Russes appréciaient en connaisseurs. Quand il n'y avait pas de Juifs, les Russes encaissaient. Borisuk n'était pas antisémite. Lorsqu'il parlait avec André il était fier d'expliquer que chez lui on n'était pas antisémite. En Russie tous les hommes sont égaux, disait-il. Et il insistait. Mais on peut ne pas être antisémite et penser quand même que les Juifs ne valent pas cher. Et Borisuk riait en regardant les Juifs alignés sur la place. La farce c'était que ces Juifs se

soient présentés comme des fascistes. Heindrich se dirigea lentement vers le bâtiment de l'Effektenkammer. Tout Buchenwald commençait à rire et à calculer la belle réception qu'on allait leur faire à ces Juifs. Ah, ils le payeraient, leur salut fasciste ! Les Juifs étaient réunis au centre de la place en trois longues colonnes bien nettes avec leurs responsables qui portaient des brassards et, derrière, des chargements de colis et tout un troupeau.

— Le grand exode des fils de Jérusalem, songeait le S.S. Scharführer Kammerer en marchant le long des rangs, et il riait largement, ouvertement. Ils ont tous la même gueule, à croire que nos caricatures sont vraies. Des limaces. Des regards gluants comme des limaces et le S.S. Kammerer sentait monter en lui une envie de frapper, d'envoyer son poing en plein dans la gueule d'un de ces hommes. De lui écraser le nez. Mais il ne fallait pas. Surtout pas. Il fallait attendre, laisser le plaisir venir pleinement. Maintenant ils étaient dans le piège. Le temps, c'est lui Kammerer qui en disposait. Il n'aurait qu'à tendre la main quand il lui conviendrait. Et plus ce serait long, plus ces charognes connaîtraient l'angoisse et avec l'angoisse les illusions et avec les illusions les guerres entre eux. Savoir utiliser le temps comme torture. Une bien belle découverte. Toute cette masse de corps qui se faisanderait. Oui, il valait bien mieux attendre. Le plaisir était meilleur plus longuement préparé. La décomposition de ces chiens comme un film au ralenti, chaque trait se tordant l'un après l'autre. La saveur de chaque trait malade. Ne pas être glouton en torture comme en amour. Et dire que ces imbéciles s'étaient livrés bénévolement : Kammerer éclata bruyamment de rire et devant lui les yeux des Juifs s'agrandirent d'inquiétude. Ces singes avaient voulu imiter les gestes des seigneurs, ils allaient en connaître le prix. Et tout en continuant de longer les rangs immobiles, le S.S. Kammerer songea qu'il allait livrer ces Juifs aux détenus, des Juifs qui étaient entrés à Buchenwald en saluant à la fasciste ! Le regard du Scharführer Kammerer se fit plus dur.

— Ruhe ! hurla-t-il.

***

Les rangs ondulèrent légèrement, puis se figèrent à nouveau dans cette immobilité qui durait depuis des heures. Une éternité,

pensait Robert, et il avait envie d'éternuer. Le torse nu sur cette place glaciale et la peur au creux de l'estomac.

— Schautze ! hurla encore le S.S. et les hommes sentirent des relents d'alcool sur leur visage. Ils se comptaient cent cinquante et tous ils venaient de Fresnes. Le S.S. était un colosse qui devait mesurer deux mètres et peser plus de cent kilogs. Taillé à la hache avec des bourrelets rouges au cou, et sa veste faisait de gros bourrelets autour de la ceinture. Sa tête était plate et petite. Un détenu apporta une chaise qu'il posa devant les nouveaux arrivés. Robert avait lu le nom en entrant : Neubräm. Ils étaient descendus du train à Sarrebrück. De la ville au camp il ne devait pas y avoir plus de cinq kilomètres. Mais ce nom n'évoquait rien pour Robert. Après avoir franchi la grande porte en bois on voyait que c'était un petit camp. Seulement quelques baraques avec au centre un bassin et une piste cendrée. Le détenu qui avait apporté la chaise revint, une tondeuse à la main. « Au premier » dit l'interprète. L'homme hésita, s'avança et il reçut un violent coup de botte dans les fesses.

***

Heindrich posa la main sur l'appareil.

— Ainsi ces imbéciles viennent de Hongrie volontairement.

La salle était violemment éclairée par les ampoules et les tondeuses électriques s'alignaient bien en ordre. Wolenberg éclata de rire.

— Exact, dit-il. Les Russes se trouvaient de l'autre côté du fleuve et la canonnade n'arrêtait pas de la journée. Tout le monde savait que les Russes allaient passer le fleuve. Alors les Juifs prirent peur. Ils avaient des biens : du bétail, de l'argent, beaucoup d'argent et des bijoux de famille. Ils eurent peur des bolchevicks .Les rumeurs montaient de l'autre côté du fleuve que les Rouges faisaient main basse sur tout. Je suppose qu'ils ont dû se consulter. Tu les vois pesant le pour et le contre et se lamentant sur les secrets desseins de l'Éternel? Toujours est-il qu'une délégation alla trouver les S.S. Des Juifs leur demandaient aide et protection, les assuraient de leurs bons sentiments. J'ai peine à croire que les S.S. n'aient pas éclaté! En tout cas les S.S. leur ont dit qu'ils avaient bien raison, qu'on ne leur ferait aucun mal, qu'on les enverrait dans un territoire où ils vivraient ensemble entre Juifs. Ils n'avaient plus qu'à

préparer le transport de tous leurs biens. Accord conclu, on forme un convoi. Les S.S. réunissent les wagons, mais ils ne peuvent détacher qu'une poignée d'hommes. Les Russes sont trop près. Alors les Juifs choisissent parmi eux leurs propres gardes. Et ce seront leurs gardes juifs qui empêcheront les Juifs inquiets de s'évader. Ils ont traversé toute l'Allemagne et les voilà.

— Et alors, dit Heindrich, qu'est-ce que vous allez faire?

Wolenberg le Kapo se pencha un peu en avant, les coudes sur le dossier de la chaise.

— Ils se sont rendus aux S.S., dit-il. Ils ont salué à la fasciste. Tu sais, Heindrich, on peut faire beaucoup de choses avec les S.S. mais pas ça. Il y a trois semaines les Russes ont tué en les rouant de coups deux d'entre eux qui avaient accepté de s'engager dans les Waffen S.S. Nous sommes les maîtres ici. Alors nous recevrons les Juifs fascistes. Wolenberg eut un sourire. De la main il attrapa une des tondeuses. Il suffit de les manier un peu mal, dit-il. Les hommes ne sont pas toujours habiles, n'est-ce pas, et la peau des couilles est fragile. Dans la pièce à côté il y a un bain de crésyl. Il suffit par accident de rester un peu plus longtemps la tête sous l'eau noire. Pour les douches elles ne sont pas toujours au point. Alors imagine que l'eau soit bouillante et puis brusquement glacée. Maintenant nos travailleurs ici sont fatigués. Il faut qu'ils se reposent. Alors on peut faire courir les Juifs dans les couloirs. Les vêtements ne sont pas toujours fameux. Ils peuvent tomber sur des vestes et des pantalons sans boutons. Si demain à l'appel le S. S. s'aperçoit qu'ils n'ont pas de boutons, ça peut aller mal pour eux. Les voilà, dit Wolenberg en se redressant. La porte ouverte les Juifs entrèrent par deux en se bousculant. Ils étaient nus. Ruhe ! hurla Wolenberg et se tournant vers Heindrich.

— Tu verras quand on les aura tondus ce qu'ils peuvent se ressembler. Comme des caricatures.

*
* *

Les hommes se mirent à défiler lentement devant les machines. Le tunnel était mal éclairé et le sol raboteux. Il fallait faire attention aux rails qui s'entrecroisaient et à quelques mètres de distance il y avait deux aiguillages. C'est la troisième fois, dit Roland. On va être tranquille maintenant. Depuis trois semaines qu'il était à Dora, Roland avait appris que la Gestapo ne pendait guère plus

de trois fois la semaine. Les hommes de la Gestapo en civil avec des imperméables luisants noirs, arrondis aux épaules, formaient auprès des S.S. un groupe isolé qui les regardait défiler. En passant devant les corps il fallait tourner la tête et les regarder fixement. Le tunnel s'enfonçait, sombre, avec des tons fauves et de loin en loin des flaques de lumière aux bifurcations. Ils étaient quinze pendus. Comme à l'ordinaire des détenus avaient monté deux palans électriques avec une poutre qui les reliait. On accrochait les condamnés à la poutre. Des Stubendienste leur mettaient dans la bouche un morceau de bois serré par un fil de fer et sur ordre les manivelles commençaient à tourner lentement et lentement les quinze corps s'étaient élevés tous à la fois devant tous les hommes rassemblés dans le tunnel et chaque fois que l'on voyait circuler dans les couloirs des gens de la Gestapo les détenus savaient qu'il allait y avoir des pendus et qu'il faudrait encore attendre une heure après le travail, debout, en rang, avant de recevoir le litre de soupe. Les hommes avançaient du même pas monotone et il y avait toujours dans les couloirs comme un brouillard de poussière de pierre avec une odeur de poudre brûlée.

***

Le sifflet vrilla et le deuxième groupe s'engagea sur le pont. Les avants étaient en pierre et ensuite venait le pont métallique suspendu. Il fallait marcher vite, presque courir et puis on stoppait au milieu du pont en plein vent, tandis que le premier groupe passait lentement devant la guérite sur l'autre rive où un soldat comptait. Nous avions dépassé la maison, une sorte de grand hôtel désaffecté, en angle avec le pont, où demeuraient de jeunes hitlériens. De temps à autre ils faisaient l'exercice dans le jardin avec des bottes bien cirées et un baudrier reluisant. C'étaient des gosses, mais qui nous jetaient de sales regards. J'étais encore essoufflé de notre descente quatre à quatre du haut de la colline pour le rassemblement et je fatiguais à porter le tas de bois que chacun nous avions chargé avant de partir. Mais j'aimais le fleuve. La Weser était belle, large et lente, paisible avec des rides comme des vagues naissantes que le vent creusait. Je cherchais Philippe. J'aurais voulu être près de lui pour parler. Je fus frappé de son air las. Son visage s'était aminci, et la peau en était devenue grise. Lorsque je rencontrai ses yeux je lui souris.



Nicolas le Luxembourgeois eut un rire triste des lèvres. Il aimait Victor. Ce grand garçon bien bâti, franc d'allure et bourré à craquer de naïvetés dangereuses lui plaisait. Il l'avait deviné ferme dans ce qu'il pensait être son devoir d'homme et de politique, mais astucieux. Ce n'était pas une tête en l'air et Nicolas aimait ces tempéraments posés, capables à la fois de fermeté et de compréhension. Des tempéraments qui avaient l'habitude de la mesure et qui l'appliquaient dans toutes conditions. Seulement les Français, même les meilleurs, n'arrivaient pas à comprendre vraiment ce qu'était une vie sous la dictature. Ils avaient plus ou moins continué sous l'occupation les mœurs de leur démocratie. La douche de leur arrestation n'avait pas modifié beaucoup leurs réflexes et dans les camps cela voulait dire bien des risques. Alors il fallait expliquer patiemment.

— Il ne faut pas croire, Victor, que nous occupons partout des positions comme à Buchenwald. A Dora, par exemple, qui dépend strictement d'ici, ce sont les droit commun qui dominent exclusivement. Que ce soient les deux Lagerälteste, les Kapos, ou seulement les Stubendienste, les cuisiniers, les coiffeurs : tous sont des criminels de droit commun. Et crois-moi, Dora n'est pas pour rien l'enfer de Buchenwald. Il est bien possible que nous modifiions cela un jour, mais c'est très difficile. Dora, c'est la grande usine souterraine des armes secrètes, et tous ceux qui la construisent et qui iront y travailler demain doivent mourir. Il ne faut pas qu'ils reviennent. Il ne faut pas qu'ils puissent parler. Les S.S. se méfient des politiques. Ils leur reconnaissent des qualités plus grandes qu'aux droit commun, mais ils ne sont jamais tout à fait sûrs d'eux. Surtout que les « politiques » allemands, ce sont presque toujours des communistes et pour les S.S. un communiste, même dégénéré, reste quand même par quelque remords un communiste. Alors les S.S. réserveront le plus longtemps possible le pouvoir aux droit commun à Dora. Ils n'y renonceront que si la pagaïe devient vraiment intolérable et ça ce n'est jamais exclu avec les criminels. Ce sont les criminels qui dominent à Mauthausen et je te prie de croire que leur carrière de pierre là-bas est célèbre. Ce sont les criminels qui commandent à Birkenau qui est vraisemblablement le centre de destruction le plus génial du monde. Nous, au contraire, nous

contrôlons totalement ou partiellement des camps comme Sachsenhausen, Dachau, Neuengamme. Mais c'est à Buchenwald je crois que notre pouvoir a pris sa forme la plus achevée. Ça n'a pas été sans mal. Un jour je te parlerai de l'extraordinaire Walter Kremer. C'est lui qui fut le champion de la lutte des politiques ici pendant la période la plus dure. Il était impitoyable, mais ses amis pouvaient compter sur lui. Il a pris tous les risques et il a payé. Les S.S. un jour l'ont exécuté. Tu ne peux pas imaginer ce qu'étaient les camps à cette époque. Lorsque vous arrivez ici, vous dites que c'est l'enfer, et c'est vrai, mais cet enfer-là par rapport à l'autre a toutes les douceurs du purgatoire. Nous avions alors un médecin S.S. Glauberg qui se faisait une spécialité de tuer les gens. Il se promenait dans Buchenwald, et lorsqu'il rencontrait un groupe d'hommes, il s'arrêtait. Les autres se figeaient dans le salut obligatoire. Il les regardait sans se presser avec ses yeux bleus froids qui se faisaient bienveillants et puis il en choisissait un. Il l'interrogeait sur sa santé, sur son travail, sur sa famille, longuement. A la fin il prenait son numéro. Il lui expliquait qu'il tâcherait de lui trouver un meilleur emploi. Et Glauberg continuait sa ronde, paisible, comme un seigneur démocrate. Il s'intéressait à d'autres, tranquillement, jusqu'à ce qu'il fût las. Plus tard il les convoquait au Revier et alors, seul, de sa propre main, il les tuait en pratiquant des injections intraveineuses d'évipan. Simplement par goût. A la porte du Revier il y avait alors un solide matraqueur bien nourri. Il avait pour tâche d'assommer tous ceux qui n'étaient pas ouvertement moribonds. Et ceux qu'on acceptait, on les expédiait purement et simplement. Le Revier servait exclusivement à tuer. Puisque tu es maintenant toubib au Revier tu te rendras compte qu'on tue toujours. Mais autrefois on ne faisait que cela. Aujourd'hui on peut sauver aussi. Le matin, les S.S. tuaient sur place les Musulmans, à coups de nerfs de bœuf et de bottes, lorsque les Kommandos se formaient. Au travail il fallait toujours courir. On avait des appels qui duraient des heures, parfois toute la nuit. Tu pouvais être réveillé à n'importe quel moment et il fallait te précipiter dehors sous la schlague. C'est dans ces conditions qu'il a fallu se battre. Nous sommes tous condamnés à mort, Victor. Si les S.S. gagnaient cette guerre nous mourrions tous. C'est une singulière duperie de croire ces camps transitoires. C'est ne pas comprendre ce qu'ils sont. Seulement, les S.S. ne nous tuent pas tout de suite. Ils nous tuent lentement. Ils laissent parfois beaucoup de temps

à la mort pour venir. Et laisser du temps à la mort, ne pas fusiller tout de suite, ne pas pendre tout de suite, ne pas nous empoisonner tout de suite, c'est permettre qu'une société vive.

— Au fond, pourquoi les S.S. ne nous exécutent-ils pas immédiatement? demanda Victor. C'est vraiment un problème pour moi depuis que je suis ici.

— Parce que la mort ne dégage pas assez de terreur. Des avenues entières de pendus, ça ne suffit plus. Le monde est blasé. Mais savoir qu'un homme peut vivre une torture quotidienne pendant des années, alors ça, oui, c'est efficace. Et ils avaient besoin de ce spectre toujours visible d'abord pour mater leur peuple et ensuite pour le décerveler. Les S.S. aussi n'ont pas notre conception de l'adversaire. Pour nous, on le met dans l'impossibilité d'agir ou on l'exécute. Pour les S.S. nous sommes les incarnations du mal. Nous devons être conduits à la mort en vivant un châtiment. Nous devons mourir persuadés que nous sommes foncièrement mauvais, que nous ne représentons qu'un déchet d'humanité. Les camps de concentration sont les hauts lieux de l'expiation. Et les S.S. y trouvent un assouvissement exceptionnel. Il faut avoir comme moi vécu la crise allemande pour comprendre cette mentalité. Lorsque j'ai été arrêté à Berlin tout de suite après l'arrivée de Hitler au pouvoir, on a amené un soir dans ma cellule un jeune ouvrier. Il devait avoir entre dix-neuf et vingt ans. Il paraissait mal en point. Nous avons dû l'étendre dans un coin. En le portant j'ai vu qu'on lui avait arraché les ongles d'une main. Au bout d'un moment il a demandé à pisser. Nous l'avons porté. J'ai ouvert sa braguette. Il n'y avait plus rien que de la chair sanglante. Ils s'étaient amusés à lui gonfler la vessie jusqu'à la faire éclater. Il faut beaucoup de haine, Victor, pour faire cela. Tu la trouveras cette haine dans les décombres de la société allemande d'après l'autre guerre. Vous n'avez pas su cela en France, mais ici en Allemagne des dizaines de milliers de gens, des commerçants, des artisans, des avocats, des professeurs, ont tout perdu. Tout ce qui était la base matérielle et morale de leur existence s'est effondré. Ils avaient été élevés dans la notion de leur supériorité sociale et ils se sont vus précipités plus bas que n'étaient les ouvriers. Et ils ne voulaient, ils ne voulaient absolument pas socialement mourir, c'est-à-dire devenir des prolétaires. Alors ils se sont réfugiés dans la haine. Ils ont accueilli comme une consolation toutes les superstitions. Le Juif, le démocrate, le communiste sont devenus les grandes enseignes de leur déchéance, les

provocateurs machiavéliques de leurs malheurs. Et lorsqu'ils ont pu se saisir du Juif, du démocrate et du communiste, ils les ont piétinés jusqu'à ce que la mort vienne. Qu'ils aient imaginé de contraindre un ancien président du Reichstag à faire le chien, c'est tout avouer. C'est avouer leur formidable complexe d'infériorité, la hantise de leurs jalousies, la profondeur de leur mal. Et ils font cette guerre aujourd'hui comme une guerre civile avec le même déclanchement de haine totale. Sauraient-ils qu'ils vont crever demain qu'ils trouveraient encore une souveraine ivresse à nous massacrer lentement. Les gens tranquillement assis dans leur fauteuil ne peuvent pas comprendre cela, mais nous qui avons vécu l'Allemagne nous savons. Et c'est pourquoi nous ne croyons pas qu'ils mettront les pouces. Demande à n'importe quel communiste allemand si Hitler passera un compromis, si Hitler, à la dernière minute, se retirera, et tu verras ce qu'il répondra. Nous savons qu'ils se battront jusqu'au dernier carré et fais bien attention de le savoir aussi Victor, car tu es dans leur camp de concentration et des illusions sur eux peuvent être fatales. Que les S.S. nous considèrent comme une main-d'œuvre corvéable à merci, bien entendu. Mais c'est secondaire. Secondaire par rapport à ce que je viens de te dire. Nous sommes surtout une main-d'œuvre discrète. Ils ont tout fait pour s'assurer de notre silence. Et c'est très important lorsqu'il s'agit de préparer des armes secrètes. C'est une garantie contre l'ennemi. Mais même cet intérêt passe à leurs yeux après toutes les précédentes considérations. Il faut que tu comprennes bien cela, Victor, pour comprendre tout le reste. Nous sommes voués à la mort. Notre seule chance c'est que les S. S. utilisent le temps comme un facteur de torture. Nous devons l'utiliser, nous, pour gagner contre eux. Les S.S. nous ont mis de force dans un milieu donné. Ce milieu ce n'est pas nous qui l'avons voulu, ce n'est pas nous qui l'avons fait. Mais ce serait folie, sous prétexte qu'il est abominable, de vouloir nous en détourner. Personne ne nous le permet. Gagner notre vie, c'est poser le problème du pouvoir dans la société concentrationnaire. Au début il y avait surtout ici des Juifs, des Tziganes, des asociaux, des pédérastes, des souteneurs, des voleurs, des criminels. C'étaient eux nos premiers ennemis. Ceux que nous devions en premier lieu vaincre. Ils étaient tous comme des chiens enragés. Eux aussi voulaient vivre. Mais chacun d'entre eux voulait vivre contre tous les autres. A tout prix, n'importe comment. Ils ont instauré et

développé toutes les méthodes du gang. Nous, les politiques, nous avions à sauver non seulement notre personne, mais notre collectivité, nos idées. C'était à la fois notre faiblesse et notre force. Les criminels savaient qu'ils avaient pour eux la complicité des S.S. Les S.S. savaient qu'ils pouvaient tout exiger et tout attendre des criminels. Pour les battre nous avons dû aussi user de la terreur, seulement leur terreur à eux était individuelle, désordonnée, la nôtre était collective et disciplinée. Les criminels ne savent pas résister à leurs passions. Nous les avons compromis en les aidant à satisfaire leurs désirs et ils sont devenus des embarras et des scandales pour les S.S. Les criminels peuvent taper et tuer. Ils sont incapables d'organiser. Nous nous sommes démontrés aptes à diriger, à discipliner. Les S.S. sont paresseux; nous avons exploité leur paresse. Nous leur sommes devenus indispensables dans la gestion des camps et peu à peu nous avons conquis des postes décisifs. Cette première étape franchie, il a suffi d'accuser les divisions entre les criminels pour les affaiblir et finalement les contrôler. Aujourd'hui, nous avons le pouvoir et ce pouvoir nous permet de prévoir, de manœuvrer, d'opérer les retraites nécessaires, d'organiser les camouflages indispensables, de préparer la fin, c'est-à-dire de vivre.

— Mais, dit Victor, cette victoire n'est-elle pas en même temps une défaite? Pour chasser les droit commun, pour vous maintenir aux leviers de commande, n'êtes-vous pas devenus comme eux? Comprends-moi bien. Je te connais. Je sais que pour toi ce n'est pas vrai, mais pour les autres, pour presque tous les autres?

— Non, Victor. Ce n'est pas une défaite. Ce ne peut pas être une défaite. Dans cette guerre pour le pouvoir nous avons perdu beaucoup de gens. Bien des nôtres sont morts et beaucoup se sont corrompus. Seulement, avant de jeter la pierre, songe aux conditions de vie qui nous sont faites et depuis si longtemps. Si tu vois avec quelle rapidité par exemple tes compatriotes se corrompent, alors tu peux comprendre. Je ne suis pas allemand, mais toute ma vie politique se confond avec le drame allemand, et je connais bien les Allemands. Vois-tu, qu'il y ait seulement une poignée d'hommes qui ait résisté, c'est extraordinaire, et cela suffit pour dire que c'est une victoire.

— Mais jusqu'où ont-ils résisté? Qu'ont-ils laissé en route de leur condition d'homme?

— Ils ont résisté pleinement. Nous en avons qui ont failli, simplement parce qu'ils ont renoncé, parce qu'ils ont trahi. Ils ont

accepté les propositions S.S. de renier leurs convictions pour fuir les camps. Ils ne sont pas si nombreux et cependant presque tous avaient cette possibilité. Parmi les autres, parmi ceux qui n'ont pas voulu le reniement, beaucoup se sont noyés dans ce fleuve de boue. Ils ont trafiqué pour les S.S. Ils ont été contaminés et par certains côtés nazifiés. Il en est d'autres qui non seulement ont maintenu intactes leurs convictions, mais qui jamais n'ont trempé dans les affaires S.S. Seulement leurs nerfs n'ont pas tenu. Ils sont devenus des malades. Ils ont acquis une telle haine de cet univers concentrationnaire que tous les êtres qui portent ce costume, que tous ces fantômes faméliques et désespérés leur sont devenus odieux et aujourd'hui tu les vois frapper. Mais il en reste qui sont demeurés des révolutionnaires et des hommes.

— Écoute, dit Victor. Je suis médecin. Je suis au Revier. J'ai un poste responsable. Mon devoir de médecin c'est de soigner tous ceux qui se présentent, tous ceux en tout cas qui ont une chance d'être sauvés. Si on me demande, et tu sais que le cas se présente, de renvoyer tel malade, alors que vraisemblablement son renvoi signifie sa mort, pour en prendre un autre moins atteint, mais protégé, que dois-je faire? Mon devoir de médecin me contraint à refuser.

— On ne peut pas ici sauver tout le monde, dit Nicolas. C'est malheureux mais c'est ainsi. Tu ne peux pas raisonner comme si tu te trouvais dans un monde ordinaire. Tu es dans la société concentrationnaire. Tu es contraint, absolument contraint, de choisir.

— Mais comment choisir, sur la base de quels critères, car alors toute la question est là?

— Le choix est obligatoirement politique, dit Nicolas.

— Mais le protégé en question peut être un criminel abject soutenu par un puissant.

— C'est un autre aspect du même problème. Il s'agit là de rapports de force. Si ton refus entraîne ton renvoi du Revier, alors tu dois accepter. Il est en effet important que tu restes au Revier non seulement pour toi mais pour beaucoup d'autres. En conséquence tu dois faire les compromis nécessaires. Même si c'est une injustice. La justice, c'est que tu restes au Revier.

— Bien, mais ce critère politique, quel est-il? Et pourquoi vaut-il mieux sauver un communiste que n'importe quel autre politique? Comment peux-tu justifier cette attitude autrement que par des

raisons partisanes et qui, tu le sens bien, peuvent être inversement tout aussi valables pour d'autres?

— Il est difficile que tu le comprennes. D'autant que tu n'es pas communiste, dit Nicolas en souriant. Mais précisément le fait que tu es au Revier ainsi que d'autres, tout en n'étant pas communiste, te montre bien que nous ne sommes pas exclusifs.

— Tu sais les difficultés que j'ai du côté des communistes français et précisément parce que je ne suis pas assez souple.

— Je sais, dit Nicolas en éclatant de rire. Mais nous, nous t'avons toujours soutenu et c'est l'essentiel. Maintenant la justification de notre point de vue tient précisément à la position que nous occupons dans la société. Les communistes doivent vivre et je dirai plus, tous les révolutionnaires authentiques (je ne suis pas pour qu'on règle ici nos désaccords. Tu sais combien j'ai fait dans ce domaine pour éviter précisément des solutions uniquement partisanes), ils doivent vivre parce qu'ils représentent dans la société d'aujourd'hui la seule force d'émancipation sociale, la seule garantie que la barbarie où nous sommes ne se perpétuera pas. Parce que dans cette lutte des classes si exaspérée qui crée ces camps, ils représentent les cadres de la classe ouvrière qui est la seule force sociale susceptible de renverser cette société pourrie et de permettre au monde de vivre. La justification de la classe ouvrière c'est que son émancipation porte l'émancipation de toutes les puissances de vie et qu'il n'est pas d'autre voie pour y parvenir. C'est aussi notre justification. C'est le fondement de notre morale. Ce sont les critères de notre choix. L'autre morale, les autres critères ce sont ceux des S.S.

Nicolas se leva :

— Nous reviendrons, dit-il, sur tout cela. Je sais que tu n'es pas convaincu. Mais je sais que tu sais réfléchir aussi. Je te ferai simplement remarquer pour finir que ce que tu trouves scandaleux ici se fait tous les jours dans la société bourgeoise dont tu viens. En principe tous les malades peuvent être soignés, mais en principe. Le médicament rare, la rapidité de l'intervention, la qualité du chirurgien, la précision des soins, la longueur de la convalescence et ses conditions dépendent, bien souvent sinon toujours, des moyens financiers du malade. Alors?

Victor se leva à son tour.

— C'est, dit-il, qu'ici nous sommes tous des prisonniers. Nous sommes tous des victimes du nazisme.

— Pas tout à fait d'abord. Il y a là aussi un degré de conscience et d'engagement dans la lutte qui compte, tu en conviendras. Et maintenant, là où les politiques ont le pouvoir, même s'ils sont plus ou moins pourris, les conditions ne sont-elles pas quand même meilleures pour tous?

— C'est vrai, dit Victor.

— Eh bien, au revoir, dit Nicolas. Il n'est pas donné à beaucoup d'entre nous de pouvoir discuter ainsi. Et cela fait du bien parfois. Mais il ne serait pas bon non plus de trop discuter, n'est-ce pas? La règle ici, la règle impérative c'est le silence. Et Nicolas sortit en faisant un geste amical de la main. Dehors il fut surpris par le vent glacé. Il boutonna sa veste de cuir en s'enfonçant dans la neige. Il fredonnait pour lui-même l'air défendu qui le ferait pendre si un S.S. en entendait seulement l'écho, la lente mélopée des marais, le rythme monotone et tout-puissant de leur lutte :

O terre de détresse
Que nous devons sans cesse
Piocher...

***

Le froid était devenu absolument insupportable, avec la tombée du jour. Le vent mordait les bustes nus. Robert avait un mal inimaginable à s'empêcher de trembler. Il lui semblait que tout cela ne finirait jamais. Et il répétait pour lui-même en claquant des dents : « Crapules, les crapules, les vaches ». Tous les hommes maintenant avaient été tondus. L'appareil fonctionnait mal à la fin et la peau était à vif si bien que le froid irritait encore plus. C'était une curieuse impression que de sentir son crâne dénudé. Robert avait une envie machinale de porter la main à sa tête, mais à cause de cela il avait déjà reçu un coup de poing, alors il faisait attention de garder sa main bien allongée sur la couture de son pantalon et en même temps qu'il enrageait il avait envie de rire. Un rire stupide qui, s'il éclatait, Robert le devinait, ne pourrait plus s'arrêter. Les S.S. les avaient rassemblés sur la piste cendrée autour du bassin. Avec le colosse ils étaient trois et les deux autres tenaient des nerfs de bœufs. La danse va continuer, pensa Robert. Nom de Dieu, quelle bande de vaches! Un ordre fut donné que Robert ne comprit pas, mais il vit les autres s'accroupir et il se dépêcha de faire comme eux.

Comme il y avait eu des hésitations, les S.S. hurlèrent et le colosse avec un fouet, une grande lanière nouée, se mit à frapper sur les plus lents. De longues zébrures rouges marquèrent les épaules. En avant! cria l'interprète. Ils étaient accroupis sur les talons et ils devaient sauter le plus vite possible. Robert apprit plus tard qu'on appelait cet exercice la marche du crapaud. La colonne s'effilocha et sur l'arrière-garde pleuvaient les coups de nerfs de bœufs des S.S. Après le deuxième tour les cuisses commençaient à faire très mal et le dos. Personne ne sentait plus le froid et la sueur perlait à la nuque. L'envie de rire chez Robert devint irrésistible. Si les copains voyaient ça, pensait-il, et il songeait à Fresnes. Ceux qui étaient au centre gueulaient après ceux qui étaient en tête pour qu'ils n'aillent pas trop vite. Seulement ces gueulements étaient des chuchotements sourds à cause des S.S. Les premiers avaient peur et n'entendaient rien. Après le cinquième tour la respiration devint haletante et le cœur se mit à battre très vite. Alors les cerveaux se vidèrent de toute pensée. Il fallait seulement tenir, tenir à tout prix. Brusquement Robert s'aperçut que les phares s'étaient allumés. Les S.S. hurlaient et tapaient. Au dixième tour quelqu'un tomba et ne se releva plus. Deux S.S. s'approchèrent en jurant. Ils commencèrent à donner des coups de talon dans le ventre du malheureux qui fit un effort désespéré pour se redresser, mais il retomba épuisé. Les S.S. alors se baissèrent, prirent le corps et le jetèrent en éclatant de rire dans le bassin. L'eau devait être glaciale. Le corps creusa l'eau et s'enfonça. Puis on vit réapparaître la tête. L'homme tenait la tête au-dessus de l'eau, la bouche ouverte, les yeux exorbités, mais il était visible qu'il ne pouvait ni se redresser, ni avancer et après quelques minutes, sans un cri, simplement avec une terreur insensée sur le visage, la tête retomba. Alors sur l'ordre des S.S. deux détenus entrèrent dans le bassin et ils traînèrent avec beaucoup de peine le corps hors de l'eau et toujours sur ordre ils le jetèrent dans un coin. Les autres sautaient, sautaient hallucinés sous les phares qui balayaient la piste et l'eau du bassin. Robert pensait qu'il ne pourrait jamais se redresser tant les cuisses lui faisaient mal. Il ne pouvait plus compter et il lui semblait qu'ils tournaient ainsi en sautant depuis une éternité, lorsque brusquement quelqu'un d'entre eux se mit debout et jura. A l'accent Robert devina que c'était Patrick. Patrick était un Canadien costaud et sympathique. Le colosse eut un glapissement guttural et les S.S. se précipitèrent sur Patrick, Patrick fut jeté à terre et

roué de coups et lorsqu'il resta immobile sur le sol, le corps mou et rouge, la tête informe, déchirée, les S.S. s'écartèrent. Le colosse s'avança à son tour. Comme les S.S. s'occupaient de Patrick, les autres ralentirent un peu et purent reprendre haleine. La fatigue les paralysait. Le colosse éructait des injures que Robert ne comprenait pas. Alors il commença. Il sautait de tout son poids sur le ventre de Patrick. Il sautait avec rage, écrasant de ses bottes le ventre et la poitrine et tous les hommes qui voyaient cela, tous ces hommes accroupis comme des crapauds furent pris d'une terreur folle, d'un désir insensé de fuir et cependant ils restaient le cul sur leurs talons comme des somnambules.

*
* *

Victor se pencha sur le malade. C'était un des Juifs qui venaient d'arriver et il avait eu le crâne fendu par un coup de matraque. Bien entendu il n'était pas question de le garder maintenant qu'il était pansé.

— Alors comme ça, lui dit Victor, tu es venu avec ta vache et son veau nous rendre visite.

— C'est moi qui suis le veau, répondit le Juif et les hommes qui étaient autour éclatèrent de rire.

Victor se tourna vers Boris le Stubendienst.

— Donne-lui une gamelle de soupe, dit-il et renvoie-le à son Block.

Nous étions bien alignés avec nos gamelles à la main, mais avant de passer à la distribution nous devions subir un discours du S.S. Il en était ainsi tous les soirs depuis notre arrivée à Porta. Nous étions alignés sur cinq au centre de la salle. Ernst le Lagerältester se tenait près du S.S. et les Kapos s'étaient rangés à la droite de notre groupe avec les Vorarbeiter, les Stubendienst et l'infirmier. L'infirmier arrivait toujours bon dernier et très nonchalamment. Après les commandements d'usage nous nous tenions immobiles et silencieux. Le S.S. nous avait comptés et maintenant il allait parler. Il appela les interprètes qui se rangèrent près de lui, chapeau bas, très respectueusement.

— Écoutez, dit-il : vous devez travailler mieux que vous ne faites. Plus vite et mieux. Il s'arrêta et les interprètes répétèrent en russe, en polonais et en français. Ils répétaient en criant très fort comme si nous avions été beaucoup plus nombreux et dehors avec de grandes difficultés pour entendre.

— D'abord, reprit le S.S., les Kommandos le matin doivent se grouper plus vite. Si vous ne le faites pas je vous ferai lever une heure plus tôt et le soir après le travail vos Kapos vous feront faire l'exercice jusqu'à ce que tout marche bien. Les interprètes répétèrent.

— Compris? dit le S.S.

Et tous les hommes hurlèrent en chœur : compris !

— Maintenant lorsque vous traversez la ville pour vous rendre aux chantiers votre tenue doit être correcte. Vous devez marcher au pas et bien alignés. Il est formellement interdit de ramasser des mégots. Je tiens à ce que ce camp nous fasse honneur. Compris?

Et le chœur hurla unanime : compris!

— Vos vêtements doivent être propres. Il est interdit de relever les cols. Il est interdit de porter des étoffes ou des chiffons autour du cou. Tous ceux que je prendrai à faire autrement recevront vingt-cinq coups sur le cul et ils ne toucheront pas de cigarettes. Compris?

— Compris!

— Sur le chantier vous ne devez pas changer de Kommandos. Les Vorarbeiter prendront les numéros de ceux qui changeront d'équipe. Ils recevront vingt-cinq coups sur le cul. Vous ne devez pas quitter votre place sans autorisation. Ceux qui seront pris ailleurs qu'à leur travail recevront vingt-cinq coups sur le cul. Si c'est nécessaire nous les priverons de nourriture le temps qu'il faudra. Vous devez travailler exactement suivant les consignes de vos Kapos, des Vorarbeiter et des Meister. Toute autre attitude sera considérée par nous comme un acte de sabotage.

Le S.S. s'arrêta un moment et fixa en silence notre groupe.

— Vous savez ce que cela veut dire, être accusé de sabotage?

— Oui, hurlèrent les hommes.

— C'est la corde, dit le S.S. Nous serons impitoyables. Nous serons justes, mais impitoyables. Vous devez honorer votre travail. Vous devez vous en montrer dignes. Vous ne devez pas avoir une attitude de lâche devant votre travail. Nous prendrons en considération toutes les demandes qui seront justes. Le camp ici est en construction. Tout va s'améliorer. Mais avant toute chose vous devez être dignes de l'honneur de votre travail. Compris?

Quand les interprètes se turent le cri jaillit : compris!

— Il s'est passé une chose très grave aujourd'hui. Un homme a frappé son Vorarbeiter. Il est arrêté. Si jamais quelqu'un d'entre

vous recommence il sera pendu et tout le camp sera puni. Je vous ferai mettre nus. Je vous ferai courir nus pendant des heures et malheur à ceux qui s'arrêteront. Je vous ferai coucher toute la nuit nus sur le sol et le lendemain il faudra travailler, et dur. Vos chefs ont des ordres. Ils les appliquent. Vous devez obéir à vos chefs. Si quelque chose ne va pas venez me trouver. Compris?

— Compris!

— Il est absolument interdit de prendre une couverture et de s'en envelopper le buste pour aller au travail. Celui qui sera pris avec une couverture sur lui recevra trente coups sur le cul. Si la couverture est déchirée il sera pendu. Compris?

— Compris!

Le S.S. s'arrêta. Il dit quelques mots au Lagerältester qui tira une liste de sa poche et appela trois numéros. Deux Russes et un Polonais s'avancèrent. Le S.S. se tourna vers l'interprète russe :

— Demande-leur pourquoi ils ont pris des couvertures.

— Couillons, le Blockführer vous demande d'expliquer votre connerie.

— Ne déconne pas. Il sait bien. Qu'est-ce que tu veux qu'on foute avec cette saloperie de veste. Il fait froid et puis on a rien dans l'estomac.

— Ils ne savaient pas, dit l'interprète.

— Têtes de cochons, dit le S.S. Sales têtes de cochons, et par deux fois il les gifla à toute volée.

— Et toi tu ne savais pas non plus qu'il était interdit de ramasser des mégots hein, idiot?

Sous le coup de poing le Polonais recula de deux pas. Le Blockführer fit un signe et les Stubendienste s'emparèrent des trois hommes et les conduisirent dans une petite pièce à part. C'était une des premières pièces que l'on ait construites depuis notre arrivée. Le S.S. les suivit et tout de suite les cris montèrent comme des supplications. Les hommes recevaient le fouet.

Nous, on pivota sur la droite pour aller prendre notre pain et le café.

— Quel emmerdement, dit Philippe. Ils ont pris toutes les couvertures.

Je regardai. Les couvertures en effet étaient entassées sur l'estrade.

— Tu te rends compte. il va falloir encore se bagarrer pour avoir les couvrantes et perdre une heure à attendre. Il faudra se débrouil-

ler pour être les premiers à passer. Ce que j'en ai marre ce soir. Et dire qu'hier je m'étais arrangé pour qu'on ait des couvrantes potables. Tout est à recommencer.

. . . .

* * *

Le poing vint frapper encore une fois contre la mâchoire et Rahm encaissa en silence.

Lorsque Rahm était entré dans le bureau il s'était mis au garde-à-vous, chapeau bas, comme il se doit. Il aimait à montrer qu'il connaissait les usages. C'est dans l'acceptation de cette réglementation complexe des marques de respect, aujourd'hui si souvent violées par ignorance, qu'il s'affirmait vieux concentrationnaire et qu'il organisait sa résistance.

Le S.S. Vogel, Obersturmführer, s'était levé à son entrée, sans rien dire, s'était approché de Rahm au garde-à-vous et l'avait frappé au visage.

Rahm et Vogel se connaissaient depuis de fort longues années. Ils s'étaient rencontrés pour la première fois à Dachau lorsque Rahm occupait la cellule d'arrêt nº 4 qui n'était rien d'autre qu'un ancien W.C. C'était peut-être six mois après la prise du pouvoir par Hitler. Vogel n'était encore qu'un simple S.S. sous la direction de la brute sanglante Steinbrenner. Puis ils s'étaient retrouvés quelque huit ans plus tard à Sachsenhausen et enfin six mois auparavant un matin Vogel avait arrêté Rahm sur la grande place de Buchenwald comme une vieille connaissance.

Rahm pensait très vite. Les haut-parleurs avaient hurlé son numéro tout de suite après l'appel. Personne n'aimait dans la ville de Buchenwald se rendre à la Tour. C'était presque toujours l'annonce du cachot, de la torture, ou de la corde. Rahm n'avait rien à voir avec la Tour professionnellement. Depuis qu'il avait quitté le Block pour monter ici, il cherchait vainement d'où allait venir la catastrophe et maintenant qu'il était dans ce bureau le visage du S.S. Obersturmführer Vogel ne laissait rien deviner. Vogel le regardait de ses petits yeux froids et rien dans les lèvres minces et fermées, rien dans les traits durs et gris ne permettait de prévoir ce qui allait suivre. C'est alors que Vogel lui avait asséné le second coup de poing. Et maintenant le S.S. allait parler.

— Tu es un salaud, dit Vogel.

Rahm attendit immobile. Le S.S. était revenu au fauteuil et s'était assis. Il faisait chaud dans la pièce, pas trop, mais une chaleur uniforme qui pénétrait.

— Alors Rahm, tu es vraiment un salaud?

Vogel s'était accoudé à la table et le regardait. Rahm hésitait. Il ne savait pas ce qui se cachait derrière les phrases et le moindre mot malheureux pouvait exciter Vogel et ce serait à nouveau les coups.

— Tu te souviens de Dresseler? demanda Vogel.

— Il y a très longtemps, dit Rahm.

Dresseler, c'était les premières semaines à Dachau. Il occupait la cellule voisine de la sienne et toutes les nuits, plusieurs fois par nuit la bande de Steinbrenner le rouait de coups. Des coups de nerf de bœuf sur le corps nu jusqu'à ce que les râles s'étouffent. Et un matin Dresseler s'était fait trois entailles profondes au poignet gauche avec son couteau à pain, et il était mort. Bon Dieu que venait faire Dresseler maintenant?

—Il y a dix ans, dit Vogel. Dresseler est mort, mais toi tu es toujours là. Et pourquoi es-tu là?

Rahm attendit.

— Tu ne sais peut-être pas pourquoi?

— Parce que vous l'avez bien voulu, dit Rahm.

Vogel le regarda et sourit.

— Très bien, Rahm. Très bien. C'est exact. Nous t'avons permis de vivre dix années. Et sais-tu pourquoi?

— Non, dit Rahm.

— Parce que nous sommes bons. (Vogel s'était à nouveau dressé et s'avançait vers lui) parce que nous sommes bons, espèce de vermine.

Le poing s'abattit encore et Rahm sentit le sang couler sur sa joue. Le poing lui avait écrasé l'oreille. Vogel avait une lourde bague au doigt qui venait de le blesser. Rahm devina que la vue du sang avait apaisé Vogel. C'eût été indiscernable pour la plupart, mais sur le visage de Vogel une nuance nouvelle venait d'apparaître et il sut que maintenant l'autre allait s'expliquer.

— Tu es un sale couillon de communiste. Mais cependant tu es allemand. Notre guerre c'est la guerre contre les capitalistes de Londres et de Washington, contre les Juifs et la finance internationale, pour la vie du peuple allemand. Bon Dieu tu devrais être avec nous Rahm dans cette bagarre. Tu sais bien ce qui va se pas-

ser si nous perdons. Tous ces vautour vont se jeter sur l'Allemagne et dépecer son cadavre. S'il n'y avait pas des Juifs à Moscou les Russes devraient être avec nous. Bon Dieu Rahm si nous crevons, c'est fini de Staline. Il n'est pas possible qu'on ne comprenne pas cela au Kremlin. Et vous autres vous êtes des Allemands. Vous n'avez rien à voir avec ces cochons de Français, ces enculés de Polonais. Ne?

Rahm se demandait si Vogel n'allait pas lui proposer d'entrer aux Waffen S.S. ou dans la Wehrmacht. Cela s'était déjà produit pour d'autres et il cherchait comment il allait répondre. Il fallait penser vite.

— Alors pourquoi est-ce que tu ne nous aides pas? Pourquoi est-ce que tu sabotes le moral allemand? Tu mériterais qu'on te pende pour cela. Hein?

Vogel s'était penché sur la table et il prit une feuille de papier. Rahm reconnut l'écriture allongée, celle de sa femme.

— Voilà une lettre de ta femme, dit Vogel. Elle est inquiète. Ça fait six mois qu'elle n'a rien reçu de toi. Alors elle nous écrit pour demander des renseignements. Crapule, pourquoi n'as-tu pas écrit à ta femme?

Rahm eut comme un étourdissement et en même temps des rafales de rire montaient en lui. C'était donc cela. On était furieux parce qu'il n'avait pas écrit à sa femme! Il eut envie de hurler, d'écraser la gueule de Vogel en éclatant de rire. Les salauds! La comédie, la comédie à tout prix. Sa famille devait savoir qu'il se portait bien, qu'on vivait bien dans le camp, qu'il travaillait pour soutenir l'effort surhumain du IIIe Reich. Crapules.

— Je reconnais, dit Rahm, que je me suis mal conduit. J'aurais dû écrire trois fois à ma femme. Je reconnais.

Vogel le regardait de ses petits yeux durs et froids.

— Alors tu veux saboter notre moral. Ta femme travaille dans une usine. Si elle n'a pas de nouvelles de toi, elle travaille moins bien. Et puis elle le dit. Elle entretient les mauvaises légendes de l'étranger sur nos camps.

— Non, dit Rahm. J'étais seulement très fatigué. Depuis dix ans je suis dans les camps. En dix ans je ne suis sorti que six mois et c'était plus dur que de rester dans les camps. J'ai commis une faute c'est vrai. J'ai été très fatigué ces temps-ci.

— Pourtant Buchenwald est moins dur que le Dachau de notre époque?

— C'est vrai, dit Rahm.

Et il y eut comme une sorte de complicité entre eux. Tous deux, ils savaient.

— Ça va, dit Vogel. Mais fais attention à toi. Maintenant tu vas t'asseoir et écrire.

Rahm prit une chaise et s'assit devant le bureau. Il y avait sur un rayon juste en face de lui entre des livres une tête de mort. Elle était très belle. Le front était large. L'os paraissait de bonne qualité. Vogel commença à dicter la lettre de Rahm à sa femme.

*
* *

Bernard se baissa pour signer le papier et prit son colis sous le bras. Sepp avait gardé trois boîtes de sardines et une boîte d'Ovomaltine pour le chef de Block Scharter. Bernard avait donné un paquet de gauloises à son Kapo, Katz. Il se réservait de lui remettre un peu plus tard la boîte de lait condensé. C'était le tribut nécessaire que tous ils payaient à Dora pour avoir un peu de tranquillité. Tant que les colis dureraient, Bernard savait qu'il aurait au moins une paix relative. D'ailleurs Scharter n'attendait pas qu'on lui offrît, il prenait. Il était le premier à choisir. Après quoi il fallait signer le papier de réception. Maintenant il s'agissait pour Bernard de regagner sa paillasse qui était à l'autre extrémité de la galerie. Les boxes s'allongeaient sur les bas-flancs, sur cinq étages, et au centre il y avait encore une longue rangée de boxes si bien que les passages n'avaient pas plus de quatre-vingts centimètres de large. La clarté diffuse des ampoules accrochées à la voûte rocheuse se perdait à quatre mètres dans une poussière de terre opaque. Dans ce brouillard des corps fantomatiques se dressaient, se mêlaient, se heurtaient, debout, agenouillés, couchés, grimpant, rampant, tandis que les vociférations demeuraient comme suspendues dans cette atmosphère du dortoir, s'agrégeaient à la poussière, constituant un fond de bruit permanent. Bernard consulta Fred sur la tactique à suivre. L'ennui c'est que Maurice n'avait pas pu venir. Ils n'étaient que deux. A quinze mètres de là les Russes devaient les attendre. Ils étaient certainement avertis que Bernard avait un colis et l'embuscade était dressée. Pour plus de sécurité Bernard mit la boîte de lait condensé dans sa poche de pantalon. Fred ouvrit sa braguette et logea dans le caleçon sous les couilles le paquet de tabac qui restait. Il avait la chance d'avoir pu coudre

un morceau d'étoffe à l'intérieur de sa veste qui lui servait de poche et il y glissa une boîte de pâté.

— Merde, fous le camp.

Fred menaça du poing un Russe qui s'avançait en larmoyant, corps décharné, yeux hagards et fixes, le visage hanté par la faim, et il reboutonna soigneusement sa veste.

— Chacal, dit-il.

Le Russe recula d'un pas sans se décider à les quitter. Ils étaient cinq ou six dans l'angle du couloir, le dos à la paroi rocheuse à regarder le colis.

— Franzose Packete. Immer Packete, dit l'un en hochant la tête. Franzose capitaliste.

— Ta gueule, dit Fred.

— Huj-ci-w-dupe yak kolalo, et les Russes éclatèrent de rire.

Bernard ferma le carton qui contenait encore d'extraordinaires richesses : un bocal de lard, un paquet de nouilles, des haricots secs, des biscottes, deux boîtes de conserves sans étiquettes et tout de suite il partagea avec Fred un bâton de chocolat que Sepp n'avait pas vu. Il s'attacha le colis avec une corde sur la poitrine, ce qui lui laissait les mains libres, et Fred et lui s'engagèrent entre les boxes. Fred fermait la marche. Des bordées d'injures les accueillaient à chaque pas, partant de tous les étages. Les Polonais accroupis sur leur paillasse riaient. Une main se tendit à la hauteur du visage de Bernard.

— Franzose.

— Was?

Un Russe allongé sur ses planches au troisième étage tira de dessous son ventre une paire de claquettes.

— Sieche an! Tabak?

— Ne, ne, dit Bernard et il écarta le bras.

Ils venaient de franchir une quinzaine de mètres lorsque brusquement Bernard s'affaissa. Un Russe s'était laissé tomber du cinquième sur ses épaules et en même temps Fred basculait, les pieds brutalement tirés par des mains qui sortaient du premier étage des lits. L'empoignade fut violente et rapide. Dès que Bernard put dégager la tête, il hurla, mais le vacarme était trop grand et les Français encore trop loin. Il haletait sous le poids du Russe qui cherchait à le paralyser tandis que deux autres s'acharnaient après le colis. Comme ils n'arrivaient pas à l'arracher, ils s'efforçaient de déchirer le carton pour prendre les vivres. Fred s'était redressé à

demi et tapait dur devant lui à l'aveuglette, mais on l'assommait des lits. Bernard sentit que le carton cédait, il fit un suprême effort et se trouva brusquement dégagé. Le Russe qui était sur lui avait sauté et s'était enfui en avant dans le brouillard, avec les deux autres. Ils avaient disparu dans une des étroites ruelles qui séparaient les boxes. Le sifflet du Blockältester vrillait l'air opaque et lourd. La lèvre inférieure de Bernard était fendue et le sang coulait.

— Les salauds, les vaches, dit-il.

— Qu'est-ce qui reste? demanda Fred.

— Ils ont pris le lard, dit Bernard.

— Ils n'ont pas eu le tabac, dit Fred.

Et ils se glissèrent entre les planches dans l'étroit chemin encombré de jambes pendantes tandis que le sifflet remuait les corps sur les paillasses.

***

Le Polonais Stelmach les regardait. Le silence s'était fait dans le Block. On entendait distinctement dehors le sifflet qui annonçait l'extinction des feux.

— A cette heure-ci, dit le Polonais, vous devez vous taire. Votre Blockältester veut se reposer et vous devez faire le silence pour qu'il puisse se reposer.

Les hommes étaient alignés sur trois rangs dans la baraque sordide. Derrière eux et au-dessus d'eux se dressaient les madriers et quatre étages de planches : leurs lits. Il y avait un peu de paille sur les planches. De la paille sale.

— Birkenau n'est pas un sanatorium, dit le Polonais. Vous l'apprendrez bientôt.

Stelmach tenait une matraque en caoutchouc à la main et de temps à autre il la montrait aux hommes en parlant. Il était épais et lourd.

— Votre Blockältester a droit de vie et de mort sur vous. Vous ne devez jamais l'oublier.

Les hommes regardaient Stelmach et se demandaient ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'il affirmait. En vingt-quatre heures, depuis le débarquement du train, ils avaient beaucoup appris. Mais ils ne pouvaient pas encore renoncer. Même atténué, même odieusement déformé, même abusif (de tout cela ils étaient sûrs) il devait cependant exister un statut juridique. Il devait y avoir des règles :

une certaine légalité fixant les interdictions et les sanctions. Qui dit pénalité suppose un minimum de code. On reste libre de l'accepter ou non, mais enfin la situation est claire. Ce Polonais par son excès même se gaussait d'eux. Il voulait les effrayer pour mieux les mater. Quelques-uns avaient vraiment peur. Tellement peur qu'ils ne comprenaient plus les mots, ils guettaient les gestes. Les autres se cabraient. Ils refusaient d'abandonner entièrement leur être. Ils regardaient, obstinés, Stelmach et leur obstination se lisait dans leurs regards silencieux.

— Compris? répéta le Polonais. Pas un bruit. Le premier qui parlera ou qui fera un bruit quelconque sera tué. Votre Blockältester doit pouvoir se reposer tranquillement.

Stelmach posa sur eux son regard froid. Il les méprisait. Depuis trois ans qu'il était dans les camps, il avait appris ce mépris pour le bétail forcené qu'il devait maîtriser et avilir. Il haïssait ce qui restait en eux de liberté, ces illusions imbéciles qu'il lisait dans leurs visages. Ils ne le croyaient pas ces idiots. Ils prétendaient encore se conduire comme des hommes. Cette résistance qu'il sentait l'exaspérait. Tous, tous ils deviendraient des loques sans nom. Ils ramperaient dans la peur. C'était une justification de lui-même que de détruire chez les autres la dignité, de faire la magnifique démonstration que l'homme ne résiste pas, qu'il suffit d'imaginer les bonnes conditions pour ruiner toutes les valeurs. Et il reprit avec une insistance mauvaise, comme une provocation :

— Ceux qui n'obéiront pas seront tués.

Il y eut un murmure au second rang. La protestation ne s'était pas traduite par des mots, mais seulement par un grognement indistinct et Stelmach en éprouva comme une délivrance. Il ne se pressa pas. Un instant il balança la matraque comme il l'avait déjà fait à plusieurs reprises et puis d'une détente souple, surprenante pour sa corpulence, bousculant les deux hommes qui se trouvaient en face de lui, il agrippa au second rang celui qui avait protesté. C'est à son visage qu'il avait deviné que c'était lui. Il le traîna hors des rangs en face de tous. Il se sentait comme chaque fois étrangement surexcité. La fureur le saoulait. Il asséna un coup de matraque sur la tête de l'homme qui recula de trois pas. Stelmach se pencha en avant, le prit par son col de veste et le rapprocha. Il ne parlait pas. Il n'éprouvait jamais le besoin d'injurier. Sa rage était bien trop forte pour se satisfaire de hurlements. L'arcade sourcilière de l'homme était fendue et le sang coulait sur le

visage. La matraque levée s'abattit encore et l'homme tomba. D'un coup de botte Stelmach le fit rouler sur les épaules et il jeta un appel rauque que personne ne comprit parmi ceux qui étaient alignés. Un Stubendienst qui se tenait à l'écart depuis le début apporta une pelle. Sur un signe il la mit en travers sur le cou de l'homme. Pieds écartés Stelmach sauta sur la pelle. Le visage de l'homme se tordit affreusement et le corps fut secoué de convulsions. Alors lentement, méthodiquement, avec une joie rare, de tout le poids de son corps Stelmach imprima un balancement régulier à la pelle. Dans un silence total les hommes alignés regardaient Stelmach étrangler leur camarade.

David Rousset.

DIMANCHE

(suite et fin)

Parmi les diverses professions sur lesquelles mon choix aurait pu se fixer quand j'eus atteint l'âge où il sied de se préparer un avenir, certaines avaient été écartées dès longtemps, de manière implicite. Celle d'ecclésiastique, par exemple, vers laquelle un des vicaires de ma paroisse avait tenté de m'attirer peu après ma première communion alors que je suivais encore avec quelque assiduité le catéchisme dit « de persévérance ». M'ayant un jour pris à part au sortir du confessionnal et fait asseoir à ses côtés dans une chapelle alors déserte (celle de la Vierge, je crois bien, proche de l'édicule où je venais de m'accuser de mes péchés), le vicaire en question — un gros rougeaud débonnaire à la mine un peu oursine qui était mon confesseur habituel — me tint, d'un ton affectueux et pénétré, un petit discours qui se réduisait en substance à ceci : « Mon petit Michel, je vous ai bien observé : je vois que vous avez les signes de la vocation, je suis sûr que vous feriez un très bon prêtre ». Cette démarche m'avait flatté car je m'étais imaginé être une manière d'élu, à tout le moins de garçon capable d'être distingué par un homme d'église et tenu en estime par lui. Mais j'étais, en cela, bien naïf, et je le découvris plus tard. Ayant conté la chose à quelqu'un dont je pensais qu'il trouverait piquant qu'un prêtre eût pu songer à me recruter, j'appris de ce confident — chrétien convaincu et, de plus, très versé dans les us et coutumes du clergé catholique — que mon directeur s'était borné sans doute à remplir sa tâche de consciencieux propagandiste et que bien loin

de m'avoir parlé en vertu de quelque secrète complicité, s'il s'était adressé à moi, c'était, selon toute probabilité, tout comme il avait dû le faire à nombre de mes camarades, pour peu que ces derniers eussent témoigné d'un minimum de recueillement dans l'exercice de leurs habituels devoirs religieux.

Si Dieu représentait encore pour moi à cette époque quelque chose de vivant, digne d'être désigné par un nom que sa majuscule initiale classait parmi les noms de personnes, me vouer à lui corps et âme, et chaque jour de la semaine, ne me souriait nullement. Sans manquer tout à fait de ferveur, j'étais loin d'en avoir assez pour songer à devenir de ces gens qui passent le plus clair de leur temps en prières et portent une soutane comme pour exprimer jusque dans leur vêtement qu'ils se sont retranchés du monde. Surtout il y avait, pour ceux qui entrent dans les ordres, l'obligation d'être chastes et, corrélativement, l'interdiction de se marier. En état déjà d'entrevoir (d'après les ébauches enfantines que j'en connaissais) quel degré les plaisirs de la chair peuvent atteindre en intensité, comment aurais-je pu renoncer, non seulement à ces joies que je n'avais goûtées jusqu'alors que de façon si imparfaite, mais à cette forme, totalement inconnue pour moi, de communion que semblait être le mariage, sceau de ce qui m'apparaissait comme le but le plus naturel d'une vie : un amour partagé?

Une autre carrière qui, elle aussi, avait été rejetée d'emblée, c'est la carrière militaire. Comme la plupart des enfants, j'adorais les galons, les médailles, aiguillettes, parements et crachats, les brandebourgs, les plumets, les passepoils, bref, tout ce qui se surajoute à l'uniforme. Très jeune, j'avais été impressionné par la haute taille et la mine martiale de Prosper, le sergent de la coloniale, authentique militaire, mais le seul qu'il y eût dans ma famille et (il faut bien le dire) avec son faible pour les apéros et son parasitisme, exemple peu encourageant qu'il n'eût pas été question de me proposer pour modèle. Puis, un sergent rengagé, ça n'est guère reluisant, ça ne fait pas précisément « carrière »; plutôt le genre gardien de square, agent de police, si ce n'est chef de gare ou livreur des grands magasins. Qu'on joigne à cela mon manque certain de combativité, mon peu de

goût pour tout exercice physique, et l'on concevra sans nulle peine qu'adolescent je me sentis attiré peut-être moins encore par le métier des armes que par celui qui consiste, entre autres devoirs qu'il est nécessaire d'assumer, à confesser les gens et à officier aux autels.

Il y avait bien dans ma famille un autre militaire, mais je ne le connaissais pas, celui-là. C'était un cousin de ma mère, qu'elle ne voyait que de loin en loin et qui était amiral. De lui, je ne savais que peu de chose : au début de chaque traversée, il s'enfermait pour quelques jours dans sa cabine et ne se montrait pas à ses subordonnés car il souffrait du mal de mer, faiblesse dont toute son accoutumance à la navigation n'avait pu le défaire; plus tard, j'ai cru savoir qu'il était opiomane, ayant pris l'habitude de la drogue en Orient ou à Toulon, ainsi qu'il est fréquent chez les hommes de sa profession. Un marin, et qui plus est, un marin ayant rang d'amiral, c'est plus flatteur comme parent qu'un sous-officier de la coloniale, amateur, non d'opium, mais de pernod et Don Juan pour petites bonnes. Eussé-je connu ce cousin, qui sait? peut-être cela m'aurait-il fait rêver de devenir moi aussi un marin. Mais le fait est que je ne rencontrai ce cousin que plus tard, quand les jeux étaient déjà faits — ou presque faits — pour moi. La carrière marine, d'ailleurs, ne m'a jamais rien dit : les voyages lointains vous font voir du pays, certes, et cela n'est pas mal, mais cela dure longtemps et pendant tout ce temps l'on est séparé de la femme à laquelle on tient; puis, un marin ça doit savoir nager et j'ai toujours éprouvé une grande répugnance pour la natation, incapable que je suis d'avoir assez confiance en l'élément liquide pour lui abandonner mon corps, m'y étendre avec les pieds presque au même niveau que la tête et me laisser flotter. Enfin, il y a ce sacré mal de mer qui n'a cessé de m'effrayer jusqu'à ce que je me sois aperçu, lorsque les circonstances m'eurent amené à naviguer, que je n'y étais pas sujet. Prestiges exotiques, donc, qui devaient à un moment donné jouer un tel rôle dans ma vie, n'eurent d'abord pas plus de poids que les prestiges du galon pour entraîner ma décision. Pas plus que je n'avais voulu devenir prêtre ou soldat, je ne songeai à me faire

marin et c'est seulement beaucoup plus tard, par des voies détournées et presque dans la mesure où cela me faisait peur, que j'en vins à voyager.

Après le vice-amiral, il y a le contre-amiral (comme Contrexéville, station thermale moins importante que Vittel). C'est au grade de contre-amiral qu'était parvenu le cousin de ma mère, parti — je suppose — de l'échelon aspirant pour devenir successivement enseigne, puis lieutenant, puis capitaine de vaisseau. Jamais il n'était passé, l'on peut en être à peu près sûr, par ces deux grades bizarres dont nous croyions, mes frères et moi, qu'ils avaient leur place reconnue dans la nomenclature hiérarchique et se situaient quelque part, mais nous ne savions trop où, du côté du lieutenant de vaisseau : le grade de capitaine de frégate (bateau de mer ainsi qu'oiseau marin, rimant avec la plage Houlgate comme avec les cravates régates) et celui de capitaine de corvette (esquif qui ne ressemble à la crevette que par sa petitesse). Jamais non plus, c'est bien certain, il n'avait eu d'aussi bas grades que celui, par exemple, de quartier-maître (homme avec béret à pompon, comme on en trouve aux magasins des *Trois Quartiers)*. Vu que pour lui la marine était bien une « carrière », délibérément mais bourgeoisement choisie, et que l'on peut inférer du caractère bourgeois de ce choix (car telles étaient les origines du cousin de ma mère comme de ma mère elle-même) qu'il sortait de l'École Navale.

En tête des grandes écoles auxquelles j'aurais pu me destiner venaient Polytechnique et Centrale. Mais la perspective d'une carrière d'ingénieur était exclue *a priori* pour moi étant donné ma nullité complète en maths (nullité dont, comme pas mal de garçons de mon âge et de mon milieu souvent appuyés en cela, et sottement, par leur famille, je me faisais une coquetterie comme si, du côté lettres et du côté sciences, le premier eût été d'une distinction plus grande). Que je fusse médecin, il n'en était question pas davantage; médecine et chirurgie, certes, sont de nobles métiers, mais quand on étudie la médecine on doit disséquer des cadavres et l'horreur que j'ai toujours eue des corps morts fut assez pour me rebuter. Une autre belle école

était celle, dite « libre », des Sciences Politiques; y vont les jeunes gens qui se préparent à la carrière en soi, celle que le mot « carrière » suffit à définir (comme s'il n'en était aucune autre) : la carrière de diplomate. Ce qui me barra cette voie-là, qui d'ailleurs ne me tentait que vaguement malgré ce que j'y entrevoyais de luxueux et de brillant, c'est la médiocrité des moyens financiers dont disposaient mes parents. L'on se demanda un moment si je ne pourrais pas faire un ingénieur agronome; mais cela m'eût amené à vivre à la campagne et j'ai toujours été profondément citadin, si forte soit l'attirance que j'ai pour la nature. Le commerce, simple moyen de gagner de l'argent, et la banque, que mon père considérait comme le boulet de sa vie (lors de sa mort ne murmura-t-il pas : « J'ai trente Rio qui me tirent par les pieds », l'une des rares phrases délirantes qui lui échappèrent dans son agonie), étaient pour moi — bien que rien ne s'opposât théoriquement à ce que je les choisisse — aussi hors de propos que, pour un homme de l'ancien régime, l'une des professions qui l'auraient fait déroger. Restait évidemment la possibilité d'entrer comme employé dans un quelconque ministère.

Cela, ni mes parents ni moi nous ne l'avons jamais conçu que comme un pis aller. Et c'est pourtant de fil en aiguille un fonctionnaire que je suis pratiquement devenu. Un fonctionnaire d'une certaine espèce sans doute, et pas un homme de ministère mais un homme de musée. Je dois bien constater cependant qu'au regard de ce que j'ai fini par reconnaître pour ma vocation réelle il n'y a, tout compte fait, pas une telle différence entre travailler dans un ministère et travailler dans un musée. Qu'on relève d'un des organes qui sont le corps même de l'État ou d'une des institutions culturelles qui en sont plutôt la parure, qu'on rédige des rapports administratifs ou des études érudites, dans l'un comme dans l'autre cas c'est la même vie calfeutrée de bureau, où règne en maître le calendrier; c'est la même utilisation du langage à des fins opposées à la mise en œuvre de l'imaginaire et, dans un but pragmatique qui force à la mettre en lisière, le même exercice compassé de la faculté que l'homme a de s'exprimer. En somme, une domestication de l'existence

marchant de pair avec une émasculation de la parole, quelque chose comme le lion changé en caniche porte-sébile bien connu des lecteurs de journaux pour enfants.

. . . .

Ainsi, dédaignant la carrière militaire comme la carrière ecclésiastique, le sabre autant que le goupillon, et ne voulant me faire ni marin (non plus que colonial, autre métier des lointains), ni médecin (tripoteur de cadavres), ni boursier, ni commerçant, ni ingénieur, ni éleveur ou agriculteur, regardant la « carrière » comme barrée pour moi et celle d'employé de ministère comme la fin de tout, n'ayant jamais songé (je ne sais trop pourquoi) à me faire professeur, et n'ayant par ailleurs aucun des dons qui permettaient à mon frère aîné, par exemple, d'étudier la décoration et à mon autre frère de travailler à être un virtuose du violon, j'en vins à adopter, d'accord avec les miens, l'idée que je ferais mon droit pour devenir, un jour, avoué ou avocat. Mais c'est dans un sens différent que les choses finalement en décidèrent. Mon baccalauréat une fois passé, j'eus envie, comme je l'ai dit, de gagner un peu d'argent et je voulus tenter ma chance, d'abord au bureau d'achats parisien des grands magasins Peter Robinson de Londres, puis chez un commissionnaire à qui m'avait adressé un parent par alliance de notre cousin l'amiral (exactement le beau-frère de son frère, docteur avec qui nos relations étaient moins irrégulières qu'elles ne l'étaient avec le marin et que nous consultions parfois au point de vue médical). Or, cela ne marcha pas, car c'était absorbant, ennuyeux, humiliant pour le snob en herbe que j'étais (réduit, comme apprenti commerçant, à la position la plus subalterne); en outre, cela me rapportait très peu. Un de mes inséparables d'alors, qui étudiait la chimie, m'ayant dit que, tout en suivant les cours de l'Institut de Chimie appliquée, on pouvait (mai je me demande aujourd'hui où il avait bien pu chercher cela?) gagner de l'argent au dehors en faisant des analyses, je résolus de m'engager dans cette branche et me mis à préparer l'examen d'entrée à l'Institut de Chimie, puis le certificat de Chimie générale. Je rencontrai échec sur échec, peu doué pour ce genre

d'études (aussi peu que pour tout ce qui est sciences exactes, malgré mon attirance ancienne pour les *leçons de choses)* et beaucoup trop nonchalant, tenant trop à mes loisirs de la semaine et à ma liberté du dimanche pour de tels examens qui, sans être des plus difficiles, demandent tout de même un certain sérieux. Ce qui m'intéressait d'ailleurs le plus dans ce chapitre-là du savoir, c'étaient les vieilles théories, les doctrines démodées qui parlent à l'imagination, et non les conceptions modernes; de beaucoup je préférais par exemple l'idée du *phlogistique*, substance de l'ignition, à la théorie neuve émise par Lavoisier après sa fameuse expérience sur la combustion. Quant aux thèses récentes sur la radio-activité et la structure de la matière (constituée de telle façon que rien ne s'oppose à ce qu'un élément se transforme en un autre puisqu'ils ne sont tous, en fin de compte, que des agrégats de particules en mouvement) c'est en fonction de l'alchimie et des transmutations que cela m'attirait; bouché comme je l'étais pour les mathématiques et incapable de faire l'effort qui m'aurait peut-être permis de remonter le courant, c'est une vue exclusivement qualitative que je prenais de ces sciences, comme si, en un pareil domaine, il ne s'était pas agi, essentiellement, de mesure et de quantité.

. . . .

A regarder la chose superficiellement, c'est une circonstance fortuite qui fit de moi un spécialiste de la sociologie des noirs d'Afrique. Un de mes collègues de la revue *Documents* — ethnographe professionnel qui travaillait là pour assurer sa matérielle au retour d'un voyage en Abyssinie — me proposa de faire partie d'une nouvelle mission africaine dont il avait l'idée, ce qui tombait à pic dans les conjonctures où je me trouvais, nerveusement déprimé au point d'avoir dû recourir, pour me tirer d'un état qui s'avérait pathologique, à l'assistance d'un médecin et travaillé, au demeurant, par un furieux besoin de changer d'air. Au retour de cette mission, qui m'occupa de 1931 à 1933 et dont le Musée de l'Homme (alors Musée d'Ethnographie) était le port d'attache, c'est tout naturellement que je

trouvai ma place dans cet établissement et me mis en devoir d'acquérir les diplômes aptes à légitimer ce qui était devenu ma profession de fait. Ai-je pourtant, en tout cela, été le simple jouet d'un concours d'événements? Tout bien pesé, je réponds : Non. Une chance s'est offerte à moi et j'en ai profité, mais cette chance venait à point nommé pour satisfaire en moi quelque chose de profond : le désir que j'avais depuis longtemps de rompre mon horizon, tentative d'affranchissement pour la conduite de laquelle la poésie m'apparaissait maintenant comme tristement insuffisante après avoir été pour moi, pendant plusieurs années, l'instrument de libération par excellence. Plus tard — et c'est précisément à ce stade que j'en suis aujourd'hui — je reviendrais à la littérature, lorsque j'aurais longuement mâché et remâché cette dérision : à savoir que l'ethnographie n'a abouti qu'à faire de moi un bureaucrate; que son caractère de science exigeant objectivité et patience va finalement à l'encontre de mes espérances (bris de mon armature logique par le contact avec des hommes vivant dans l'obédience d'autres normes); que le voyage enfin, tel que je le concevais (une prise de distance solitaire), loin d'être une façon de se faire autre que ce qu'on est en changeant de décor, n'est que pur déplacement d'un personnage toujours identique à lui même, nomade rien que spatial qui traîne derrière soi — renforcés plutôt que diminués par son isolement relatif — ses inquiétudes, son narcissisme et ses manies. Envie de ne plus m'en aller qui m'est venue aussi à mesure que, les années passant, je sentais qu'approchaient la vieillesse et la mort et attachais un plus haut prix. à qui? à quoi? il me répugne de le dire, soit discrétion, soit pudeur, soit encore bête respect humain qui, de tous les aveux que j'aurais au bout de la plume ou sur les lèvres, bloque, au lieu des plus honteux, ceux qui me donneraient le plus figure d'homme courant, autrement dit : me révèleraient sous les aspects que j'ai à cœur de dissimuler par-dessus tout, à cause de leur banalité tenue par moi pour humiliante ou bien parce que cette banalité représente, mieux que n'importe quelle particularité dont je pourrais me confesser, mon intimité même.

Suite indirecte de mon appartenance temporaire à l'équipe

rédactionnelle d'un périodique artistique, telle apparaît l'occupation dont je tire aujourd'hui officiellement mes ressources. En dehors même de cet enchaînement de causes et d'effets matériels, c'est comme une conséquence naturelle de mon état d'écrivain que se présente cet autre métier devenu, sinon raison de vivre, du moins raison sociale, qualité susceptible d'être inscrite sur le rectangle blanc de mes cartes de visite : si, à un moment donné de ma vie, j'entrepris un voyage long et présumé difficile dont, cédant romantiquement au prurit exotique, j'attendais monts et merveilles, cela est l'aboutissement d'une évolution interne où jouèrent aussi des données culturelles : lecture de Lévy-Bruhl éveillant ma curiosité quant à la « mentalité primitive », intérêt pour l'art nègre, admiration pour la poésie de Rimbaud et plus encore pour sa personne auréolée du silence qu'il puisa dans les carrières de Chypre et dans la barbarie éthiopienne. Reste à savoir, puisque tout est sorti de là, comment il se fait que moi, qui n'avais pas de vocation, je me suis trouvé un beau jour être un écrivain et quel peut êter le cheminement selon lequel cette activité m'a choisi plus que je n'en ai fait le choix.

Il est certain que j'ai toujours attaché une importance extrême à ce qui relève du langage. Sciemment ou non, j'ai lié un pacte avec le monde des mots, ouvert à moi de très bonne heure comme un livre émaillé de vérités premières voisinant avec les sentences les plus bizarres. Plus qu'à l'amour de la lecture — dont je n'ai jamais brûlé à tel point — c'est à cette attirance confuse vers le langage en tant que tel qu'il faut, je crois, en appeler si l'on cherche quel fut le signe le plus ancien de mon accointance, lente à se dégager, avec la chose littéraire. Et ce qu'il y a de totalement diffus dans le langage, à quoi notre vie mentale entière est soudée, explique pourquoi cette accointance tarda tant à se manifester : alors qu'il est relativement facile de découvrir les dispositions qu'on peut avoir pour telle activité déterminée, le diagnostic est moins aisé quand il s'agit de quelque chose d'aussi universel que le langage : si l'on se sent porté à lire et à écrire on se reconnaîtra volontiers une vocation d'écrivain; mais si l'on a devant soi, dans son immense

nudité abrupte, le langage, il y a gros à parier pour qu'on ne se reconnaisse point de vocation du tout. Tel fut mon cas, et c'est donc comme à tâtons, par éliminations successives d'autres activités possibles (en somme par une suite de négations), que je m'orientai vers la littérature, bien avant d'avoir appris (ce qui ne vint qu'au bout d'un temps très long et après maints détours et retours) que je ne pouvais faire que cela.

. . . .

Ce que je puis rassembler, quand je reviens sur mes années lointaines, en fait de signes avant-coureurs de ce qui me paraît aujourd'hui suffire à justifier mon existence de civilisé n'aurait en rien valeur de preuve : trop impersonnel et trop flou pour servir de fondement à quelque déduction que ce soit. Mais il est un élément apte à me mettre sur la voie : l'aspect *négatif* de cette vocation (ou plus exactement de cette absence de vocation) qu'aucune petite marque particulière, même la plus terrestre, ne m'annonça. Seule issue qui m'était offerte, seul moyen d'employer mon temps (que j'aurais voulu dérober dans toute la mesure du possible aux occupations mercenaires mais que je ne pouvais me contenter non plus de gâcher en plaisirs d'oisif) la littérature aura pratiquement représenté pour moi l'unique but valant mon application suivie, après la négation du reste.

Repoussant les divers états parmi lesquels je n'aurais eu qu'à exercer mon choix, repoussé dès l'abord par l'un d'entre eux sans que d'ailleurs il m'eût vraiment tenté (celui auquel le titre pompeux de « carrière » est réservé), c'est comme un terme à cette série de rejets et de refus dans lesquels ma volonté n'était qu'en partie engagée que l'idée de prendre la littérature pour officielle raison de vivre a fini par me tomber dessus. Aboutissement moins actif que passif d'une démarche où m'avait conduit tantôt hasard, tantôt caprice, me reconnaître écrivain — accepter pour mon lot d'être propre à cela et me détourner allégrement du domaine où je n'étais qu'un propre à rien — fut, autant que l'affirmation d'un désir positif, une manière de brûler la politesse à ce qui me déplaisait aussi bien quant à ma façade

sociale que du point de vue de mon être le plus intérieur. De même que dans mes écrits, quand ils prirent un peu forme, je témoignai surtout d'un vif besoin de ruiner l'architecture logique, de m'affranchir de la pesée du monde en m'inscrivant en faux contre les lois physiques (comme si je désirais échapper à ma condition charnelle et nier ce corps avec qui depuis si longtemps je vivais en mésintelligence, si attaché que je fusse à lui et si inquiet de lui donner, par l'habillement, un extérieur brillant), de même la poésie, en tant que raison sociale, a chance de m'être apparue comme une façon de me situer en marge, de fuir ce qui, immédiatement, eût défini ma place parmi les autres, d'annihiler pour moi le cadre menaçant des métiers ordinaires, voire même de nier le cloisonnement des classes ou d'en faire table rase en me situant en dehors et comme au-dessus d'elles, peut-être pour faire oublier que par ma naissance et par ma fortune j'étais loin d'appartenir à la plus haute. (Ainsi, pour les individus des couches pauvres, le sport, le crime, la prostitution peuvent être des moyens d'opérer une ascension foudroyante, de passer au rang de déité ou de héros. Moi-même, si j'avais été un garçon riche et beau, si je m'étais senti de taille à être un grand sportsman, un homme à bonnes fortunes ou un mondain brillant, peut-être est-ce sur une de ces cartes que j'aurais misé, plutôt que sur la littérature, pour me mettre en dehors du commun?)

La poésie fut donc pour moi, essentiellement, un *écart*, tant sur le plan spirituel que sur celui de la vie en société, parce qu'elle est prise de distance, évasion hors des normes (ce que le voyage me parut être lui aussi durant un certain temps). L'éternel séparé, telle est l'image de moi que je tendais à façonner en me voulant poète, telle est aussi la figure que je songeai à me donner quand je fis ce dessin où je me trouve représenté l'œil fixé sur une pyramide comme sur un but placé hors de mon atteinte et, sur moi, un œil féminin fixé, étant exclue d'avance toute possibilité de rencontre entre les deux regards.

Se retrancher. S'abstraire. S'isoler de l'ordre des choses. N'exercer aucune de ces professions trop avouables qui marquent le condamné aux travaux forcés d'un numéro qu'il por-

tera jusqu'à la fin. Rompre le cours du temps pour revenir à la liberté de l'enfance, sentiment que font parfois retrouver à l'adulte voyages, vacances hors de chez soi ou autres parenthèses creusées dans l'uniformité de la durée et qui est lié surtout à l'impression que nous avions alors de disposer d'un temps illimité, embrassant le présent où il n'y avait qu'à se laisser vivre (sans être bousculé par l'urgence d'une tâche à accomplir) et l'avenir s'étendant à perte de vue devant nous. Moi qui avais songé d'abord à être un « écrivain du dimanche » (écrivant aux moments de loisir que m'aurait laissés un quelconque métier), moi qui en fait suis devenu cet « écrivain du dimanche » (puisqu'il m'a fallu bon gré mal gré accepter un travail rétribué et compter, pour le travail qui m'importait, sur les dimanches, jours fériés et autres intervalles de disponibilité), lorsque je décidai de ne faire qu'écrire cela revint à m'insurger contre une des choses qui me semblaient le plus gravement me léser : le découpage de mes journées en heures ouvrables et heures de liberté. Demandant à la poésie qu'elle me fît entrer dans un pays délivré du 2 et 2 font 4 (tout juste bon pour les comptables) comme de la tyrannie de l'horloge et regardant le poète comme une sorte d'archange (souvenir de l'archange Saint-Michel dont je porte le nom), il va de soi que c'eût été une absurdité criante si j'avais dû ne consacrer qu'une partie de mes veilles et mesurer mon temps à cet art dont une des raisons les plus sûres que j'avais de m'y adonner était, précisément, qu'il me libérait (en imagination) de la catégorie du temps. Dès lors que je formulais à l'égard de la poésie une exigence totale, il ne pouvait être question pour moi de marchander. La pratique d'une technique dont j'attendais que l'existence entière en fût transfigurée était incompatible avec une vie réglée.

Il est de fait, pourtant, que j'ai maintenant cette vie réglée. Sans être un bourreau de travail, je consacre une grande part de mon temps à l'emploi pour lequel je suis payé. Quand j'écris, c'est généralement le soir (à moins que je n'aie quelque sortie ou rendez-vous) ou le dimanche (jour que j'ai si longtemps abhorré) ou durant des vacances. Je suis bien loin de l'époque

où je voyais dans l'acte d'écrire quelque chose de sacré : sommation qui pouvait survenir à n'importe quelle heure de la journée, pour laquelle il fallait se garder constamment disponible, n'acceptant aucune tâche qui pût dévier l'esprit de son rôle prophétique, l'empêcher d'être pure parole dont la vérité réside en son énonciation sans qu'il soit besoin d'une autre garantie.

Tombant dans l'ornière commune à laquelle j'avais tenté d'échapper, j'ai fini par me résigner à prendre ce qu'on nomme un second métier : représentant en librairie d'abord, quand le fait de m'être marié m'obligea à m'assurer un minimum de moyens d'existence; puis, secrétaire de la rédaction du périodique *Documents* et d'une autre revue d'art; enfin, explorateur (si l'on peut employer de nos jours un tel terme sans rire quand il s'agit de l'Afrique) et aujourd'hui muséographe. De plus en plus, cette vie où je dois réagir journellement contre ma paresse innée me gêne. Je n'écris presque plus de poèmes et plus aucun récit imaginé, tendant à adopter l'autobiographie en prose pour unique moyen d'expression. Je ne sais s'il me faut imputer cette stérilité relative à l'existence trop ordonnée que je mène, au fait de n'avoir plus *tout* mon temps (ce qui, quant à la poésie, pourrait bien revenir à n'en avoir plus aucun) ou si ce n'est pas, plutôt parce que la veine poétique était déjà plus qu'à demi tarie et ma foi émoussée, que j'ai pris l'habitude de faire un usage quasi scientifique de la littérature en même temps que je me fixais dans mon actuel métier. Quoi qu'il en soit, et toutes considérations budgétaires mises à part, j'en suis venu à ne plus pouvoir me passer d'une telle occupation : bouche-trou, qui rend grises mes journées mais les empêche d'être tout à fait vides, les arrache à une oisiveté que je ne puis envisager sans peur, sachant quels ressassements lugubres et angoissés il en résulterait, même si je devais y trouver quelque bénéfice du point de vue de la création. Sans ce travail régulier qui, si peu qu'il m'astreigne, m'étaye du moins en me soustrayant à moi-même pendant un certain nombre de mes heures, je vivrais dans un perpétuel dimanche, sans barrière aucune pour me défendre contre l'idée de la mort, comme si le fait d'être

libre et de disposer entièrement de mon temps, le fait d'être grand ouvert et vacant me livrait au vertige du *rien*, par cette impression même de « carte blanche ». Tant je suis aujourd'hui éloigné de mon éden enfantin et de sa nonchalance heureuse.

J'ai remonté le cours du temps. J'ai opéré pour ma propre gouverne une récapitulation comme en font les écoliers à la fin des trimestres. J'ai recherché les causes en les sériant, de même qu'on reconnaît, par exemple, divers ordres de causes à la guerre de 1870, qui certes a bien eu pour prétexte immédiat l'incident de la dépêche d'Ems (« chiffon rouge agité devant le taureau gaulois » selon l'expression de Bismarck) mais à laquelle il faut chercher d'autres raisons plus profondes. Tant bien que mal, j'ai essayé de retrouver comment je suis devenu ce que présentement je suis, tel que me définissent des travaux dont je nie que le hasard seulement m'ait conduit à m'y adonner. L'attrait qu'ont exercé sur moi voyages et étude des peuples réputés sauvages, je l'ai relié à la littérature, au désir tout au moins que j'éprouvai un jour d'en élargir pour moi l'horizon. Quant au goût même que j'ai d'écrire, je l'ai fait reposer sur un certain besoin de négation, comme si mon but ultime était de me soustraire, de me mettre hors d'atteinte, en inventant un monde où, toutes lois naturelles et humaines se trouvant abolies, sont tranchées à la fois attaches avec les classes sociales et corde soigneusement tressée que passe autour du cou l'état civil, greffier — sinon bourreau — pour tout ce qui est humanité engendrable, corvéable et enterrable à merci. Brièvement, j'ai indiqué par suite de quelle sécheresse ou de quel abandon — comme si la poésie (ou ce que je savais d'elle) avait été grignotée par ce *non* dont elle était la paraphrase — j'ai fini par ne plus guère écrire que pour me mettre sur le gril, acharné à trouver mon seul terrain un peu solide dans l'image que je puis dessiner de moi. Chemin faisant, j'ai mentionné l'importance qu'avait eue, en plus du préjugé social qui me poussait à embrasser un état en apparence non circonscrit dans la médiocrité petite-bourgeoise, l'impression déprimante que je retirais du fait d'avoir un corps auquel je ne pardonnais

pas — outre la position médiocre qu'il m'assignait entre les autres — d'être soumis aux lois physiques et par conséquent à la mort.

Miné par la hantise du temps et l'obsession de la décrépitude, à la fois quant à moi-même (promis à décliner et disparaître) et quant à l'opinion d'autrui (qui sera d'ici peu le spectateur de ma déchéance), j'ai cherché le moyen d'obvier à tout ce qu'on perd en durant, d'abord dans une espèce de refus sommaire de tenir pour valable l'ordonnance de notre univers, ensuite dans le projet de compenser, par une activité intellectuelle dont je m'efforcerais qu'elle soit prestigieuse, la diminution inéluctable que l'âge m'apporterait, notamment quant au domaine sexuel, cette partie de la vie de l'homme qui constitue l'un de ses trésors les plus précieux et les plus tôt menacés. Si cette peur de me faner est finalement ce qui m'oriente, quoi d'étonnant à ce que l'édification de ma propre statue soit devenue le but conscient (et ici même avoué) de mes tentatives littéraires? A mesure qu'on se flétrit la défense devient plus urgente et la plus immédiate est, sans doute, de se couvrir d'un beau vêtement.

Le réconfort que je parviens à trouver — quelle que soit ma suspicion à son égard — dans la littérature s'accorde donc, dans son principe, avec l'idée commune à tous comme quoi, à la vieillesse, il faut un dédommagement : accroissement de bien-être matériel dont l'intéressé profitera par lui-même ou bien dans la personne de ses descendants, tel est le couronnement d'une vie normale, selon l'avis de la plupart; constitution d'un capital spirituel susceptible de me valoir — sinon la gloire — au moins la possibilité de faire figure et de ne pas m'effondrer, une fois mort, dans un oubli total, tel est le palliatif que j'envisage pour la fin de la mienne. Il va sans dire que je ne repousse pas l'idée d'avoir, sur le déclin de mes jours, une certaine fortune permettant à ma vieillesse de ne s'accompagner que d'un minimum de douleurs (aucun rapport entre la fin du grand bourgeois et celle de l'individu que guette l'hôpital) ; mais là n'est pas mon souhait essentiel, non plus que la notoriété, d'ailleurs. J'ai horreur de l'allure cossue, comme si, tout autant que

les rides, c'était signe de vieillesse que d'avoir l'air d'un riche ou d'un homme important.

Cette statue que je prétends édifier (et dont je ne faisais que tracer une ébauche lorsque je crayonnais ce fragment de silhouette placé entre un regard de femme et les arêtes d'un monument) n'est donc pas simplement destinée à donner à autrui une preuve de mon savoir-faire non plus qu'à me montrer, à ceux qui me voient du dehors, sous le jour jugé par moi le plus intéressant. Il n'est pas davantage question qu'elle me tienne seulement lieu d'effigie pour quelque construction funèbre. Si je m'attache à modeler cette figure (qui ne sera peut-être qu'une idole risible, pas même bonne pour un Musée Grévin) c'est aussi parce que, ce faisant, c'est un peu moi-même que je modèle et fortifie d'autant. J'en reviens ici au langage, à l'usage de l'écriture comme instrument de prise de conscience et, partant, d'action sur soi et de fabrication.

Depuis le commencement de ce chapitre — phase un peu languissante de mon essai têtu de self-fabrication — il s'est produit un certain nombre d'événements. Quelques-uns de caractère public et d'autres d'ordre strictement privé. J'ai noté le débarquement des troupes alliées puis la libération (qui, une fois tombée l'exaltation des premiers jours, m'a laissé, comme beaucoup, assez désorienté devant la liberté reconquise : *tous* les problèmes se posent à nouveau alors que sous l'occupation, l'ennemi étant présent et sa menace précise, il n'y avait plus de place que pour les problèmes immédiats en même temps que Bien et Mal étaient d'une distinction facile). Je n'ai pas noté un deuxième voyage que j'ai fait en Afrique (Côte d'Ivoire et Gold Coast) non plus qu'un deuil qui me touche de très près... Bref, tout se passe comme si, dans la course qui s'est engagée, au cours de ce chapitre, entre moi et le temps, j'étais constamment distancé et comme si ma plume s'efforçait vainement de poursuivre une actualité qui me fuit. La faute en est à la lenteur de cette plume qui peine toujours comme pour remuer des montagnes quand je la voudrais si cursive.

Il semblerait, tout bien considéré, que quand j'écris c'est surtout au temps lui-même que j'en veux, soit que j'essaie de ren-

dre compte de ce qui se passe en moi dans le moment présent, soit que je ressuscite des souvenirs, soit que je m'évade dans un monde où le temps, comme l'espace, se dissout, soit que je veuille acquérir une sorte de fixité — ou d'immortalité — en sculptant ma statue (vrai travail de Sisyphe, toujours à recommencer). Qu'il soit celui de mon existence même ou celui du calendrier (que ponctuent dimanches et jours fériés), qu'il soit fresque historique ou galerie de ma vie privée, c'est toujours avec lui que j'ai maille à partir, écrasé que je suis par la crainte de la mort, incapable également d'envisager le temps sous l'aspect bénéfique que lui concèdent, en dépit des ravages qu'il exerce sur eux aussi bien que sur tous, ceux qui croient que le monde est soumis à la loi du progrès, autrement dit qu'avec le temps il s'améliore, « fait des progrès » ainsi qu'un écolier au cours de son année d'études. (Pareille croyance, toutefois, devrait raisonnablement être de moins en moins répandue, l'époque n'étant guère faite pour inciter à l'optimisme).

« Degré », « Barèges », « liège » sont maintenant les cartes que j'étale devant moi, au moment de parler du progrès. « Degré », parce que la notion du progrès — c'est-à dire d'avance ou de montée s'effectuant sans à-coups — implique nécessairement celle d'échelon ou de degré (qui est degré centigrade, parfois grade tout court mais rarement marche d'escalier). « Barèges », à cause du bain de Barèges, dont l'odeur sulfureuse imprègne pour moi le mot « progrès » ainsi contaminé par une deuxième assonance et parce que dans un bain chaud il y a toujours un thermomètre où se lit la température, ce qui ramène par un autre chemin à l'idée de degrés. « Liège », puisque « Barèges » l'appelle comme un vague écho et qu'à la surface du bain il y a ce thermomètre dont le flotteur était, me semble-t-il, en liège (à moins que ce ne soit plutôt le bouchon du fond) dans les baignoires de l'établissement où l'on m'emmenait étant petit. Ainsi, le progrès se développerait dans l'atmosphère émolliente d'une étuve, il sentirait les œufs pourris et il ressemblerait moins au grès des marches de perron ou rebords de trottoir qu'au liège dont on fait, non seulement les bouchons, mais les ceintures de

sauvetage et les casques protecteurs dont ne se passent que peu de coloniaux.

« Progrès », comme tant de mots au contenu sage et rassurant (« honnête » qui fait un peu benêt comme ces sortes de pains d'épices appelés des *nonnettes*, « pudeur » dont le début malencontreux ferait presque penser à quelque dérivé de « puer », ce qui n'est le cas ni de « pureté » ni même de « public »), « progrès » se range pour moi parmi ces mots qui jettent une nuance de discrédit sur l'idée qu'ils expriment, si ce n'est pas, inversement, cette idée qui leur donne un son ingrat quand ils franchissent mes oreilles.

Ce qui me permettait, par exemple, d'espérer — vu les perfectionnements incessants des techniques médicales et chirurgicales — ne pas souffrir autant qu'avait souffert mon père durant les quelques mois qui précédèrent sa mort, voilà le sens concret que le mot « progrès » eut pendant un certain temps, selon le dictionnaire individuel que je porte dans ma tête comme il en est pour n'importe qui d'entre nous. Ce qui faisait, d'une manière plus large, que ma vie avait chance d'être plus heureuse que ne l'aurait été celle de mes parents, tel est le contenu que je lui attribuais sans même y prendre garde, voyant certes dans le « progrès » quelque chose qui me dépassait, mais ne m'élevant presque jamais, quand j'y songeais d'une façon précise, au-dessus de considérations étroitement personnelles.

Cédant peut-être à une coquetterie (ou politique de l'aveu, comme celle qui consiste à proclamer son âge, parce que ça fait franc et donne des chances qu'on vous trouve l'air jeune) j'insiste sur l'aspect égocentrique de la représentation que j'avais du progrès. Avec un sentiment équivoque, dont il est difficile de dire s'il est satisfaction dédaigneuse trouvée dans cet étalage d'égoïsme, plaisir pris à parler de moi quitte à en dire du mal, contentement relatif de prendre les devants sur les jugements auxquels je pourrais être en butte ou encore joie un tantinet amère de pratiquer avec lucidité l'auto-accusation, je constate qu'une notion de portée cependant aussi universelle que celle de *progrès* entrait en moi par la petite porte, l'escalier

dérobé des craintes que j'ai toujours nourries quant à la somme de bonheur qu'il m'est permis d'attendre de la vie.

Mais en est-il différemment de ceux pour qui la croyance au Progrès a remplacé une religion défaillante? L'attente béate d'une amélioration quasi automatique des conditions de vie n'implique-t-elle pas une mollesse de caractère analogue à la mienne, quand je pensais en termes de confort une idée qui ne peut acquérir de noblesse que dans la mesure où elle exprime une possibilité et, loin de représenter une carrière toute tracée où l'on aimerait voir l'ensemble de l'humanité s'engager, indique simplement qu'il y a une direction dans laquelle on doit raisonnablement s'efforcer?

Considérant l'état actuel des choses et quels terribles coups a reçus, durant ces dernières années, cette confiance aveugle en un perfectionnement qui serait la conséquence naturelle des conquêtes de la science judicieusement mises à profit par l'industrie de l'homme (animal raisonnable, même si l'on ne peut tabler sur sa pureté d'intentions), je ne vois d'ailleurs pas quelle idée du progrès un individu sensé pourrait se faire, sinon précisément celle d'une voie broussailleuse dans laquelle nous devons, coûte que coûte, essayer d'avancer. Pas plus que je ne me trouvais de vocation pour quelque activité que ce soit, l'homme n'a de vocation pour les travaux sévères et souvent périlleux qu'il lui faut assumer s'il veut vraiment réaliser quelques progrès. D'où, cette carence de tant de gens qui se bornent à remplacer le vieil optimisme paresseux dans lequel tant d'autres gens se complaisaient par un vague « à quoi bon? » (lui aussi reposant puisqu'il exclut d'avance tout motif que nous pourrions avoir d'agir). Il me faut, quant à moi, veiller de très près à cela, car je n'aurais que trop tendance à prendre le désespoir pour oreiller, à décider que je vais me coucher là et puis ne plus bouger; trop d'inclination également — après avoir été sollicité, en premier lieu, par tout ce qui est « moderne » (commençant par aimer le jazz et pratiquer les danses à la mode, m'intéressant ensuite aux nouvelles formes d'art dont l'immédiate après-guerre a vu l'épanouissement : ameublement d'abord, que je goûtais en tant que décor de la vie ou appendice du vêtement,

musique d' « avant-garde » dans la mesure où concerts et spectacles de ballets participent d'un tel décor, peinture et littérature enfin), tout cela m'attirant parce que cela me semblait se situer à l'extrême pointe de l'époque et qu'il y avait pour moi, si rebelle à l'idée qu'un jour je ne serais plus jeune, une sorte de nécessité d'adhérer aux dernières créations du temps — trop d'inclination à fuir romantiquement vers l'âge d'or que représentent certaines façons de vivre révolues, qui peuvent être l'enfance (celle d'avant l'âge appelé « de raison ») ou l'état d'innocence qu'on attribue — sans trop y avoir mis son nez — aux primitifs non encore corrompus par notre civilisation, voire à tous ceux qui sont restés en deçà de notre frénésie mécanicienne. Si je pouvais seulement supporter le vide et l'inaction d'un perpétuel dimanche, je me contenterais peut-être de cela. Mais l'immobilité — et jusqu'à celle du bonheur — cela ne veut plus dire pour moi que monotonie, écoulement d'un temps uniforme, sans accident pour faire obstacle à mon regard (telle la soutane du prêtre masquant les bois de justice à l'imminent guillotiné), sans pittoresque d'aucune sorte, sinon pour m'aveugler du moins pour accrocher mes yeux et empêcher qu'ils se portent directement sur la mort inévitable qui m'attend au bout de la rue.

Durant une dizaine d'années la guerre qui se préparait, et que je redoutais non seulement comme une catastrophe collective mais parce qu'elle avait des chances d'entraîner ma propre disparition, joua le rôle, anesthésique malgré tout, de l'événement futur servant d'écran interposé entre le moment présent et celui, supputé, de ma fin. Plus tard, il y eut l'espoir de la libération vers laquelle mes regards étaient obstinément fixés. Toutefois je pressentais que quand ce cap serait franchi je me trouverais aux prises de nouveau avec mes monstres quotidiens. Aujourd'hui, guerre éteinte sur notre continent et occupation terminée, devant moi il n'y a plus rien, ni mur de feu à traverser ni porte opaque à enfoncer, rien qui se dresse sur mon chemin et l'empêche de filer droit vers le fossé; de sorte que je ne me suis senti, peut-être, jamais aussi désemparé.

Il m'est arrivé, parfois, d'essayer de donner un grand coup

de barre dans ma vie. Moins pour changer en plein ce qui me semblait vide, satisfaire un désir précis ou bien une exigence morale que par appétit de transformation, besoin de blanchir la page comme pour un recommencement ou simple envie que quelque chose de notable se passe encore avant ma chute finale. La tactique, pourtant, dont j'use d'ordinaire dans mon combat avec le temps se résoudrait plutôt en la conduite d'une suite d'infimes entreprises, distractions en un sens, passe-temps (pour moi qui souffre d'une honteuse incapacité à tirer de moi-même de quoi n'être jamais désœuvré) mais en un autre sens garanties que je prends sur l'avenir immédiat comme si je craignais, à chaque instant, que le temps ne se dérobât sous mes pieds et comme si je voulais le contraindre, lui imposer une voie assez rigide pour qu'il soit obligé de poursuivre sa course et que j'aie ainsi la promesse de ma propre durée. Tissant un réseau de menus projets tels que rendez-vous qu'on donne à des amis, réunions pour lesquelles on prend date, spectacles qu'on se propose d'aller voir tel soir de la semaine ou d'une autre semaine, j'en arrive — tant je suis dominé par cette idée de prendre jour ainsi qu'on prend un gage afin d'être mieux assuré — à ne vivre jamais qu'*en avant* de moi-même, incapable de goûter le présent et entassant poussière de projets sur poussière de projets sans guère profiter d'aucun comme si c'était finalement, plutôt qu'à des êtres ou à des jouissances positives, au temps lui-même que je donnais rendez-vous. Si tyrannique est cette nécessité d'agencer mes journées au moins les plus prochaines (par crainte d'un manque et parce que, l'avenir ainsi hypothéqué, tout danger d'anéantissement me semble provisoirement écarté), si absurde ma rage, pour l'ordinaire de mes joies, d'en avoir toujours par devers moi quelques-unes de préparées d'avance (comme un dépôt d'argent que j'aurais fait à la banque) qu'il m'advient par exemple, ayant convenu d'un rendez-vous avec des compagnons que j'aime, de songer avec anxiété, avant même que soit venue la date de notre rencontre, à la possibilité que j'aurai ou non, lors de cet entretien, de fixer le rendez-vous ultérieur dans un avenir pas trop lointain; mon expectative inquiète primant tout autre sentiment, j'en puis

être obsédé au cours même de l'entrevue et me montrer embarrassé, peu causeur, absent, de sorte qu'une entente que j'aurais voulue parfaite en sera fâcheusement altérée et que tout le plaisir que j'entendais tirer de ces quelques heures de mutuel abandon se trouvera gâché. Si forte est cette préoccupation (où jouent d'une part l'avidité et la peur d'être inoccupé, d'autre part l'angoisse qui me pousse à constamment anticiper), si maniaque et si envahissante, qu'un accident tel que ma propre mort, celle d'un proche, ma descente ou la sienne dans la géhenne d'une grave maladie finit, à certains moments de morosité, par m'apparaître surtout comme le bâton qui, un beau matin, s'introduira dans les roues, empêchant mon programme de se réaliser, programme pourtant établi non point tellement à cause des agréments escomptés ou de je ne sais quelle étrange urgence qui pourrait s'attacher à ces projets futiles, qu'eu égard à mon souci d'emprisonner l'avenir dans un filet assez serré pour que le malheur ne trouve pas le joint où s'immiscer. Ainsi, usant de minimes projets pour me donner l'illusion que je suis protégé contre la menace de la mort et, plus généralement, du malheur, j'en viens à regarder mort et malheur comme ce qui risque d'entraver la mise en exécution de ces minimes projets. Ce qui n'avait guère d'autre sens que celui d'artifice me permettant d'éluder est devenu ce pour quoi, toutes affaires cessantes, je suis porté à faire bon marché du reste et qui ne saurait supporter aucune espèce d'élusion. Faute d'une vaste pensée, d'une ambition réelle au prix de quoi la mort ne pèserait que peu, je me retranche derrière un lourd monceau de petites choses, rempart mesquin et d'efficacité nulle, vu qu'à la crainte dont j'espérais, par son moyen, me délivrer s'ajoute la crainte de sa ruine, maintenant qu'est passé — pratiquement — au rang de principale raison de vivre ce qui n'était qu'échappatoire vulgaire quant à la certitude qu'un jour viendra où je ne vivrai plus. Tour de passe-passe manqué, ruse naïve qui aboutit à un retournement complet de la situation puisque voilà que le moyen devient fin, l'accessoire pièce essentielle, le contrefort pierre angulaire, l'activité protectrice première chose à protéger. Tout cela, à cause de la terreur que je nourris

à l'endroit de la mort et comme si cette dernière, avant de me tuer moi-même, commençait par tuer en moi toute aptitude à diriger mes actes de façon rationnelle.

En avant de moi-même. Vivant, non à l'indicatif présent, mais (quand je ne me replie pas sur le passé) à ce futur absolu dans lequel on est précipité par l'appréhension de la mort. M'accrochant au futur relatif que représentent ces projets faits avec la double idée d'instaurer un avenir et de dresser en travers de ma route une série de barrières qu'il me faudra franchir avant d'atteindre ce point à partir duquel il n'y a plus ni d'*en avant*, ni d'*en arrière*. M'appuyant sur ce que je peux infuser de rassurant à ce qui vient maintenant, pour éviter d'être écrasé par la pensée de ce qui vient à l'extrême bout d'après. En avant de moi-même. Vivant ma mort ou me collant à l'événement quelconque qui est bien le futur mais qui n'est pas encore la mort ou les prodromes de la mort.

Je vais être fusillé par les Allemands (une nuit pendant l'occupation, c'est un rêve que j'ai fait). Je prends la chose avec courage jusqu'au moment où j'apprends que c'est au début de l'après-midi qu'on viendra pour me faire la barbe, derrière toilette d'usage avant l'exécution. De savoir avec précision à quel moment prochain je ne serai plus séparé par rien de l'exécution elle-même (alors que la dernière toilette, événement sur lequel toute mon attention était portée, m'avait masqué jusqu'à cette minute l'événement décisif que serait l'exécution), d'envisager l'imminente disparition de cet ultime écran placé entre la mort et moi par la cérémonie de la barbe fait succéder à mon courage une panique affreuse. Je sens que je ne tiendrai pas le coup, que je pleurerai et hurlerai quand on me mènera au poteau.

Impossibilité de regarder la mort en face, la mort non pas indéterminée (comme un fond de décor) mais à venir tout de suite, telle que je sois au pied du mur, telle que plus rien ne m'en sépare. Propension injustifiable à me fixer sur des vétilles (autrefois costume que je me ferais faire, aujourd'hui tout ce qui me permet de substituer au tragique de l'existence une anodine comédie). Attachement cependant à l'idée d'une révolution,

parce qu'il faudra bien que notre vie se transfigure et qu'aucun progrès réel — dans notre monde où pèsent d'un tel poids le travail et l'argent — ne peut se concevoir sans un bouleversement complet des conditions économiques, de ces conditions dont j'ai fini par reconnaître qu'elles avaient eu, quant à ma propre orientation, une influence que, sans mauvaise foi, je ne saurais tenir pour négligeable. Appel à « l'ère nouvelle » dont rêvait Marthe-la-suicidée, ère qui me semble, certes, pas un âge d'or (le véritable âge d'or étant nécessairement celui où ne se poserait plus la question de la mort) mais tout au moins un état de choses moins absurde que celui dans lequel je me complais à faire le pitre ou jouer les ilotes ivres. Dans le rêve que j'ai raconté, c'est par ceux qui s'opposaient, lorsqu'un mauvais sommeil me l'a fait imaginer, à tout ce qui pouvait conduire vers une telle « ère nouvelle » que je devais être fusillé.

Michel Leiris.

ENTRE LEURS MAINS

Le 10 juillet 1944 est un lundi. J'ai rendez-vous avec douze types à douze coins différents de Paris : stations de métro, cafés, coins de rue, pâtés de maisons, selon la tactique de chacun. Moi-même, nouveau venu somme toute puisque je n'ai quitté Londres qu'en mars, j'accepte la tactique des autres sans discuter : machiavélique avec les machiavels, audacieux avec les imprudents. Je me le reproche. Il faut bien se reprocher quelque chose.

Le dixième des douze rendez-vous, c'est au coin de Raspail et d'Edgard Quinet. Il est assis à la terrasse. En me voyant il se lève, un autre que je ne connais pas se lève aussi, et tous deux entrent dans la salle du fond. Je les suis.

— Greco, aidez-moi, je sors d'entre leurs mains, c'est horrible, je ne le supporterai pas une seconde fois, la baignoire... affreux. J'ai réussi à les semer à la gare de Lyon. Je n'ai plus de papiers, plus un sou, plus une chemise. Ceci est un vieil ami à moi, un camarade d'avant-guerre, qui m'a recueilli, nippé...

Petit bonhomme tout rond, des yeux qui sourient, pourquoi? Je le regarde, je ne l'aime pas, ni celui qui parle, un excessif, un impulsif, tout ce qu'on redoute dans cette forme spéciale d'existence. Je parle. Il faut bien parler, raisonner, élucider et dire : voici ce que vous allez faire.

Lumière blanche dans la mémoire, mais à peine un instant de rupture. Je sens la bouche du revolver contre mes côtes; je vois le jeune homme agité, tendu, tremblant; je l'entends qui gueule : haut les mains, allons, plus vite que ça. Le changement de phase s'opère sans lutte : glissement d'un plan sur l'autre, je suis entre leurs mains.

C'est très simple, ils m'ont vendu. Très simple.

Il faut avouer que la vie n'était déjà pas bien compliquée depuis

que je suis arrivé à Paris. Aucune hésitation sur ce qu'on voulait, à peine quelques scrupules sur l'emploi de tel ou tel moyen. Des décisions à prendre tous les jours, avec le résultat, apparent dès le lendemain. Dans un engrenage historique, une dent.

Et maintenant? Situation impossible de celui qui est pris. Je n'y crois pas, pas aux conséquences; ce ne peut être qu'un avertissement; demain à cette heure, je serai libre quelque part et je frémirai à l'idée que j'aurais pu...

Voiture de la Gestapo qui file à travers Paris. Menottes, odeur de peur. Il y a notre peur et la leur qui s'expriment presque de la même manière par cette brusquerie, ce refus de communiquer. Avenue Foch. Peu à peu l'irrémédiable s'épaissit, chaque issue se transforme en rêve, en chimère; hausse vertigineuse du prix des choses simples : de la rue, du mouvement, du métro. Je suis pris. Et pourtant l'expression « en prendre son parti » n'a pas encore de signification. Une seule chose demeure évidente : cela ne peut pas être.

Le corps joue sa partie, l'esprit la sienne. Écœurement dans les régions du plexus solaire, sueur aux tempes, tournoiement loufoque des sensations. Par exemple cette porte cochère et cet escalier de marbre font partie d'un monde grimaçant, étrange, mais pas du tout « intéressant » Et puis, le corps retrouve son équilibre, respire différemment, cherche le rythme qui empêchera le mollissement des jambes, libérera la région du cerveau.

Le corps s'adapte, l'esprit reste ahuri, incrédule; sa souplesse est bien moindre.

Ce gros bonhomme à cheveux rares et profil d'intellectuel mou, qui figure l'interrogateur, y croit-il au « fait »? Quel fait?

— Allons, ne niez pas, nous savons que vous êtes Greco.

Le « fait » c'est ce rapport humain qu'implique l'affirmative. Je suis Greco. Ce gros bonhomme, qu'est-ce que ça lui fait? Nous pourrions, par exemple, parler d'autre chose, de littérature ou de philosophie. Nous pourrions établir des rapports de sympathie ou d'antipathie, d'intérêt, d'ennui. Et du reste quoi que nous fassions, nous en établirons. Mais le « fait » c'est qu'il est de la Gestapo et moi de la Résistance. Ça l'embarrasse bien autant que moi. La conversation s'engage avec des phrases si convenues! Avouez donc. — Mais je n'ai rien à avouer. — Ne faites pas l'imbécile. — Je ne sais pas ce que vous voulez dire. — Vous n'êtes pas Greco? Allons donc. Greco? Qu'est-ce que c'est que ça?

Il se passe quand même quelque chose de très curieux par en dessous. La « situation » se précise. Les phrases, les attitudes qui s'accumulent donnent de plus en plus de vérité à l'hypothèse : je suis arrêté, on m'interroge, je suis foutu. Je ne puis pas refuser plus longtemps mon consentement. Du même coup la tâche actuelle de cette machine archi-simple que je « suis » devient claire : sauver le maximum. Tiens? mais voilà un problème bien net. Le maximum. Il n'y a qu'à réfléchir et agir en conséquence. Cet étrange frisson, proche parent de la volupté, je le reconnais : le bonheur. C'est trop drôle.

Les dialectiques viennent ensuite : on ne meurt qu'une fois, pourquoi pas maintenant plutôt que dans trente ans? Il reste une belle partie à jouer. Je n'ai pas d'alternative. Et cœtera. Il y a aussi les moments de révolte, les tentations : sauter par la fenêtre, se pendre à ce gros clou au plafond. Je les écarte collectivement. Il faut se connaître à travers ça. Curiosité? Lâcheté?

J'ai gagné une position morale en parlant l'allemand avec mes interrogateurs. J'ai gagné trente heures en me prétendant agent de liaison. J'ai réussi à faire du gros intellectuel mou un allié contre le petit adjudant brutal. Devant moi ils se disputent. — Je vous dis que ce n'est pas Greco. Ce garçon ne ment pas. — Mais si, c'est Greco. Tous ses camarades l'ont identifié. Ils ne peuvent pas s'habituer à l'idée que je comprends tout ce qu'ils se disent. Parfois ils s'en souviennent et me lancent un regard furieux. D'un autre côté, ça n'a pas l'air de les étonner du tout que je parle si bien leur langue; presque sans accent.

Le mardi soir on m'installe dans une chambre de bonne où il y un fauteuil branlant en velours rouge et des livres plus ou moins déchirés sur l'appui de fenêtre : *le Comte de Monte Cristo*, *Salambo*. J'ai la figure un peu enflée à cause des gifles, la tête un peu enfiévrée, mais un sentiment extraordinaire de triomphe. Deux heures après on revient me chercher : si vous n'êtes pas Greco, donnez-nous son adresse.

Cette fois la conversation tourne plus mal. Nous avons des moyens de vous faire parler. Vous savez ce que c'est que la baignoire?

Je sais ce que c'est que la baignoire.

Raisonnement rapide : si je dis quelque chose tout de suite, une adresse, un mot de passe, on ne me croira pas, on vérifiera immédiatement. Il faut faire semblant de résister.

— Inutile de vous taire, dit le gros, j'aurais trop de peine à vous faire passer à la baignoire.

— Je ne peux pas trahir Greco. Je parlerai peut-être, mais me dispenser volontairement d'essayer de ne pas parler, vous ne pouvez pas me demander ça. Donnez-moi ma chance.

Le gros a souri. L'adjudant maître-baigneur n'a rien compris. Nous allons à la salle de bains tous les trois en causant. Tout le côté sentimental de la torture est mis hors jeu. Un sport un peu spécial. On va voir combien de temps j'y résisterai. Ma force, c'est que je ne peux rien avouer puisque Greco est déjà pris.

— Que dois-je faire? Déshabillez-vous. On me met des menottes aux pieds et aux mains; la baignoire est pleine, l'adjudant me tient par les pieds et plonge ma tête dans l'eau, je commence à m'agiter, je suffoque, je me fais mal avec mes menottes, je me cogne contre les parois de la baignoire. Première pause. Tu vas parler? Je m'efforce de sourire. A la première fois? Non. On me replonge. Cette fois je me garde de remuer. J'attends que mon souffle s'épuise, je laisse entrer l'eau. Je sens ma tête qui enfle et rougit. Deuxième pause. Je laisse faire quatre fois. Ça fait mal surtout dans les orbites des yeux et dans les oreilles. A la cinquième je fais signe. Je vais parler. Penchés sur moi, pendant que je trempe encore dans l'eau attiédie, les interrogateurs notent une adresse, un nom.

Fin du spectacle. L'artiste se rhabille. Compliments. Vous avez été très courageux. J'ai quand même fini par parler. Tout le monde finit par parler. Vous n'avez pas menti au moins. J'aurais dû, n'est-ce pas. Gros rire.

Il suffit d'un léger glissement pour sortir l'adversaire de son rôle. Ces gens ont l'habitude d'un scénario unique. D'un scénario qui ne les amuse plus. Ma nuance les distrait. Tant mieux.

Le lendemain soir tout est découvert. L'adjudant écumant de rage vient me chercher dans ma chambre de bonne, me traîne en bas par le col du veston, gueule, siffle, crache, gesticule, hennit. Il m'assied sur une chaise, les mains menottées derrière le dos, et il commence à cogner : gifles, coups de poing, menaces, crosse de revolver, diatribes. Horrible humiliation. J'accepte qu'il m'appelle Greco. Ça ne change plus rien à la situation. Trop de gens du reste m'ont identifié. Impossible de nier plus longtemps. Il est enchanté. Sa rage peu à peu se résorbe. Il sort une machine à écrire, fait venir son adjoint. Nouvel interrogatoire.

Ça dure huit jours. On veut des adresses, des noms, on me fait passer à la baignoire trois fois, à l'appareil électrique une fois. Mais comme ils n'arrêtent personne, leur rage augmente. Mais entre les tortures il y a les longues heures dans la chambre de bonne.

Je lis, je mange, je construis des systèmes philosophiques — excellent procédé pour faire glisser le temps : à la Descartes, révoquer tout en doute et essayer d'atteindre un point fixe — je récite des poésies, et comme j'ai gardé ma montre-bracelet, je les chronomètre : *Le Lac* dure exactement sept minutes vingt secondes. Baudelaire, Gœthe, Poe, Shakespeare, tous y passent.

Tout cela constitue une vie. Lever à sept heures, je balaye ma chambre, je me rase, je bois mon café, je me recouche, je lis, on vient me chercher, interrogatoires, coups, confrontations, je remonte déjeuner — la nourriture est bonne — lecture, lente pour ne pas avoir fini trop vite, tentatives pour écouter la radio ou emprunter à mon gros geôlier ukrainien un journal, heures de réflexion repliée, heures de calculs saugrenus sur la fuite du temps, nouveaux interrogatoires, conversation sur le déroulement de la guerre avec un gestapiste en veine de confidences, dîner, angoisse brève à l'idée que... lectures, sommeil.

Mon souvenir de cela présente deux faces : des têtes de geôliers, des grimaces de fureur chez les interrogateurs, l'évasion de quelques livres, un Claudel, un Huxley, un Elsa Triollet. Et l'autre face, l'anecdote qui a pour titre « Mes interrogatoires » et qui s'est constituée peu à peu avec le recul. Cela comporte tout un système de défense, tout un échafaudage de ruses pour éviter de compromettre les camarades, pour minimiser le rôle de ceux avec qui on me confronte, pour noyer mes dépositions dans un brouillard de généralités. Par exemple l'histoire du Bavarois du rez-de-chaussée qui me convoque :

— Vous savez qu'on a tué Hitler et que l'Allemagne va peut-être faire la paix avec les Russes?

— ?

— Ça doit vous faire plutôt plaisir, et d'ailleurs ça n'est peut-être pas plus mal.

Et de me raconter avec force détails l'attentat contre Hitler.

— On me demande, dit-il ensuite, de faire un rapport sur l'organisation des transmissions clandestines en France. Vous devez connaître ça. Vous allez répondre à mes questions, n'est-ce pas? Vous me direz la vérité?

Pour la centième fois j'affirme que je n'ai plus rien à cacher. Mais il est visiblement embarrassé, ne sait par où prendre son sujet.

— Donnez-moi donc un crayon et du papier et je vous ferai votre rapport, ce sera bien plus simple.

Lorsque le lendemain je lui rapporte un mémoire clair et bien rédigé, aussi éloigné que possible de la vérité, il est enchanté.

— Que puis-je faire pour vous remercier? Il m'apporte une pomme et un livre en allemand : *La guerre de l'Opium.*

Autre anecdote. On vient me chercher dans ma cellule. Un bel homme qui paraît sûr de lui et deux jeunes gens baragouinant le français. Nous descendons dans un des « salons » et nous commençons à causer. Ils veulent me confronter avec quelqu'un. Brusquement mes interrogateurs habituels font irruption dans le salon. Qui vous a autorisé à interroger Greco? — Mais, c'est le... enfin, M. l'Obersturmbannfuehrer en personne. — Comment? Sans qu'aucun de nous n'y assiste? C'est insensé. Le bel homme bafouille, l'autre s'énerve. J'ai peine à réprimer mon hilarité.

Il y a un certain nombre d'histoires comme celles-là. Sont-elles des mensonges inventés après coup? Pas du tout, rien n'est plus exact. Mais elles ne veulent rien dire sur le moment. Tout leur sens leur vient de cet événement — formellement contraire à la vision des choses qui domine tout ce présent-là — : j'ai survécu.

Ce présent-là était obscurci par l'idée de la mort, éclairé par l'imminence de la mort. Problème trop simple qui supprime les problèmes bien plus complexes du comportement; problème délicieux dans mon cas, puisque je serais mort avant l'âge des pires répétitions, des plus détestables lâchetés, mort pour une cause puissante dans son adéquation, mort admiré, c'est-à-dire avec la bénédiction de toute la part exigeante de moi-même qui n'a d'autre plaisir que d'ériger de moi-même un monument.

Mais quoi qu'on fasse pour se persuader qu'elle est inéluctable, la mort, jusqu'à la dernière minute, reste l'improbable, l'irréel. Comme le rêveur sait confusément que ce gâteau auquel tend tout son rêve, il ne le mangera pas, il se réveillera avant, de même je ne parvenais pas à envisager la rupture dans les responsabilités sordides de cette vie de prisonnier réduite à sa plus simple expression.

Le 8 août je suis parti pour l'Allemagne, persuadé cette fois qu'il n'est plus question d'exécution, que, du moment qu'on m'expédie dans un camp, c'est qu'on a renoncé à me fusiller, persuadé que la guerre touche à sa fin, qu'il n'y en a plus que pour trois semaines (ce chiffre restera le même jusqu'à la fin), calme, à peine disposé à accepter les embêtements matériels, la douleur physique, qui m'étaient apparus quinze jours plus tôt comme le revers risible d'une belle angoisse.

Le voyage changea ces vues. Très favorisés, puisque nous étions un petit groupe de trente-sept dont on prenait grand soin — nous bénéficiions de la « protection » toute spéciale qu'accorde la Gestapo à ceux qu'elle destine à l'exécution — nous fîmes cependant connaissance dès les premiers jours de voyage avec l'aspect, non plus douloureux, mais sordide de la détention : il n'était pas question, par exemple, de nous enlever nos menottes pour nous mener au lavabo du train; nous y allions deux par deux aux heures qui convenaient à nos gardiens, et c'était une des multiples façons dont s'imposait à nous avec une rigueur bien plus grande que toute autre considération, le problème de la digestion. La faim du moins, même lorsqu'elle avilit le caractère, garde quelque chose de noble, un romantisme. La digestion, par excellence sordide, devient la donnée primordiale du bonheur et du malheur.

Mitraillés dans le train, continuant par camion, passant deux journées de cauchemar dans un petit camp d'extermination aux environs de Sarrebruck, nous parvenons le 16 août au soir à la gare de Buchenwald. Sentiments très mélangés : on pense qu'un camp sera organisé, que nous y trouverons plus de confort et une vie quotidienne plus rangée que dans les trains et les camions; on sent aussi que ce camp nous enferme bien plus radicalement, que c'est fini, nos chances de liberté miraculeuse au coin d'une route; et puis par contre une évasion d'un camp, c'est quelque chose de classique, qui doit être faisable, qui doit comporter un scénario auquel d'autres ont déjà pensé; il suffira peut-être de mettre cela au point, d'ailleurs la guerre ne va plus durer, les Alliés sont à Aix-la-Chapelle. On parle de Dantzig, Varsovie, Bratislava, que sais-je encore?

En colonne nous montons de la gare à la grille. Il fait noir, les grandes bâtisses du camp se laissent deviner, impressionnantes. Un appel qui dure deux minutes, notre colonne repart. Nous pas-

sons la nuit dans les douches; le lendemain matin on nous déshabille, on nous fait passer au crésyl, à la douche, à la tondeuse. Les coiffeurs sont des détenus favorisés. Ils nous apprennent qu'on pensait dans le camp que nous serions pendus aujourd'hui, car on ne fait coucher les gens aux douches que lorsqu'on veut les faire passer au crématoire le lendemain. Mais il semble qu'on ait décidé de ne pas nous pendre. Tant mieux. Les coiffeurs trouvent ça extrêmement naturel. Nous, non.

Journée de prise de contact; nous sommes promenés à travers le camp par les détenus-à-fonction : exécuteurs à l'intérieur du camp des ordres des S.S. qui s'en remettent à eux de toute l'administration des prisonniers, cela évite aux S.S. de faire autre chose que quelques promenades paisibles dans l'enceinte, leur permet de passer la plus grande partie de leur journée dans les locaux et dépendances de la caserne S.S. mieux tenus, mieux chauffés, plus plaisants à tous égards que les blocks, avec leurs lattes sales qui font penser à des chenils.

Une fois habillés, affectés à un block (celui de la quarantaine où l'on fait loger les détenus qui ne sont pas encore vaccinés), on nous fait un petit discours d'accueil : appel à notre sens de la solidarité et de la discipline. Le chef de block est un blond Allemand au regard limpide, d'une extrême méfiance à l'égard de tout et de tous, avec une affectation de totale équité qui le rend hautain : un ancien, un communiste.

Les « trente-sept » s'installent, organisent un sweepstake sur la date de la libération; le plus pessimiste dit : 15 janvier et passe pour fou. Les lits étroits, la soupe maigre, les histoires de tortures et d'atrocités, tout cela nous fait sourire comme une chose qu'on ne sera amené qu'à effleurer à peine. Nous aurons connu Buchenwald, mais pas pour longtemps : les Alliés sont à Bruxelles. Dans un coin du block il y a une petite carte de France avec des épingles. Le haut-parleur annonce des troubles en Roumanie.

Réunion, le soir, sur mon grabat, des cinq plus enragés de l'évasion. Faut-il tenter quelque chose de peur des mesures que les S.S. prendraient en dernière minute? Nous décidons d'y réfléchir.

Un magnifique docteur avec des cheveux, des yeux fous et lumineux, une blouse blanche, une flamme dans le corps, vient tous les matins commenter les nouvelles : c'est Balachowski. Nous ne travaillons pas, de temps en temps on nous pique; de l'eau distillée disent les docteurs, car il est bien entendu que les vrais vaccins

sont réservés à la Wehrmacht. Le reste de la journée, nous jouons à des jeux : portraits, questions, devinettes, bridge clandestin, car les cartes sont en principe prohibées. J'invente un jeu des familles. Les principales familles sont : les stations de métro, les cafés parisiens, la cave « après-guerre », le menu « libération », le bar « armistice », les places de Londres. Le matin, culture physique sous la direction d'un jeune Canadien qui ne se lasse pas d'inventer d'étranges flexions.

La cheminée du crématoire fume tout le jour. Les files en haillons des « musulmans », ce qui veut dire ici moribonds, avancent tous les jours au pas Buchenwald (un kilomètre à l'heure) le long des baraques. Cela fait partie d'un spectacle lugubre, mais révolu pour nous. C'est comme un inventaire de ce que nous n'aurons pas connu, puisque demain peut-être ou dans huit jours...

Trois semaines se passent. Samedi. On appelle seize noms parmi les nôtres à la Tour. Je n'en suis pas. Regret, comme de ne pas faire partie d'une expédition. Grosses plaisanteries. La Tour? Ça doit être pour vous rapatrier. Ou pour nous pendre. Ha, ha.

Le soir il y a eu un ciel formidable avec deux arcs-en-ciel et des dorures extraordinaires sur l'horizon. Je suis resté longtemps dans la cour du block, appuyé aux barbelés, les yeux accrochés à ces fantômes, à ces couleurs, sûr de la beauté, sûr de l'avenir, ébloui et reconnaissant. Lundi on a appris que les seize camarades avaient été pendus et brûlés. Le grand capitaine américain, et l'Anglais, et le Belge, et Max, et Benoît, et le petit Louis, et tous les autres. Je n'y ai pas cru. C'était vrai pourtant. Cela s'est confirmé. Pas de doute. Pourquoi eux? Et nous?

C'est à ce moment-là que nous avons commencé à échafauder de grands projets et que tout est devenu différent avec un sens précis aux démarches, aux journées, aux conversations. Sauver ceux qui restent.

Moi j'étais partisan d'une évasion. Difficile. Ken a été formidable. C'est un Anglais que j'ai connu à Londres. Blond, trapu, l'œil bleu, rieur, calme et vibrant en même temps. Ami de Balachowski. Il a pris contact par Bala avec l'organisation clandestine, les communistes d'abord. Sans succès. Et puis un autre groupe où il y avait un petit Rhénan et un grand Viennois.

Le principe était simple : sauver trois hommes en changeant leurs identités et en les faisant passer pour morts; le lieu choisi fut le Block 46, redouté de tout le camp, bloc du typhus, bloc des

expériences mystérieuses, bloc où l'on entrait mais d'où l'on ne sortait plus, fui par les détenus, fui même par les S.S., hanté seulement par la silhouette furtive du docteur S.S., l'Obersturmfuehrer Ding, et par la figure inquiétante du Kapo Dietzsch, prisonnier depuis vingt-trois ans, brutal, autoritaire, sadique et rusé.

Pourparlers. Ding accepte de nous sauver. Qui? Ken choisit un Anglais et moi. Dietzsch, à son tour, croira que c'est lui qui est responsable de tout. Aucun des deux ne doit savoir que l'autre est dans le coup. Le Viennois fait usage de remarquables facultés diplomatiques. Dix jours après les premières exécutions, nous entrons tous trois au Block 46. Cela veut dire : isolement total. A trois dans une chambre, pour toute compagnie les deux infirmiers, grimaçants criminels de droit commun, qui ne savent trop à qui ils ont à faire et se montrent tour à tour plats, affables ou violents et irascibles, crient et sourient sans rime ni raison, terrorisés par le Kapo et habitués à terroriser les malades. Attente. Quand fera-t-on l'opération de la substitution? Ding ne se presse pas. Dietzsch semble avoir complètement oublié. Les semaines passent en petits jeux, confidences, échanges de billets avec le Viennois. Un jour, à dix heures du matin, on réclame Harry pour le peloton d'exécution. La cérémonie est prévue pour trois heures après midi. Dietzsch, avec son sourire hallucinant, nous apporte la nouvelle dans notre chambrée. Pendant ce temps, au rez-de-chaussée, un typhique, Marcel Seigneur, délire dans l'agonie. S'il meurt, Harry prendra son identité. S'il meurt? Quand mourra-t-il? Il est trop tard. La substitution sera trop fraîche, trop visible. Harry se domine et nous fait ses adieux, pâle, brusquement entouré d'une zone glaciale, d'un linceul. Je ne peux m'empêcher de penser « Quel rôle étonnant. »

Non. Nous n'abandonnerons pas. Petit mot au Viennois, en toute hâte, nouveaux palabres avec Dietzsch. Il a donné sa parole, il faut qu'il fasse quelque chose. A une heure, Dietzsch fait à Harry une piqûre de lait. Harry se met aussitôt à grelotter de fièvre et à s'agiter de frissons. Dietzsch téléphone au médecin chef et l'avertit que le prisonnier n° 8322 ne pourra se rendre à son exécution, étant cloué au lit par un accès de typhus vraisemblablement mortel. Le médecin-chef se déplace. Nous le voyons arriver par la fenêtre. Il est venu en ambulance. Tout s'écroule.

Dietzsch ne perd pas son sang-froid. Il montre Harry et une

charte de température qui assure un trépas imminent. Ce soir, demain matin au plus tard.

Pendant ce temps, Marcel Seigneur continue à délirer. Douze des survivants se préparent à aller à la mort. Le commandant Dubois qui est parmi eux fait une démarche auprès du Schutzhaftlagerfuehrer pour obtenir que son groupe soit fusillé et non pendu. Ken et moi, assis sur nos lits couverts de carreaux blancs et bleus, les yeux fixés sur le haut-parleur au-dessus de la porte, guettons.

« J'ai une ambulance, dit le médecin-chef, je peux l'emmener tout de suite. — Ne craignez-vous pas que cela fasse mauvais effet, un moribond qui aura peine à se tenir sur ses jambes?»

Le Schutzhaftlagerfuehrer réfléchit : Fusiller? Ce n'est pas dans les traditions du camp. — Mes douze camarades et moi sommes des officiers qui avons combattu pour leur pays, comme vous eussiez fait pour le vôtre en pareil cas.

Faites-lui donc une piqûre ici, dit le médecin-chef. Du moment que je sais qu'il est mort, c'est tout ce qu'il me faut.

Mais je n'ai pas de peloton d'exécution, dit le Schutzhaftlagerfuehrer. J'ai bien quelques S.S.

Dietzsch accepte de faire la piqûre, mais il exige un ordre écrit. « Vous comprenez, je ne peux pas prendre une responsabilité comme celle-là sans être couvert. — D'accord, vous l'aurez demain matin. »

Le Schutzhaftlagerfuehrer cède. A trois heures, les douze hommes meurent. Harry est sauvé, car dans la nuit Seigneur est mort et son corps est envoyé au crématoire avec le numéro et les signes identificateurs de Harry. Vingt-huit morts, un homme sauvé.

Pâle, vacillant encore de la secousse de la fièvre, Harry remonte dans notre chambre le lendemain soir.

Trois jours plus tard, Ken est devenu Maurice Chouquet. Il restait moi, mais Ding retombait dans son apathie, Dietzsch dans son indifférence ricanante. — Deux passe, mais trois c'est trop. Du reste, pourquoi serait-il exécuté? S'il était condamné à mort, on l'aurait pendu ou fusillé avec les autres.

Les jours passent. L'épidémie de typhus touche à sa fin. Quelques cas sont en voie d'amélioration. Il n'y a que le jeune Michel Boitel qui, sans doute, mourra. Ken insiste. S'il meurt, il faut le substituer

à Stéphane. Dietzsch hésite. Tout cela lui paraît un peu dangereux. Les jours passent.

Michel va un peu mieux. Dietzsch nous a apporté des livres et je me plonge dans le bouquin de Carrel. La mort m'apparaît comme inévitable, voisine, facile. Que regretterai-je de ma vie interrompue? L'absence d'une œuvre qui demeure, d'un enfant de moi? Les pays, les fruits, les femmes que je n'aurai pas connus? Ou de n'avoir pas dit adieu à celle que j'aime? Tout cela paraît si futile, paraît si intégralement appartenir au système que précisément je vais abandonner.

Un seul sentiment plus vif que les autres m'obsède : l'amour-propre. Un tel me considérera comme un salaud. Irrémédiablement. Cette face qu'un jour je lui ai montrée, pour toujours ce sera l'image qu'il gardera de moi. Impossible maintenant de démentir. Et la question naît : quelle part de moi-même aurais-je voulu démentir? Ou encore : ce que j'ai donné comme étant moi, était-ce bien moi? Question stupide qui tourbillonne un instant et s'affaisse parmi les souvenirs.

En face il y a tout le côté positif de la mort qui me nourrit : aventure, renouveau, porte ouverte sur tout ce qui est au delà du possible. Je commence très lentement à y croire.

Le 20 octobre est mon vingt-septième anniversaire. Vingt-sept ans de vie. C'est très raisonnable. Et puis, le soir, Boitel a une rechute. Il ne passera pas la nuit.

Le lendemain midi, je suis Michel Boitel. Trois jours plus tard, ma condamnation à mort arrive de Berlin. Triomphalement, Ding m'apporte le papier et sa réponse : mort du typhus le 21 octobre 1944.

Le 1er novembre, nous quittons le camp, dans trois directions différentes. On nous a trouvé de bons commandos : Iéna, Schœnebeck. Je ne reste que deux jours dans le « bon » kommando. On m'expédie sur une usine souterraine où je suis employé comme aide-magasinier. C'est un petit camp de cinq cents détenus. Le matin on nous réveille à trois heures. Pendant une heure et demie, sur le ballast gelé, nous attendons un tortillard qui nous emmène jusqu'à 700 mètres du tunnel. En colonne, poussés par les cris et les coups d'un kapo hystérique, nous arrivons à l'usine vers cinq heures. Travail. L'usine est chauffée. A midi, un litre de soupe. A cinq heures, départ. Nouvelle attente sur le ballast. Arrivée au camp à sept heures. Appel. L'appel dure dix minutes les jours

de beau temps, une heure lorsqu'il pleut ou qu'il neige. A neuf heures, on distribue le pain et le bout de margarine ou de saucisson. A dix heures, on s'affale entre deux camarades aussi fourbus sur un bat-flanc large de 80 centimètres. Réveil à trois heures.

Le 1er février, je m'évade avec un camarade. Nous avions tout calculé et tout se passa comme prévu : quitter la colonne juste avant l'entrée du tunnel, se cacher dans les broussailles, grimper à travers les sapins, attendre le petit jour, et puis sortir notre boussole improvisée, notre bout de carte.

Nous sommes assis sur un tronc d'arbre, un peu de pain dans une sacoche, les yeux rivés à la plaine qui est là, ouverte devant nous. Sur l'horizon, il y a des villages qui fument. La terre froide évapore une brume humide. Ciel gris avec un soleil fondu. Ornières devant nous qui doivent devenir des chemins ; insoutenable élargissement des pores sous l'impact de cette idée : liberté.

— Même si ça doit nous coûter la vie, pour cette minute cela en aura valu la peine, dit Robert à côté de moi.

Deux heures plus tard, dans le premier village, un vieux beau du Volkssturm, revolver au poing, nous arrête et nous amène au poste de police. C'est raté. Je croyais le pays en désordre avec des fuyards sur toutes les routes. Erreur, il était trop tôt.

On ne nous a pas pendus, malgré les menaces du chef de camp. On nous a battus, on nous a fait moisir deux jours et deux nuits dans les horribles cellules de l'effroyable prison de Dora, et puis on nous a affectés à la compagnie disciplinaire de Dora, où nous creusons des tranchées pendant que février fait frissonner les arbres et que mars glisse dans le ciel quelques soleils presque estivaux.

Dora, il y a un an, c'était la mort. A présent, il y a un progrès. La nourriture est lamentable, mais on travaille moins. Les S.S. se désintéressent de plus en plus de ce qui se passe dans les Kommandos. Notre Kapo est fou, mais à l'exception des jours où ses instincts meurtriers le reprennent, inoffensif. Il suffit de se mettre bien avec les deux lascars qui lui servent à la fois de mignons, de fourriers et de bourreaux : Emil et Richard, deux droit commun allemands.

Les Russes avancent. Les Alliés atteignent le Rhin. De tous les coins de l'Allemagne des convois de cadavres viennent s'entasser entre les barbelés électrifiés de Dora. Toute la nuit, j'en ai déshabillé des cadavres et des demi-cadavres, avant qu'on ne les brûle, parce

qu'il est essentiel de récupérer les vêtements. Pour récompense on m'a donné au matin une boîte de sardines et un quignon de pain.

Fin mars, on savait les Alliés à cent kilomètres et tous les jours des alertes aériennes interrompaient le travail aux tranchées. On les attendait comme des répits, mais aussi comme des signes, des présences de l'avenir éblouissant brusquement au cœur du présent sordide. Les pelles s'immobilisent, les têtes se lèvent. Le vent des collines porte le grondement des moteurs, peut-être déjà des canons. En même temps, une même interrogation anime toutes les conversations du camp, tend les fronts, inquiète les Kapos et les chefs de block aussi bien que les derniers des « points de fuite »; va-t-on évacuer le camp?

Sur la colline du Block 124 d'où l'on domine la vallée de Nordhausen, je suis assis à côté de Charles et de Maurice et de Jean et nous regardons les fumées qui se croisent : usines, trains, centrales. Il y a alerte et les avions ne doivent plus être loin. Les voilà qui fondent sur la vallée avec un long soupir mélodieux. Et les flammes jaillissent et les volutes soulevées se confondent dans le ciel. Le bombardement dure deux heures et la terre du camp tremble.

Le lendemain, à dix heures, l'évacuation commence. Par fournées de mille, on nous pousse sur des trains qui se mettent à rouler, errant à travers les jours, les nuits, les paysages, les arbres, les bâtisses, les rails. Jusqu'où? Allons-nous vers le nord, vers l'ouest, vers Berlin? Mais les Russes sont à Berlin et où sont les Anglais? Je cherche le nom d'une station, je ne vois que des abréviations incompréhensibles. Les aubes se succèdent et les lentes journées; la lumière est grise, les conversations se traînent faiblement entre des sujets rebattus; autour de moi, assis sur un trou dans le fond du wagon, les jambes au froid, cinq Français, des camarades, se sont serrés les uns contre les autres, partageant leur pain, leurs couvertures, leurs espoirs.

Soir du deuxième jour. Il semble que l'on n'ait jamais rien fait d'autre que de rouler sur ces rails, dans ce wagon où ça sent l'homme fatigué, l'urine. Une gare. Je me penche et je lis : Luneburg. Brusquement je comprends notre itinéraire. Le train s'arrête à la sortie de la gare. Je prends une décision rapide : ne pas traverser l'Elbe. En un éclair j'entrevois tout ce qui m'attend au nord de l'Elbe : un camp, des détenus serrés les uns contre les autres, des soupes sans consistance, des cadavres, des convois, des attentes. Non. Je me glisse sur la voie par le trou du wagon. Il fait noir. Les

deux vieux soldats qui gardent le wagon n'ont rien vu, ou, recroquevillés sur leurs caisses, ils somnolent, aussi épuisés, aussi traqués que nous.

A plat ventre je roule jusqu'au remblai. Je me jette dans les bois. L'étoile polaire est là. Je fais face au sud et en avant. Force, énergies inépuisables qui s'élèvent dans ce corps épuisé, l'emportent vers leur but, indomptables. Je suis seul, propre, pur, libre. J'ai peine à m'empêcher de crier.

J'ai couru une nuit. J'ai marché deux jours. J'ai trouvé des habits civils, du pain, des routes droites et unies le long desquelles montait parfois le cortège des fuyards. J'ai même rencontré le miracle : un village tout récemment bombardé, une maison éventrée. J'entre dans la cuisine, intacte; il n'y a personne, mais, sur une table, fument trois tasses de chocolat entourées de vastes plats contenant de la tarte, des gâteaux à la crème, des biscuits à la confiture. Bouffée de gloire, vent de délire, j'ai tout englouti — et j'ai fui, comme si j'avais toute la Gestapo à mes trousses, courant à travers bois.

Le lendemain soir j'ai passé les lignes et à six heures, au coin d'une route, j'ai vu un groupe de soldats américains fumant et causant à côté de leurs chars, marqués de l'Étoile.

Stéphane HESSEL.

LA SIGNIFICATION DE L'AFFAIRE DOTKINS-HESSEL

D. Rousset, qui a séjourné à Buchenwald et réuni un ensemble de témoignages sur le fonctionnement de la société concentrationnaire, nous communique les renseignements suivants sur l'affaire Dotkins-Pool-Hessel.

L'affaire dite des 37 ou du Block 17 jette une lumière crue sur la société concentrationnaire. On y trouve réunis à peu près tous les éléments du problème social des camps.

Le 17 août 1944 arrivent au Block 17 trente-sept officiers et agents français, anglais, belges, canadiens, évacués de Fresnes de toute urgence devant l'avance alliée. On apprend qu'ils sont Politzhäftlinge et non Schutzhäftlinge ce qui aggrave leur situation. Alfred Balachowski prend contact avec eux. Ils estiment qu'ils vont être exécutés, mais rien ne paraît certain à cet égard.

Le 8 septembre 1944, 16 d'entre eux sont convoqués à la Tour, à l'appel du soir. Ils disparaissent. Divers bruits courent : on les a vus au Bunker; d'autres prétendent qu'ils ont été conduits en voiture cellulaire à Weimar et exécutés. Une brève enquête fait ressortir qu'il y a vraisemblablement confusion avec un groupe de cinq Belges arrivés au camp en mai, interrogés à Weimar, pendus ensuite. En fait, ils semblent avoir été pendus dans les caves du crématoire le 9 septembre 1944. Le 13, on remet à Alfred Balachowski un carnet trouvé sur le cadavre de l'un d'eux. La conclusion ressort, évidente, que tous vont être tués.

Il n'est pas possible de les sauver tous. Les Français qui connaissent l'affaire et qui ont de hautes responsabilités au Block 50, c'est-à-dire à l'Hygiène Institut, décident, avec l'appui de Kogan, d'en sauver trois. Ils en désignent un : Dotkins, (Colonel Yéo Thomas) qui a le grade le plus élevé et le chargent de choisir les deux autres.

Le premier projet consiste à les faire entrer au Revier où ils mour-

ront administrativement. On leur substituera un mort. La solution du Revier est bonne parce qu'il y a beaucoup de cadavres et la substitution pourra donc être rapide et facile. Le docteur français Vic Dupont y occupe un poste important : il est chef de la section des tuberculeux, mais dans une affaire aussi grave il n'a pas le pouvoir de régler àlui seul la question. C'est le Kapo Ernst Busse et son adjoint Otto Kipp qui seuls peuvent décider. Ils font tous deux partie de la fraction communiste clandestine allemande et y occupent d'importantes positions. Les contacts sont pris par l'intermédiaire de Karl le Kapo de la cantine. La fraction communiste allemande refuse d'intervenir.

La raison de ce refus se trouve dans la situation objective. Ces événements ont lieu au lendemain du grand bombardement de Buchenwald. Des armes, en nombre impressionnant, ont disparu. Les S.S. poursuivent activement les fouilles. A l'Effektenkammer on sait que des vêtements de détenus ont été demandés à la Tour. Des espions vont donc être envoyés dans le camp. Ils pullulent déjà. Un Rapportführer est arrivé spécialement chargé des fouilles individuelles, de la saisie de tous les papiers que les détenus portent sur eux. Le sauvetage des officiers étrangers s'avère donc périlleux. Si la fraction communiste allemande est compromise dans une affaire aussi grave, on peut être certain que les S.S. feront un coup d'état à Buchenwald, renverseront les Rouges et rétabliront les Verts à tous les postes. C'est le problème du pouvoir qui se trouve posé avec sa signification entière : le rétablissement des Verts entraînera des milliers de morts et une terreur sauvage dans le camp. Ces considérations déterminent le refus de la fraction communiste allemande.

Le Revier étant fermé, il ne reste que le Block 46, le Block des cobayes. Cela pose deux problèmes : Ding-Schuler et Dietzsch. Le Sturmbannführer Erwin Ding-Schuler a fondé le Block 50, l'Hygiène Institut des Waffen S.S. en septembre 1943, et dirige également le Block 46 qui existe depuis le second semestre 1942. Le S.S. Ding a laissé entendre à plusieurs reprises qu'il ne croit plus à la victoire allemande et qu'il serait prêt à jouer la carte des détenus. Ding ne pouvait être pressenti sur une telle question que par son secrétaire Kogan, Autrichien, centre catholique, qui grâce à son poste connaît les secrets du camp. Balachowski développe ce point de vue devant Eugen Kogan. Ding après négociations se déclare d'accord à une double condition : détenir des gages qui lui serviront pour

sa sécurité personnelle la guerre finie, secondement que Dietzsch le Kapo du 46 ignore que lui Ding est au courant. Pour répondre à la première exigence des documents reconnaîtront le service rendu par Ding et un message chiffré sera envoyé aux Alliés. (Balachowski et ses amis disposent d'une chaîne pour transmettre des messages à l'extérieur).

L'affaire Dietzsch s'avère très compliquée. Dietzsch est une puissance. Il est l'agent d'exécution des S. S. Dans le camp il est craint et détesté de tous, mais il a rendu des services à toutes les fractions. Il connaît lui aussi les secrets. Il est interné depuis 25 ans. Il a été arrêté et condamné à 15 ans en 1920 pour avoir donné des documents de la Schupo au parti communiste. Ses quinze ans finis il fut maintenu par Hitler dans les camps. La difficulté vient de ce que Kogan ne peut mener à bien personnellement cette affaire. Dietzsch le déteste. Balachowski qui a assisté à la fête organisée au 46 pour le vingt-cinquième anniversaire de détention de Dietzsch, se souvient que Baumeister paraissait en très bons termes avec le Kapo. Hans Baumeister est un social-démocrate et le second de Kogan dans toutes les affaires délicates. Balachowski intervient auprès de lui. Tout d'abord Dietzsch refuse. Il ne voit pas immédiatement l'intérêt que peut présenter pour lui cette affaire. Il a une femme attitrée au Revier, qu'il est autorisé à aller voir suivant sa fantaisie le jour ou la nuit. On agit auprès d'elle et grâce à son influence, Dietzsch cédera. Mais il exige des documents prouvant le service rendu, qui lui sont donnés. Dotkins, Hessel et Pool entrent ainsi au 46.

Le 14 septembre les dix-huit restant sont répartis dans les Blocks du grand camp. Le Dr Morat qui travaille avec Balachowski au 50 réussit à placer trois d'entre eux au Block 10 et au Lager Kommando (une bonne équipe). Il s'agit de Chaigneau, Rambaud et Séguier. Le Dr Morat s'efforce en même temps de préparer leur évasion mais les démarches n'aboutissent pas : des adresses ont été obtenues pour Weimar, Iéna, Erfurt, mais la liaison ne peut jamais être établie. Le 4 octobre 1944 après l'appel 15 nouveaux noms sont convoqués au Schult 3 par billets individuels. Le 5 au matin il s'en présente douze. Pool est au 46, soi-disant malade du typhus, deux autres, Avallad et Evesque, sont en transport à Iéna. Les douze sont conduits au Bunker, puis dans les caves du crématoire où il sont durement battus, et enfin dans la cour de la D.A.W. où ils sont fusillés.

L'ordre de Berlin est formel. Pool a été déclaré intransportable. La Gestapo veut vérifier. Dietzsch qui connaît l'intention de la Gestapo fait à Pool des injections de lactosérum. Sa température monte à 41. L'Obersharführer Wilhelm du Revier accompagne l'homme de la Gestapo au Block 46. Dietzsch, le Kapo détenu, leur refuse l'entrée. Ce n'est qu'après négociations qu'il accepte de laisser pénétrer la Gestapo dans son Block. Le lendemain 7 octobre des ordres arrivent de Berlin pour exécuter coûte que coûte Pool. Il sera théoriquement tué par piqûre le 8 octobre 1944. On lui substitue un cadavre. Le 7 octobre Avallad et Evesque arrivent d'Iéna. Ils sont transportés directement à la D.A.W. et fusillés. Le 10 octobre Dotkins et le 20 Hessel meurent sur le papier. Hessel prend le nom de Bertel. Dietzsch a tenu parole.

L'évasion de Rambaud et de Southgate, auxquels doit se joindre un autre Français lié à une affaire tout à fait différente, est activement préparée en liaison avec Karl le Kapo de la cantine, qui leur fera quitter le camp dans une caisse clouée et les livrera à Iéna le 13 octobre. Le 12 octobre Rambaud est appelé à la Tour et fusillé avec cinq officiers russes. Karl s'inquiète et refuse de réaliser le projet d'évasion pour les deux autres.

Tels sont les faits essentiels. Alfred Balachowski achève un ouvrage intitulé « Verts et Rouges » (aux Éditions de New-York) où il raconte cette affaire ainsi que bien d'autres aussi significatives. L'édition anglaise d'un livre de Kogan sur Buchenwald est en préparation et sa traduction en français se poursuit parallèlement. Kogan, Balachowski, Vic Dupont sont certainement parmi les rares étrangers qui ont pénétré l'intimité de la société concentrationnaire.

Quelques sommaires conclusions s'imposent :

Il n'était possible d'agir efficacement que si l'on détenait une partie du pouvoir dans les camps de concentration. Alfred Balachowski n'a pu intervenir que parce qu'il occupait un poste important à l'Hygiène Institut. Arrivé au début de janvier 1944 à Buchenwald il partit presque immédiatement pour Dora comme simple travailleur. Il fut rappelé sur l'intervention de Ding qui avait appris qu'il était chef de laboratoire à l'Institut Pasteur. Sa connaissance des langues (il parle l'allemand, l'anglais, et à la perfection le russe) sa qualification technique le servirent. A partir du moment où il fut chargé de l'entretien d'une souche typhique chez les poux, il devint une puissance. Il pouvait fournir du bon vaccin et c'était une mon-

naie d'échange de grande valeur. Mais, suivant la mentalité particulière de l'aristocratie concentrationnaire, il pouvait aussi donner le typhus : il disposait des poux. Les aristocrates le considéraient donc comme une autorité avec laquelle il fallait compter. Ce problème du pouvoir était d'une importance capitale. On peut même dire que c'était le seul grand problème. Les réponses fournies à telle ou telle question doivent être envisagées sous cet angle comme nous le montre l'attitude communiste dans cette affaire. Elle posait devant la fraction allemande qui était au pouvoir le problème de sa stratégie d'ensemble et la réponse devait effectivement tenir compte de tous ces éléments.

Il fallait inévitablement faire un choix. La loi dominante de la société concentrationnaire, c'est que tous ne peuvent être sauvés. Il faut que le grand nombre meure. Ici le choix a été laissé à la décision des intéressés, du moins pour deux cas, mais bien souvent, le plus souvent, il était nécessaire de choisir sans les consulter. Qui dit choix, dit critère, et c'est alors que rentrent en jeu les opinions, les intérêts, les affections. La question du pouvoir et celle du choix, qui sont liées, se retrouvent à l'origine de toutes les luttes, de tous les drames de l'univers concentrationnaire.

Enfin cette affaire laisse entrevoir au travers des démarches de Balachowski et de Kogan, de l'attitude de Dietzsch, la complexité des rapports entre les S.S. et les détenus.

Le jeudi 5 avril 1945, au soir, le Sturmbannführer Ding monta en voiture de Weimar à Buchenwald prévenir Eugen Kogan qu'une liste de 47 noms avait été dressée : ces 47 concentrationnaires devaient être exécutés le 6 avril au matin. Parmi eux figuraient huit noms du Block 50 dont celui de Kogan et presque tout le personnel du 46 y compris Dietzsch. Tous purent se cacher dans le camp. Le S.S. Ding transporta Kogan, caché dans une caisse fabriquée spécialement pour cet usage, dans sa voiture particulière à Weimar le dimanche 8 avril 1945. Ding fut arrêté par les Américains. Selon les engagements pris il ne fut ni accusé ni jugé, mais envoyé dans un camp de prisonniers de guerre. Il s'est récemment suicidé. Quant à Dietzsch qui, aux dires de ceux qui l'approchèrent, tua de sa propre main à Buchenwald plus de dix mille hommes, il circule aujourd'hui librement en Allemagne.

David Rousset.

VIE D'UN ALLEMAND

III. — L'Homme.

Le père d'Emmanuel me recommanda à un sien ami, Hogarten, qui dirigeait les éditions Leibniz.

C'était une belle maison. Hogarten en était le fondateur et l'heureux animateur. J'ai rarement rencontré esprit plus instruit et plus intelligent. Son but principal était l'instruction de l'ouvrier. Il avait organisé une vaste association de lecteurs qui fournissait à un prix modéré des éditions de toute la littérature mondiale à ses abonnés.

Il comptait plus de 100.000 clients fidèles, presque tous ouvriers ou employés, parmi lesquels il diffusait la flamme de l'esprit.

Il achetait des droits aux éditeurs ordinaires et j'étais étonné de voir quel niveau ses abonnés avaient atteint.

Les classiques formaient la base de ces collections, mais il ne laissait échapper aucun auteur moderne, d'où qu'il vînt. Il me confia comme premier travail la rédaction d'une petite revue qui servait surtout à la diffusion de l'art moderne.

Je dus reconnaître, à ma confusion, que maint ouvrier connaissait mieux les poètes étrangers que moi, malgré mes études.

Hogarten était mieux qu'un éditeur, c'était un apôtre. Il méprisait d'ailleurs ses collègues qu'il qualifiait de race de requins, de marchands de papiers âpres au gain.

Son affaire marchait à merveille. Il donnait cependant une grande partie de ses bénéfices à de jeunes artistes pour leur permettre de bonnes études.

Il me confia bientôt une partie de son courrier qui partait dans tous les coins de la terre.

N'importe quel document de littérature ou d'art le passion-

nait. Mais tout cela n'était pas un but en soi, il s'en servait pour créer un esprit indépendant et critique chez les gens, tout en diffusant l'enthousiasme pour une vie plus digne des ouvriers.

Les événements politiques n'avaient pas encore touché son entreprise. On lui avait même promis l'appui officiel. Il s'en moquait bien, étant toujours resté indépendant. Petit à petit pourtant les nouveaux maîtres du pays prenaient de l'assurance. Ils ne rencontraient nulle part de résistance déterminée. C'est pourquoi ils laissaient tomber le masque de l'indulgence.

Quelques-uns de ses meilleurs collaborateurs disparurent.

Pour compenser la perte de nos anciens collaborateurs, on nous envoyait sans cesse un choix des plus obscurs et plus incapables rapins.

Hogarten luttait; il allait s'expliquer et, parfois, obtenait encore gain de cause, mais à la longue, il essuyait de plus en plus d'échecs. « Je ne peux pas laisser mon monde sans un guide dans cette époque grotesque », me dit-il souvent, et il recommençait inlassablement le combat inégal.

J'étais depuis près d'un an chez lui, quand un beau jour un bonhomme y surgit en chemise brune sous un complet bleu marine, le crâne couvert d'une chevelure drue, coupée en brosse. Il s'exprima avec un fort accent faubourien :

« Je suis votre nouveau conseiller littéraire », nous dit-il.

Hogarten croyait rêver; il prit le bonhomme pour ivre et envoya sa secrétaire chercher un verre d'eau.

Notre intrus, cependant, n'avait rien bu ce matin-là. Il était armé d'une lettre de la Chambre culturelle du parti hitlérien qui, en effet, nous « recommandait » de l'employer chez nous. Hogarten, un diplomate de grande classe, perdit cette fois son sang-froid et le mit sans ambages à la porte.

« C'est bien, c'est bien, monsieur, je m'en vais, mais vous pouvez en être sûr, je reviendrai demain. »

Il partit sans se montrer trop vexé.

Il revint, en effet, le lendemain; et Hogarten, qui s'était renseigné, fut bien obligé de le garder.

« Vous savez », nous disait le bonhomme, « avec moi on peut toujours s'arranger. Moi, personnellement, je n'ai aucune envie de rester chez vous, je comprends que cela vous gêne. J'aurais préféré qu'on me donnât le magasin de confiserie dans ma rue. C'était la propriété d'un juif qui est parti. Ils ne l'ont pas voulu. Comme ils

doivent donner quand même quelque chose à un ancien combattant du parti, ma foi, c'est chez vous qu'ils me planquent. D'un côté, cela m'embête, je n'aime pas les bouquins; d'un autre côté, c'est naturel, puisque j'étais secrétaire culturel dans la section du parti. »

Hogarten lui demanda ce qu'il avait fait dans cette charge. « J'ai organisé les bals et les divertissements de société. Vous savez, je suis fort pour cela, je l'ai déjà fait lorsque j'étais encore syndiqué. Si vous avez besoin d'une soirée humoristique, fiez-vous à moi. Je vous montrerai des trucs à se tordre. »

Pour comble d'ironie, notre pâtissier culturel s'appelait Hirn; cela signifie cerveau.

Hogarten en rit, malgré sa colère.

Hirn fixa immédiatement lui-même ses revenus; c'était le double de mon traitement.

Au bout de quelque temps, je sentis un changement dans l'attitude de Hirn qui, en somme, n'était qu'un pauvre type, assez brave au fond. Il s'aventura à donner des conseils plus impérieux ; il sortait des brouillons d'une belle serviette de cuir qu'il s'était achetée pour son nouvel emploi d'homme de lettres.

Pour l'occuper, Hogarten lui avait dit de veiller sur l'ascendance aryenne de nos auteurs. Il partait alors bravement à la Chambre pour demander si un certain Schiller, de Weimar, correspondait bien aux exigences du parti.

Un beau jour Mme Hogarten téléphona à son mari pour lui dire que Hirn avait soudainement surgi chez elle, s'était promené dans l'appartement et était parti sans explication.

Le patron haussa les épaules.

Quand l'énergumène se montra chez nous, il cligna de l'œil de mon côté et s'enferma avec Hogarten.

Cela me sembla louche. Je restai sur mes gardes et entendis tout à coup un terrible éclat de voix.

Hirn sortit très embêté avec un « Bon, bon, patron, vous êtes prévenu. »

L'ignoble intrigue, le lendemain, éclata au grand jour.

Ils avaient trouvé, Dieu sait comment, que Mme Hogarten était née Weiss. Ce nom est parfois juif.

Cette fois-ci, ce n'était plus le triste Hirn qui mena le jeu, mais un docteur de la Chambre. On exigea des papiers prouvant l'ascendance pure de Mme Hogarten. Son père était né dans les provinces

baltes. Elle avait l'aspect le plus nordique possible, avec ses belles tresses blondes.

Comme elle ne pouvait pas se procurer l'acte de naissance de son père, elle fut obligée de passer un examen racial dans le fameux Institut Kaiser Wilhelm. C'était là que l'élite des savants allemands travaillait depuis longtemps aux grands problèmes scientifiques. D'innombrables découvertes de la plus grande portée pour l'humanité en étaient sorties. Ils devaient maintenant s'occuper des soucis du nouvel État et le faisaient avec un grand sérieux.

On prit des photographies de Mme Hogarten dans toutes les positions; on n'épargna ni ses narines, ni ses oreilles.

Empreintes digitales, mesures des plantes de pied, volume du crâne, couleur des cheveux, tout cela complétait l'enquête.

L'examen dura trois jours; on invita la dernière fois son jeune frère de 16 ans à se joindre à elle.

Le professeur Fischer, une célébrité internationale en matière d'anthropologie, les examina en personne. Mme Hogarten devait se promener toute nue devant lui et une dizaine d'assistants.

Fischer la confronta ensuite avec son frère. Il fixa leurs visages, recula, les fixa de nouveau, cligna de l'œil, fit allumer de différentes lumières. Il était visiblement désemparé!

Je pouvais le comprendre; la femme du patron était l'image même de la race nordique. De haute taille, avec ses magnifiques tresses d'un blond doré, elle évoquait l'image des Walkyries. Restait se sacré nom de Weiss. Le professeur Fischer n'épargna pas sa peine. Il se coucha à plat ventre pour la regarder d'en bas, monta sur une chaise pour se faire une impression de la perspective d'oiseau, lui palpa la main, la peau, lui frotta le nez, les oreilles, sans jamais dire un traître mot.

Ces chinoiseries mirent la malheureuse femme à bout de nerfs et elle ne put plus retenir ses larmes. Cela aussi fut consigné dans l'expertise et y figura sous le titre de « fébrilité orientale ».

Le professeur Fischer avait compromis son nom et celui de son Institut pour rien dans cette grotesque corvée; toute l'écœurante humiliation que s'était infligée Mme Hogarten ne pouvait pas sauver son mari. Fischer avait prudemment évité de prendre position, le cas restait incertain.

Il croyait probablement pouvoir ménager la chèvre et le chou, c'est-à-dire se maintenir à la tête de son Institut tout en sauvant les gens qui étaient envoyés chez lui. Mais ces prudentes esquives

ne désarmaient un organisme comme la Chambre culturelle. Elle exerça désormais une pression brutale sur Hogarten. On exigea le divorce; en cas de refus, il perdait le droit de diriger ses éditions.

Le patron n'était pas homme à reculer devant un chantage. Il avait créé lui-même son affaire et entendait bien la garder. Il possédait des relations dans tous les milieux et allait de porte en porte pour s'assurer l'appui des personnalités influentes. Il demanda une audience au ministre, sans jamais obtenir plus qu'une entrevue avec un jeune secrétaire de vingt-cinq ans.

« D'abord ma femme n'est pas israélite (je m'en fiche bien), deuxièmement, ce n'est pas elle mais moi qui suis à la tête des éditions. » Cette argumentation devait convaincre tout homme normal, mais la Chambre était de mauvaise foi; elle restait sur ses positions inébranlables.

Hogarten employa tous les moyens : la ruse, la violence, l'argent, mais rien ne servit.

C'est bizarre, mais personne, même pas Hogarten, ne comprit sur le moment avec quel genre de types nous avions affaire.

Il était allé encore une fois à la Chambre culturelle et avait tempêté comme d'habitude. Comme il avait toujours les nerfs à fleur de peau, il criait facilement, et moi-même j'ai dû empocher pas mal de gros mots quand les affaires étaient difficiles. Mais c'était sans conséquence. Il dut faire de même à la Chambre, où la seule vue de ces jeunes gens à lunettes lui remuait la bile.

Toujours est-il qu'ils le firent arrêter sur-le-champ. On s'aperçut tout à coup que nous nous débattions déjà depuis longtemps dans le filet d'une araignée. Tout moyen fut jugé bon pour mettre le patron dans son tort. Ils avaient espionné notre courrier, et surtout la correspondance à l'étranger. Le téléphone non plus n'était pas sans surveillance. « Si on veut pendre quelqu'un, on trouve toujours une corde », dit le proverbe; en effet, ils avaient composé un laborieux dossier qui contenait des mots isolés prononcés au téléphone, des phrases arrachées du texte de ses lettres, bref un travail remarquable pour le mettre en prison.

On n'osa pourtant pas lui faire un procès, et comme c'était tellement plus facile, il disparut sans autre formalité.

J'ai pu savoir par Hirn qu'on l'avait transporté dans un camp de concentration près de la capitale. Je m'y rendis aussitôt pour le voir.

Ce camp n'était pas encore perfectionné comme il le fut plus tard. Je pus voir les détenus à travers une grille en bois. Ils chargeaient des briques sur des voitures à chevaux devant lesquelles ne se trouvaient pas des bêtes de trait, mais des hommes, attelés comme des bœufs. La sentinelle prit ma curiosité pour un sentiment d'approbation envers cette méthode et m'énuméra les différentes « grosses légumes » qui y peinaient. Il y avait de tout : du ministre au pasteur et de l'écrivain au savant.

« C'est peut-être dur au début », me dit le planton, « mais c'est pour les punir de leur trahison; quand ils auront compris qu'ils étaient dans l'erreur, on les relâchera ». Il croyait sérieusement assister à un genre de purgatoire, pénible, mais salutaire pour les âmes de ces prisonniers. Il m'expliqua qu'il avait même une certaine sympathie pour les captifs et suivait leur amélioration morale avec intérêt.

Débarrassée de l'indésirable Hogarten, la Chambre culturelle se préoccupa de voir les éditions Leibniz sans directeur. On nous mit d'office un gérant à la tête de l'entreprise et ce fut, comme de bien entendu, le bonhomme Hirn.

J'avais bien envie de m'en aller; seules les instances de Mme Hogarten purent me décider à rester à ma place.

Elle passait son temps à faire des démarches pour obtenir la libération de son mari.

J'y participais de toutes mes forces. Le hasard voulut que je rencontre occasionnellement chez des amis un jeune procureur qui s'occupait d'affaires politiques. Je lui racontai les malheurs de mon patron. Mais ce magistrat me dit qu'il était absolument dépourvu de moyens d'intervenir, toutes affaires d'internement étaient soustraites à la juridiction ordinaire.

« Mais figurez-vous que je dépose plainte contre un des gardiens, avec tous les témoignages nécessaires pour coups et blessures, par exemple, exercés contre un détenu. » Ma question le mit dans le plus grand embarras. La maîtresse de la maison me fit signe de me taire; je m'obstinai malgré tout à mettre les pieds dans le plat.

Et notre procureur de s'excuser, dans un silence mortel, sur ce qu'il lui fallait songer à sa famille, ses enfants, et qu'à cause d'eux il ne pouvait pas risquer son emploi. « Je fais mon devoir les dents serrées. »

« Hogarten, lui aussi, est marié », lui dis-je. Il ne répondit rien et je ne l'ai jamais revu. Mes hôtes me firent de vifs reproches,

car je risquais de nous faire mettre tous en prison avec mes objections irréfléchies.

Mme Hogarten décida de quitter le pays pour s'installer en Hollande chez un confrère de son mari. Elle voulait vendre les éditions. Comme la maison était sous tutelle, c'est la Chambre qui fixa le prix et notre ami Hirn abandonna la confiserie pour se faire acquéreur au prix de ses économies.

Mme Hogarten avait, à la fin, juste assez pour une place dans l'avion et emmena une petite valise à main, son unique bien, car on lui prit la plus grande partie de sa fortune.

Le calvaire de mon patron dura trois ans. Il put survivre à l'épreuve grâce aux colis que je réussis à lui transmettre.

Il fut libéré au début de la guerre.

Je le vis vieilli, ravagé, mais point brisé. Nous passâmes les vingt-quatre heures de permission qu'on lui avait accordées, ensemble, avant de rejoindre un bataillon spécial. Déchu de son grade d'officier, privé du droit de porter ses décorations de la guerre de 14, cet homme de quarante-cinq ans entra comme deuxième classe dans un des fameux « bataillons de rachat ».

Il ne voulait pas mettre les pieds aux éditions pour ne pas rencontrer le triste Hirn.

« Je m'en tirerai, je le sais. Ma femme est en sécurité et nous recommencerons après cette guerre, qui devait venir pour me libérer. Je connais la guerre, ils ne m'auront pas. Sais-tu pourquoi on nous a libérés? Ils n'ont plus de place dans ces camps qui commencent à se remplir d'étrangers. J'ai appris qu'ils ont renvoyé plus de 30.000 hommes. »

Il m'embrassa et, bientôt, ce fut mon tour.

J'allai faire mes adieux à maman qui, bravement, ravala ses larmes, mais grand'mère, devenue toute petite et rapetissée, me dit, et sa voix trembla : « C'est exactement comme cela que ton père est parti en 14. J'espérais tant ne plus devoir vivre un moment aussi affreux. »

Je les avais priées de ne pas m'accompagner à la gare.

Je traversai mon petit pays à pied et allai voir les parents d'Emmanuel qui était déjà parti.

« Quel affreux dilemme pour vous, jeunes garçons », dit le vieux professeur; « si vous défendez bravement votre pays, vous y installerez à jamais la tyrannie, et si, au contraire, vous sabotez les ordres de l'usurpateur, vous précipiterez la patrie dans la plus

terrible défaite de son histoire. Mais après tout, je crois en notre peuple, il se relèvera plus vite d'une défaite que de l'assassinat de son âme. »

Le chemin de la gare à la caserne, qui menait à travers une plaine balayée d'un vent glacial, était parsemé de pèlerins bizarres. Chacun portait des vêtements râpés pour ne pas risquer ses costumes neufs. Selon la fortune, un petit carton ou une valise formait le dernier vestige de la vie individuelle.

J'arrivai, selon ma bonne habitude, en retard.

Lorsque je débouchai dans l'immense cour de la caserne, je vis une compagnie pétrifiée devant un homme dont la voix formidable dominait aisément l'immense carré.

Cet homme était l'adjudant-chef Graf. Le ciel avait placé mon sort dans ses mains.

Graf ne cessa jamais de m'étonner. Il était le fruit le plus pur de l'esprit prussien, malgré son ascendance bavaroise.

Le premier jour, avant qu'on nous donnât nos uniformes, il n'eut pas un regard pour nous. Un civil n'était pas un être humain à ses yeux. C'était quelque chose comme un mollusque, flasque, mou, avec des vêtements malpropres, des cheveux trop longs et une jactance exubérante. C'était sa mission de transformer en hommes ce tas d'êtres malodorants, (car il y en avait qui usaient de la brillantine). Pour ces raisons, nous pûmes faire du vacarme comme cela nous plut. Un caprice du bureau de recrutement m'avait jeté dans une drôle de bande.

Les cent vingt types qui devaient composer la 5e batterie du 12e D. C. A. avaient été racolés dans tous les pays de l'Europe, accessibles en ce moment aux bras rafleurs de l'armée.

Plusieurs ne parlaient même pas allemand. Il y avait un ancien international de football qui avait joué pour une équipe française, des colons qui s'étaient établis dans les pays des Balkans; le fils d'un ambassadeur autrichien, renvoyé à cause de son opposition à l'Anschluss; des demi-Suédois et Danois qui savaient à peine qu'ils étaient restés pour une raison obscure sujets allemands. Il y avait même un type qui venait des îles Canaries. Beaucoup de gens de la Hollande, qui s'y étaient établis durant le grand chômage et avaient presque tous fait fortune là-bas. Et puis, phénomène unique, le bègue, qui était ingénieur pour les machines agricoles et avait travaillé en Ukraine pour le gouvernement soviétique.

Je sentis dès le premier quart d'heure que « l'esprit n'y était pas », comme le disait Graf plus tard.

Sur ces cent vingt desperados s'exerçait désormais le rabot de la volonté de Graf.

Quand il fit sa première apparition devant nous, je lui donnai 45 ans, tellement m'impressionna son assurance. Quelle surprise quand j'appris qu'il n'en avait que 27. Tout ce qui grouillait autour de lui, aussi bien les sous-officiers que le lieutenant Schwabe, pasteur dans le civil, n'étaient que de faibles figurants.

Les sous-offs étaient pour la plupart de simples paysans et le lieutenant un civil larmoyant déguisé en militaire.

Le juteux, lui, était un soldat, un vrai.

Le seul côté amusant en lui était son vocabulaire pittoresque. Il ne tolérait pas qu'un soldat marchât lentement. Il nous fallait toujours courir.

« Quand on passe devant moi, je veux que cela sente la semelle brûlée », me dit-il un jour que je revenais de la cantine, un gros cigare dans la bouche.

Il nous transforma lentement en machine. La batterie ne devait représenter qu'un seul corps et, s'il y reconnaissait l'existence d'une âme, c'était à condition qu'elle fût unique.

Mais dans cette machine, chaque particule devait, elle aussi, être parfaite.

Partant de là, il s'occupa nuit et jour de nous. On n'était jamais tranquille. Il voyait tout, chaque bouton arraché, il flairait à 500 mètres de distance un type mal rasé ou une arme rouillée.

Il avait pourtant la vie dure avec nous. Tacitement, tous ces cosmopolites étaient tombés d'accord pour faire tout lentement.

Notre mauvaise foi était évidente et le lieutenant Schwabe s'en plaignait sans cesse.

Graf, lui, ne se plaignait jamais de rien, il n'applaudissait du reste pas non plus. Il connaissait le règlement par cœur, mieux que Schwabe sa bible. Schwabe parlait avec les mains et touchait parfois un soldat pour corriger la tenue d'un fusil et mettre une musette à sa place. Jamais Graf n'eût fait cela, c'était interdit.

Les hommes le haïssaient sauvagement, les sergents tremblaient, le lieutenant avait tout simplement abdiqué devant lui, mais Graf ne cherchait aucun contact personnel.

Il était profondément inhumain. Aussi vivait-il dans l'isolement

des puissants. Il était toujours seul. La bouche serrée, le salut correct, le regard impersonnel.

Je ne peux pas dire qu'il nous brimait. Cela eût été encore quelque chose comme une faiblesse. Il était au-dessus de toute saute d'humeur. Toute chose était conçue en rapport avec le service. Quand nous devions chanter ou plutôt gueuler, cela n'était pas une manifestation de joie, mais un allégement à la marche, comme il était permis d'ouvrir le premier bouton de la vareuse ou de porter le fusil à sa guise. « Dans le service je suis un cochon, mais je suis toujours en service » était une de ses remarques préférées.

Du temps de notre entraînement, nous subissions assez souvent la visite du secrétaire du parti de la place, qui venait nous faire des exhortations patriotiques. Le lieutenant en profita pour mettre, lui aussi, « sa moutarde dans les choux », comme disaient les types. Graf traitait ce fonctionnaire en uniforme brun avec un mépris glacial. Il oublia de nous faire mettre au garde-à-vous devant l'orateur, comme si un Graf pouvait oublier quelque chose.

Il regrettait d'ailleurs profondément la guerre qui compromettait son œuvre éducatrice. La forme militaire était un moule trop précieux pour qu'on l'exposât au hasard d'une balle. Et puis cela entraînait du désordre.

Le chef du parti se permettait souvent des allusions contre la religion. Graf trouvait là une occasion de montrer son opposition.

L'assistance au service religieux était facultative, mais il savait rendre la vie si infernale aux athées, que tout le monde préféra s'y rendre.

De la guerre, je ne vis rien les deux premières années.

Nous suivîmes l'armée de loin aux arrières, pour nous installer avec nos projecteurs autour d'une ville de la bonne Hollande.

Je sus gré à Graf d'inventer sans cesse des occupations pour nous, car l'ennui était mortel dans ces longues nuits de veille où jamais rien ne se passait.

J'avais trouvé une petite planque comme gratte-papier, ce qui me permettait d'étudier le juteux de plus près.

Il souffrait de quelque chose et rentrait parfois avec de terribles cuites; on le voyait à ses yeux qui brillaient étrangement, mais sa tenue restait d'une correction absolue.

Nos camarades originaires des Pays-Bas avaient fait venir leurs femmes qui s'étaient installées dans un petit bled près de nos positions. Ces bonnes Hollandaises ne montraient aucune com-

préhension pour la vie militaire. Elles furent plus fortes que Graf. Sans cesse nos positions étaient envahies par un troupeau compact d'épouses, apportant le dimanche des casseroles pleines, qu'elles faisaient chauffer sur un poêle dans l'école qui nous servait de cantonnement.

Graf avait bien essayé de les chasser, mais une grosse brune lui avait vertement répondu.

« Quoi? Vous voulez nous chasser parce qu'on apporte à manger à nos hommes? Mais de quoi? Vous n'êtes pas chez vous ici, nous sommes toujours en Hollande! »

Les Hollandais nous faisaient toujours rire avec leurs expressions débonnaires et paysannes.

Que faire? Ce cas n'était nullement prévu dans le règlement et je vis, cette fois, que Graf avait peur des femmes. Il se montrait toujours timide et rougissant avec une espèce dont il n'était pas tout à fait certain qu'elle appartînt de bon droit au genre humain.

Je savais que Graf était marié, bien qu'il n'en parlât jamais.

« Tu veux savoir ce qui le pousse à se soûler », me dit un jour son ordonnance. C'était un type infect avec une figure de fouine et des yeux inquiets.

« Je le sais, j'ai trouvé ses lettres. Il est cocu! C'est bien fait pour lui. »

Je regardais Graf à présent avec une certaine sympathie. Encore un parmi ces gens de chez nous, qui suivait un idéal inaccessible et qui n'arrivait pas à savoir vivre.

C'était vers cette époque que pour la première fois d'homme à homme je m'adressai à lui.

La discipline se relâchait malgré la surveillance étroite de Graf. Il avait fait punir de six mois de prison deux types qui avaient emprunté d'une façon un peu rude des bicyclettes à des civils hollandais pour ne pas arriver au cantonnement après le couvre-feu, ce qui équivaut, dans la D. C. A., à une désertion devant l'ennemi. Le cas n'était pas très grave puisqu'ils avaient déposé les vélos dans un bistro près de la caserne.

Mais Graf y voyait un attentat contre l'honneur de l'armée.

Ils partirent donc pour la taule. C'était assez désagréable, car on leur faisait fabriquer des mines, et un sur trois sautait.

L'affaire qui me fit intervenir auprès de lui était d'un autre genre.

Nous avions reçu une douzaine de tout jeunes gens de 19 à 20 ans. Ils faisaient assez piètre figure parmi les hommes de 35 ans qui composaient l'unité.

Un sergent de ronde en avait surpris trois qui s'étaient permis un amusement de petit garçon.

Graf rougit lorsqu'on lui fit le rapport.

Il consulta le code pénal de l'armée qui prévoit des peines très sévères pour la pédérastie.

On emmena les trois loustics qui, de confusion et de honte, étaient près de pleurer.

Je pris alors le courage de demander à Graf d'étouffer l'affaire.

« A qui la faute », lui dis-je, « si ces garçons font des bêtises? Donnez-leur cent sous à chacun et une permission pour qu'ils couchent avec une fille, ça les calmera. C'est naturel que ces gars-là ne sachent pas quoi faire de leur force quand on les enferme sans cesse dans une caserne. » Graf ne répondit rien. Mais il donna l'ordre à un vieux caporal de les emmener et de veiller à ce qu'ils couchent avec une femme.

« Que cela se passe en bon ordre. Je vous rends responsable. »

Le caporal, père de famille, n'en revenait pas. La question de savoir où l'on prendrait l'argent mit en cause un moment cet accès de philanthropie, car Graf ne se crut pas autorisé à puiser pour cela dans la caisse de la batterie. Je mis alors l'argent sur la table et Graf ne voulant pas se laisser surpasser par un simple troufion y ajouta le reste de sa poche.

Malheureusement, le coup s'ébruita et le lieutenant l'apprit. Je l'entendis arriver avec sa voix larmoyante; il fit de vifs reproches à Graf qui se défendit fort bien.

« Je ne peux laisser s'installer des mœurs légères dans ma batterie. C'est infernal, vous me dégoûtez avec vos habitudes de bordel; pensez donc à ces jeunes âmes, etc., etc. »

Cela ne l'empêcha pas de faire un rapport de punition et ces jeunes âmes partirent pour un an de taule, se faire arracher les doigts dans l'usine d'explosifs.

« Heureusement qu'ils ont pu sortir avec le caporal et emmener de bons souvenirs », me dit le bègue le soir, quand je lui racontai l'histoire.

J'osai faire remarquer à notre pasteur qu'il exposait les jeunes âmes à un danger beaucoup plus grand : de tomber sur de vrais pédérastes en prison.

« Taisez-vous, je n'ai besoin du conseil de personne. Je connais mieux que tout autre la question morale. Je ne suis pas théologien pour rien. »

Je payai mon intervention de ma planque, mais cela n'avait aucune importance, l'ordre étant venu de partir. Destination inconnue.

Tout le monde croyait qu'on nous envoyait en Russie où les affaires tournaient de plus en plus mal. Des bruits effrayants circulaient parmi nous.

Les épouses hollandaises formèrent un bloc autour de nous quand nous montâmes dans les fourgons à bestiaux, et deux de nos camarades originaires du pays manquèrent à l'appel. C'étaient les premiers déserteurs. Graf blémit quand il s'en aperçut; le lieutenant pleurait presque de peur d'avoir à en répondre devant le général.

« Ils ont bien plus de courage que toi, salaud », murmura un type à côté de moi. Le lieutenant dut comprendre quelque chose, il nous regarda offensé et partit sans rien ajouter.

Une compagnie de soldats est pire qu'un millier de concierges pour inventer des bruits. Chacun avait sa version pour expliquer notre départ.

Le bègue eut l'idée d'interroger le mécanicien de la locomotive, mais il ne nous conduisit qu'un bout à travers l'Allemagne.

C'était novembre, il faisait déjà froid et je n'avais aucune envie de me faire frigorifier en Russie.

A Hanovre, nous obliquâmes subitement vers le sud.

La bonne humeur revenait. Nous répondîmes aux signes que nous faisaient les gens le long de la route.

En Autriche, la neige couvrait déjà les montagnes. Les paysans nous apportaient parfois des œufs et les filles se laissaient embrasser quand notre train stationnait sur une voie de garage.

Il y eut une halte à Vienne. J'en profitai pour aller voir ma cousine. Elle me persuada de loger chez elle et me donna un complet civil de son mari.

Le cousin prussien excita fort la curiosité de ses charmantes amies qui me tinrent compagnie durant ces trois jours. Jamais de ma vie je n'ai autant mangé, bu et embrassé qu'à Vienne.

Je n'y ai pas dormi deux heures en trois jours. J'insistai pour visiter la cathédrale, mais les deux jeunes filles qui m'y condui-

sirent n'avaient que peu de respect pour ces lieux sacrés et profitèrent de la pénombre féerique pour m'embrasser de nouveau.

Quand je dus aller à la gare avec tout mon barda, un sac de pain en plus sur le dos et des paquets de pâtisseries accrochés au ceinturon, mes genoux tremblaient; je croyais ne jamais arriver. Graf ne m'a pas pardonné mon aspect peu militaire.

Le train ne marchait que de jour à cause des partisans. Il fallait monter la garde toute la nuit. Les wagons étaient pleins de neige et le ravitaillement était précaire.

En Croatie, des enfants, pieds nus dans la neige, vinrent demander du pain. Pour guider notre train, un train blindé nous devançait. Il était bondé de Bulgares qui nous vendaient d'excellentes cigarettes et une eau-de-vie de quetsches.

Ils connaissaient le pays et s'étaient munis à Vienne d'énormes quantités de petits articles, comme papier à cigarettes, canifs, pierres à briquets, lames à raser et autres, et troquaient sans cesse leur marchandise contre de la gnole ou du ravitaillement qu'ils nous revendaient au prix fort.

Il était facile de voir que les affaires ne marchaient pas très bien pour nous dans ces parages. L'armée s'était bornée à garder l'unique voie qui menait vers la Grèce.

A chaque pont s'élevait une sorte de château fort, fait de béton et de briques, couronné de créneaux et occupé par une dizaine d'hommes.

Les soldats qui y montaient la garde nous racontaient de terribles histoires sur leurs combats avec les partisans. Bien trop faibles pour pouvoir attaquer, ils étaient obligés de rester dans leur tour, véritable souricière.

« Les Serbes vous mettent souvent devant l'alternative de venir combattre avec eux ou de mourir; il y en a déjà beaucoup qui marchent avec eux », me dit un sous-off qui avait bel et bien ses 50 ans.

— Où prennent-ils les armes et les munitions?

« Ils en ont comme ils veulent, les Italiens en vendent en quantité. Quand les choses vont vraiment mal, on envoie des Bulgares qui brûlent les villages. Comme les gens n'ont alors plus de moyens de vivre, ils sont obligés de s'enrôler avec les partisans qui viennent même la nuit pour chercher les hommes valides dans les villages occupés. Quand un type refuse, on le descend sur-le-champ avec toute sa famille, jusqu'au dernier bébé. Tu comprends, ça, c'est

radical, et ça les impressionne, quand le patriotisme n'est pas assez fort. » Le vieux était devenu fataliste et avait abandonné l'espoir de rentrer chez lui : « Nous y resterons tous, camarade, dans ce maudit pays où nous n'avons rien à fiche. »

C'était gai, comme perspective.

Lentement, comme un colimaçon, notre train roula vers le sud. Nous avions largement le temps de visiter toutes les villes : Belgrade, Nish, Skolpie et d'autres.

Je vis à Skolpie les premières femmes voilées, en pantalon de soie turc. Un vendeur de thé ambulant nous offrit sa marchandise.

Graf avait beau crier, les types à chaque halte partaient dans le paysage, à la recherche de nourriture. Il arrivait qu'il manquât des locomotives et nous restions quarante-huit heures dans une sinistre vallée où claquaient de temps à autre des coups de feu.

Mais à Salonique, la neige disparut et nous entrâmes dans la merveilleuse plaine de Thessalie, après avoir longé le majestueux Olympe qui vraiment est un trône des Dieux.

Aux Thermopyles, nous vîmes de nombreux chars laissés par notre armée d'invasion, noyés dans la rivière ou gisant le long de la voie.

Si déjà les peuplades des Balkans avaient fait montre d'un esprit commercial extraordinaire, qui se souciait peu de la question monétaire terriblement embrouillée, ce n'était rien comparé au génie marchand des Grecs.

A la vue de notre train, des populations entières quittèrent les lieux d'habitation pour s'installer près de nous. Mais nous roulions depuis deux semaines et personne n'avait plus rien à vendre. Je portais mon pantalon avec une ficelle, ayant troqué mes bretelles contre un litre de slicovitch et mon ceinturon contre une livre de tabac blond en feuilles. A Larissa en ruines, un Grec me poursuivit pour m'offrir 800 marks en argent allemand pour mes bottes. Comme je ne pouvais pas rentrer pieds nus, je dus renoncer à cette proposition avantageuse, à ce commerce avantageux.

Graf faisait des revues de détail plusieurs fois par jour pour s'assurer que personne ne vendait ses chemises et ses couvertures.

Les gains étaient d'ailleurs illusoires, car il était impossible d'acheter quoi que ce fût; les prix atteignaient déjà des millions. Cela me rappelait ma jeunesse.

Les Italiens y allaient d'ailleurs bien plus fort que les Allemands. Nous restâmes à Thèbes toute une journée, à côté d'un train chargé

de Napolitains qui chantaient sans cesse. Ce n'était pas par gaîté, mais ils avaient froid. Je vis un wagon avec une trentaine de types, dont dix seulement avaient gardé leur pantalon. Le reste se baladait en chemise; ils avaient troqué leurs pantalons contre un baril de vin résiné.

Habitué au strict système de Graf, je m'en étonnai et leur demandai s'ils n'avaient pas de suites désagréables à redouter. « Possible », me dit un petit type noir comme un Arabe, « on va tous faire un mois de prison, mais qu'est-ce que tu veux ? ils sont bien obligés de nous donner d'autres pantalons. Nous n'avons pas vu de ravitaillement depuis six jours. Faut se débrouiller dans la vie. Les officiers bouffent tout. »

Ce fut enfin Athènes et mon cœur battait plus fort à la vue du carré imposant de l'Acropole. Je réalisai ainsi, bien malgré moi, un rêve de jeunesse.

Je filai pour visiter. Même les lourdes bottes à clous qui grinçaient sur le marbre ne pouvaient gâcher ma joie profonde.

Bien que destinés à l'Afrique, nous restâmes provisoirement en Grèce, faute de bateaux.

Personne n'en fut fâché. Nous nous installâmes avec nos projecteurs sur le Pentélique. Cela eût été parfait si la faim ne nous avait pas tellement torturés. Le régime militaire ne nous avait pas engraissés, c'était même étonnant qu'avec si peu de nourriture on pût rester vigoureux, mais ici rien n'arrivait, la route de ravitaillement étant toujours bloquée par les hommes de Tito. Le pays souffrait encore plus que nous. C'était effrayant de voir des nuées de mendiants s'approcher de notre roulante pour demander le reste de soupe à l'eau qui formait notre unique nourriture.

Les types laissaient volontiers les enfants finir leurs gamelles; aucun soldat ne pouvait voir ce spectacle lamentable sans en avoir le cœur serré. Graf l'avait défendu; il disait que nous n'avions même pas assez pour nous, et qu'il était important de garder notre force physique. Je savais cependant qu'il donnait en cachette des morceaux de pain à une pauvre vieille qui rôdait sans cesse autour du camp.

Les gens étaient si affamés qu'ils avaient même oublié de nous haïr. Tout ce qu'ils demandaient était un peu de pain. Un vieux qui parlait le français me dit : « Missié, la guerre est oune mauvaise chose, pour vous, pour nous et pour tout le monde. » Il avait bien raison.

J'obtins un dimanche une permission pour Athènes. On voyait là, dans les boutiques, du pain, des saucissons, des œufs, tout ce qu'on pouvait imaginer, mais aucun mortel ne pouvait se payer ces bonnes choses. Ma solde d'un mois était juste suffisante pour une boîte d'allumettes et deux oranges. La gendarmerie militaire arrêtait les soldats qui entraient dans les cafés; c'étaient des types qui faisaient du marché noir avec leurs effets, autrement il était impossible de se payer une seule tasse de café. Quand un type s'en ressentait, il partait avec un morceau de pain noir sous le bras à la recherche d'une belle. L'obligation de jeûner après cet excès durant trois jours nous força tous à une continence presque totale.

Je ne sais pas par quel malentendu le général avait appris que je parlais le grec. C'était absolument faux. Comme beaucoup de gens du pays parlaient français, j'arrivais à me faire comprendre. Il me prit sans autre explication comme interprète.

Ce fut plus que pittoresque. Un jour il m'emmena sur le champ de bataille de Marathon et me demanda une description de cette fameuse bagarre. Je n'en savais rien, sauf l'histoire du fameux coureur qui avait fait ses 42 kilomètres à toute vitesse. Le général voulait tout savoir, combien d'hommes il y avait eu des deux côtés, comment les Perses y étaient arrivés, le nombre des officiers et des chefs de cuisine militaire, combien de blessés graves et légers.

Et si le brave vieux Miltiade avait eu une retraite, question qui le tracassait visiblement plus que tout.

Comment faire? J'inventai de mon mieux. Il était très content sur le moment, mais le soir, au mess des officiers, il dut répéter tout ce que j'avais inventé. Il y avait par malheur un philologue parmi eux, qui protesta au nom de sa science contre mes mensonges. Il ne fut plus question pour moi d'être interprète. Au fond, j'en étais plutôt content. Je n'avais aucune ambition et me plaisais mieux avec les copains.

Cette idylle eut sa fin brusque; nous reçûmes l'ordre de tout laisser en plan, sauf les armes légères et de nous embarquer en avion pour l'Italie.

J'avais un si horrible mal de l'air que je vomis sans arrêt. Lorsqu'on signala des chasseurs anglais qui voulaient nous abattre, j'étais très content, voyant la fin de ces horribles nausées.

Nous arrivâmes pourtant à Brindisi, où l'on nous mit avec une

bande d'Italiens, à qui nous devions enseigner le maniement du matériel allemand.

Ce fut hilarant de voir Graf se débattre avec les Calabrais qui pleuraient à chaudes larmes quand il les engueulait en allemand. Ils ne comprenaient pas un mot, mais sa voix les impressionnait. Le plus drôle était la revue du matin. Ils arrivaient un à un, tranquillement, et l'affaire durait une bonne heure.

Ces méridionaux n'avaient aucune compréhension de l'esprit militaire. Le caractère décidé de Graf les impressionnait pourtant; mais notre lieutenant passa pour fou parmi eux. Il avait essayé de leur faire quelques-unes des brimades classiques chez nous, par exemple de leur couper avec des ciseaux les boutons qui n'étaient pas boutonnés. Ils secouaient la tête, ils avaient encore un bouton en moins, et me demandaient si tous les officiers de chez nous étaient aussi fous.

Pour d'autres choses ils étaient, par contre, bien plus malins que les gars de chez nous.

A Pâques ils désertèrent tous le camp et rentrèrent chez eux, dans des frusques civiles empruntées chez les paysans ou tout simplement en armes, le casque sur la tête, faisant semblant d'être de garde au train.

Cette invention impressionna même Graf, qui en avait vu de toutes les couleurs dans sa carrière.

Les Italiens avaient encore plus marre de la vie militaire que nous. Il y en avait parmi eux qui étaient mobilisés depuis huit ans; Abyssinie, Espagne, Albanie, toutes ces campagnes avec une lire par jour. Le moindre paquet de cigarettes en valait six.

Mes rapports personnels avec eux étaient des plus cordiaux. J'aimais leur manière légère, leur gaîté, leurs chansons, leur débrouillardise, mais mes camarades ne pouvaient pas les souffrir. Graf montrait un mépris infini envers eux.

Je crois qu'il avait compris que la guerre prenait une bien mauvaise tournure; il en imputait la faute aux Italiens, ce qui était bien exagéré.

Nous, les anciens, ceux qui appartenaient à l'ancienne compagnie, composée d'Allemands de l'étranger, nous étions tous d'accord depuis longtemps que l'affaire était fichue, mais les jeunes gardaient leurs illusions.

Il était désagréable de parler avec eux, ils criaient tout de suite et répondaient avec des slogans qu'ils ne comprenaient même pas

Je savais qu'on surveillait le courrier. Mes quelques jours d'interprète près du général m'avaient mis en rapport avec un camarade qui pensait comme moi. C'était drôle, ça se voyait tout de suite et, après quelques mots de tâtonnement prudent, nous entrâmes en conversation ouverte. Il me montra une enquête de la Gestapo contre un type d'une compagnie voisine de la mienne qui avait écrit des choses fort désagréables pour le gouvernement. Cette lettre avait été interceptée et on demandait maintenant à la division de l'envoyer dans une unité disciplinaire au moindre signe de mécontentement politique. Comme il n'était pas loin de moi, je pus le prévenir Il était très étonné. Il y avait encore des gens naïfs chez nous.

J'avais bien le soupçon que la vie tranquille était finie. Les Américains approchaient. On nous fit monter vers le nord du pays.

La Sicile tombait, ils étaient en Calabre; les Italiens fêtaient ces nouvelles comme des victoires à eux. A vrai dire, beaucoup parmi nous n'en étaient pas fâchés, on voyait la fin de la guerre se dessiner à l'horizon. Une fin bien triste, mais je pensais à Hogarten qui peinait en Russie, à Emmanuel tombé à Stalingrad, à Ruffer, à tant d'amis morts pour une cause mauvaise qui s'était identifiée avec notre amour pour la patrie. Il fallait bien que cette imposture prît fin un jour.

Nous roulions à travers les Abruzzes quand, comme un coup de tonnerre, nous parvint la nouvelle de l'armistice italien. Personne n'était préparé à cela. Et comme par enchantement, l'armée italienne se désagrégea en trois jours. Des déserteurs traînaient par centaines de mille.

Un officier italien, soucieux d'exécuter les ordres de Badoglio, nous barra le chemin dans une petite ville pas très loin de Rome.

A ce moment Graf montra qu'il était formidable. Il saisit l'officier avec son plumet au chapeau et l'obligea à donner l'ordre à ses hommes de jeter bas les armes. Il n'était pas besoin de le leur dire deux fois. En un quart d'heure le beau régiment de Bersaglieri n'existait plus.

Il envoya une dizaine de types à la gare pour y maintenir l'ordre. Nous y étions installés depuis deux heures environ quand arriva un train bondé de soldats italiens qui s'étaient démobilisés eux-mêmes; il y en avait partout, sur le toit des wagons, les marchepieds et même la locomotive en était pleine.

Le sergent qui nous commandait décida de faire le contrôle. Je ne savais pas au juste ce qu'il voulait contrôler, mais quand un sous-off a quelque chose à contrôler, il se sent mieux.

Ils étaient au moins trois mille contre nous dix.

Le sergent avait une mitraillette et grimpa bravement dans le train. Chez les Italiens s'était répandu le bruit que les Allemands allaient arrêter tout porteur d'uniforme.

Au lieu de nous faire prisonniers à notre tour, ils faisaient l'impossible pour nous cacher leur état de militaire.

Il y en avait qui enlevaient leurs vestes et restaient en chemise, nous souriant comme s'ils étaient des touristes; d'autres se cachaient sous les banquettes et j'en vis beaucoup en petit caleçon. Les bandes molletières s'envolèrent en masse par les fenêtres.

Une troupe a vite fait de se transformer en troupeau, aucun d'eux n'eut l'idée de donner une gifle à notre sergent et de lui arracher sa mitraillette.

Ils n'avaient pas compris qu'ils allaient prolonger par leur attitude le calvaire de l'Italie.

Graf était maître absolu de la ville, mais le lendemain l'ordre nous parvint de monter en ligne.

Où était cette fameuse ligne, personne ne le savait au juste.

Comme armement nous n'avions que nos armes légères et les projecteurs peut-être pour éclairer la route aux Américains.

« Mon vieux, ça ne donnera rien de bon », me dit le bègue, qui ne se faisait aucune illusion.

Nous roulâmes toute la nuit. Le matin, vers 7 heures, plus une goutte d'essence pour les camions.

Graf décida de prendre celui des projecteurs. C'était bien sa faute si, enveloppés dans un nuage de poussière, les avions nous repéraient de loin. On entendait depuis quelque temps le canon.

Sur la route, pas un chat. Les portes des maisons étaient fermées, je vis les habitants des villages courir pour se cacher avec leur bétail.

Tout à coup surgit un autobus chargé de femmes. C'étaient des « filles de l'air » allemandes.

Elles avaient passé la nuit dans un bois, personne ne pouvait leur dire où et comment aller pour échapper au débarquement qui se passait quelque part sur la côte.

Les pauvres filles étaient affamées, n'avaient rien trouvé à boire : la chaleur les acheva.

Elles nous souriaient pourtant avec un semblant de cran, mais une petite blonde me dit : « C'est fini, il n'y a plus personne entre eux et nous. Vous êtes les premiers soldats que nous rencontrons depuis cette nuit. » Le chauffeur nous emprunta encore 50 litres d'essence que le lieutenant leur donna galamment, malgré les instances de Graf qui jugeait plus important de nous emmener au front.

Je roulais dans un camion en queue de la colonne, le bègue conduisait. Il ralentit de plus en plus.

La distance augmentait entre nous et le reste de la colonne.

On entendit des avions rôder au-dessus de nous. Ce qui se passa alors n'a jamais été tout à fait clair pour moi.

Je vis une ombre au-dessus de moi, entendis une mitrailleuse, vis quelques fontaines de poussière se lever devant nous; le bègue jeta le camion dans le fossé et nous sautâmes à terre.

Je levai la tête un instant plus tard : plus personne sur la route. Le camion de devant chargé d'essence s'était volatilisé.

Un autre avait descendu la pente et gisait les roues en l'air sous les oliviers.

Les bruissements de moteur se rapprochaient à nouveau et nous fîmes un nouveau plongeon dans le fossé.

Une rafale de mitrailleuse fit sauter les cailloux devant mes yeux.

« Ils visent le camion, foutons le camp », hurla le bègue.

Je me jetais avec lui dans les vignes quand, déjà, de nouvelles bombes s'abattirent sur notre camion.

Il flambait comme une torche.

Le bègue qui, comme par enchantement, parlait sans difficulté, me dit : « Allons voir ce que sont devenus les autres. »

Le silence était absolu. Je les appelai, pas de réponse. Je montai sur la route. Ils étaient tous là, comme ils s'étaient jetés dans le fossé; la même rafale les avait fauchés. Aucun ne bougeait plus. Le bègue haussa les épaules.

« Je le savais, c'est de la folie de rouler le jour. Les salauds s'en fichent bien de nous sacrifier. »

Il y avait non loin de là un petit village. Nous y demandâmes l'hospitalité. Les gens étaient charitables et nous gardèrent près d'eux.

La seule chose que je voyais encore de notre armée était un char qui déambulait à toute vitesse sur la route.

Je voulais me renseigner, mais le paysan chez qui nous nous étions réfugiés m'en empêcha :

« Attendez, la guerre est bientôt finie pour vous. »

Le lendemain, en effet, j'entendis un formidable bruit. C'était l'avant-garde des chars américains couverte par une masse d'avions qui passait en trombe.

Et bientôt aussi parut la première colonne de prisonniers.

Ils étaient en loques et se traînaient péniblement dans la poussière, mais soudainement leur attitude changea; ils marchaient bien au pas, la tête haute et j'entendis une voix bien connue gueuler son « Un, deux, un, deux, levez la tête, que diable. »

C'était Graf qui marchait à côté d'eux.

La bouche serrée, le regard dur, il avait déjà repris son empire sur les hommes.

Je me tenais sur le seuil de la porte. Il me reconnut et c'est la première fois que je le vis sourire, comme s'il voulait me souhaiter bonne chance.

RÉFLEXIONS POLITIQUES SUR LA DÉVALUATION

La dévaluation du franc accomplie à la fin de décembre par le gouvernement fournit l'exemple typique d'une décision essentielle, où les intérêts les plus pressants de la Nation sont engagés, et qui échappe, par les conditions nécessaires à son succès, à l'intervention du pouvoir législatif. Ce serait pourtant une conclusion disproportionnée que d'en prendre argument pour soutenir que dans la structure moderne des États, par la nature des problèmes que pose la vie nationale, les formes du gouvernement démocratique sont inévitablement dépassées et que ce qui en demeure ne peut être qu'une façade, une comédie, ou un leurre. Il subsiste un mode de formation du gouvernement qui opère autrement que par la force physique; il subsiste un contrôle au moins global des directions où les gouvernements s'engagent, et, s'il n'est pas le plus souvent praticable de revenir sur le fait accompli, la possibilité en changeant les hommes de s'assurer contre une prolongation et une aggravation d'une politique erronée. Telle serait la substance valable de l'interprétation donnée par le général de Gaulle des rapports entre le gouvernement et l'Assemblée, et de l'acception très entière qu'elle comportait de la « confiance » : toutes les implications de la confiance personnelle transposées dans la confiance parlementaire. Mais cette conception impérieuse de l'approbation ou de la censure en bloc ne trouverait application que sous deux conditions au moins, dont il n'est pas évident qu'elles soient réalisées en fait : il y faut nécessairement qu'il y ait un gouvernement à proprement parler, et non une simple collection de ministres, c'est-à-dire, sinon une unité de doctrine, du moins une unité suffisante d'action; il faut en outre que le gouvernement ait

une politique, c'est-à-dire que l'unité d'action s'accompagne de continuité dans l'action, d'options claires et de desseins d'ensemble, en place de décisions improvisées, divergentes, ou contradictoires. Si ces exigences ne sont pas remplies, force est de revenir au système du contrôle particulier et par projet. Mais ni le contrôle global, ni les contrôles morcelés ne peuvent être effectifs si le gouvernement ne met pas à la disposition du pouvoir législatif les moyens d'information et les délais d'examen nécessaires, ni valables s'il n'y a parmi les représentants, par delà leur qualité d'élus du peuple, un minimum de compétence et, disons, d'objectivité.

La manière dont la dévaluation récente a été préparée, présentée, discutée, livre plusieurs sujets d'inquiétude.

Par le choix du moment et le décor donné à l'opération tout d'abord. Le gouvernement l'a liée à la ratification des accords de Bretton-Woods. Il a largement abusé de l'ignorance où le public et l'Assemblée étaient restés du contenu de ces accords. Il n'en existait qu'une traduction française polycopiée, établie par la Banque des Règlements Internationaux sous forme de document privé; elle ne manquait pas d'impropriétés, de gaucheries, et même, aux bons endroits, de contre-sens. Quelques-unes des personnes que leur présence à la Conférence Monétaire, ou les travaux qu'elles y consacraient, ou leurs fonctions dans les ministères désignaient pour cette tâche, se sont réunies pour dresser une traduction qui fût digne d'être officielle; adoptée par les services du Ministère des Finances, le Ministère des Affaires étrangères réclama qu'elle lui fût soumise, les actes diplomatiques relevant de sa compétence; mais l'exemplaire qui lui fut envoyé pour approbation y fut simplement égaré. Le gouvernement a finalement ignoré le travail fait à son intention. Et la traduction précipitamment remise aux Constituants, huit jours avant le débat, et finalement publiée à l'Officiel, a dû être celle de la B. R. I. Singulier signe d'incoordination et de désordre : les administrations deviennent imperméables au gouvernement lui-même, les travaux qu'elles entreprennent s'égarent ou demeurent ignorés. Le public et l'Assemblée ont moins de chance encore de s'y reconnaître.

Cette confusion est quelquefois mise à profit. Les accords de Bretton-Woods prévoient deux modes de fixation des parités initiales des monnaies : le maintien d'une parité de base, la détermination d'une parité modifiée par accord entre l'État intéressé et le Fonds monétaire. Mais la parité de base qui, à l'approche des

opérations de change du Fonds, doit lui être déclarée, c'est celle qui avait cours soixante jours avant l'entrée en vigueur des accords. Les accords ont reçu le nombre suffisant de signatures à la fin de décembre, c'est donc la dernière semaine d'octobre qui compte. Ce sont les parités de la zone franc en vigueur fin octobre qui, malgré la dévaluation intervenue depuis lors, doivent être déclarées au Fonds. Les changements intervenus postérieurement ne sont pas reconnus de droit; ils sont sur le même pied que les propositions de modification des taux de change que peut faire un État au moment où le Fonds commence ses opérations; ils n'auront internationalement force légale qu'après l'agrément de l'autorité monétaire. Deux possibilités semblaient donc ouvertes par les textes : ou bien la France fixait en toute souveraineté, avant la fin du mois d'octobre, les parités de la zone franc; elle n'avait besoin que de consulter l'Angleterre en vertu de l'accord financier signé en mars 1945; les parités auraient été déclarées au Fonds qui ne pouvait faire d'objection. Ou bien la France attendait le moment où le Fonds demanderait la communication des parités de base, soit celles du mois d'octobre; elle déclarait en même temps que ces parités ne lui paraissaient pas satisfaisantes et disposait de trois mois au moins, comme tous les pays, et de délais supplémentaires au titre de pays ayant subi l'occupation ennemie, pour fixer une parité nouvelle en accord avec le Fonds. Au nom de Bretton-Woods, le gouvernement a dévalué le franc suivant la seule procédure qui était exclue par Bretton-Woods, et les parités nouvelles n'ont pu être fixées ni unilatéralement, ni par consultation avec une autorité internationale; elles ont dû être négociées avec les deux plus grandes puissances financières pour nous concilier immédiatement leur bon vouloir, plus tard leur appui dans la décision du Fonds. Le ministre des Finances a indiqué que les parités nouvelles devraient, conformément aux textes, être déclarées au Fonds, et qu'il comptait qu'elles seraient acceptées; au vrai, suivant les textes, ce sont les parités anciennes qui seront déclarées, les nouvelles ne pourront être que proposées.

Les explications du ministre des Finances ne se contentaient pas d'obscurcir les relations entre l'opération monétaire et l'adhésion de la France aux nouvelles institutions internationales; elles se proposaient de faire ressortir les causes de la dépréciation du franc, la nécessité de la dévaluation décidée, les justifications du taux choisi. La dépréciation a été imputée à la guerre, aux

spoliations allemandes, aux destructions résultant des bombardements et des combats; la dévaluation n'était rien d'autre que la constatation de l'appauvrissement de la France. Élégante formule: elle avait l'avantage évident de décharger le gouvernement et son ministre des Finances de toute responsabilité dans la chute de la monnaie : n'ont-ils pas hérité de la situation créée par le conflit? Les détériorations et les dévastations sont à la fois antérieures à leur présence et sans proportion à l'action individuelle des hommes d'État. Le fait brutal, c'est pourtant que la France est le seul des pays occupés de l'Ouest où la monnaie se soit dépréciée depuis la Libération; partout ailleurs, les prix ont été maintenus, le marché noir jugulé, l'activité reprise sur des bases saines. D'autres politiques auraient pu être suivies : la Belgique a réussi une ponction monétaire, la Hollande, plus profondément ruinée que la France, a immédiatement mis sur pied les éléments d'un plan de reconstruction de son économie; la Norvège, malgré la rareté de la viande et l'absence totale de textiles, ne connaît aucun marché noir. Il ne s'est trouvé personne dans l'Assemblée pour répondre que la thèse du ministre des Finances, si elle était habile, était insoutenable : une simple figure de rhétorique, un appel à l'émotion, cependant que des errements techniques et des obstinations doctrinales sont à la source de la dépréciation monétaire. Il suffisait pour anéantir la thèse d'en suivre rigoureusement les implications. M. Pleven est-il prêt à soutenir que le franc vaut 1/38e de celui de 1913, parce que la fortune de la France est tombée au trente-huitième de ce qu'elle était avant l'autre guerre? La France ne subit pas seulement les conséquences économiques de la guerre, mais les conséquences économiques de M. Pleven. Les hommes qui échouent sont d'ailleurs ceux qui gardent le plus solidement leur position parce que leur échec décourage ceux qui auraient été tentés par une place à prendre.

Le choix du taux, à suivre le discours du ministre, aurait résulté d'un singulier mélange de considérations : la mesure des destructions subies, comparées à celles d'autres pays; les volumes comparés de la circulation monétaire; les charges relatives de la dette publique; enfin les niveaux des salaires et des prix. Seul le dernier élément a un rapport certain au problème; ni la dette, ni même le volume de la circulation, ni encore moins les destructions n'ont de relation uniforme au niveau des prix, comme l'exemple de l'Angleterre et des États-Unis, où la circulation et la dette se sont multi-

pliées plusieurs fois, où les prix sont loin d'avoir doublé, le fait bien voir. Au surplus, entre ces facteurs mis bout à bout on serait curieux de savoir quelle pondération pouvait être adoptée pour les combiner dans le calcul. Il faut admettre qu'en réalité seuls les salaires et les prix ont été effectivement considérés, le reste n'est mentionné que pour brouiller les cartes et incriminer une série de faits antérieurs au présent ministre des Finances; la circulation et la dette avaient gonflé avant lui.

La prise en considération des rapports de fait entre les niveaux des prix français, anglais et américains, si mal définis qu'ils puissent être, corrigés peut-être par l'attente de certaines baisses en France grâce à l'accroissement de la production, de certaines hausses en Amérique sous l'effet des grèves et des augmentations de salaires, a été critiquée par M. Courtin, invoquant que les prix n'étaient pas encore au niveau d'équilibre; il proposait de substituer aux relations de fait des prix la considération de prix normaux, définis, à partir d'un niveau de base choisi en 1929, par l'évolution des salaires et les divergences dans le développement de la productivité aux États-Unis et en France; la dévaluation n'en aurait été que plus profonde. Mais relations de fait ou relations d'équilibre entre les prix font pareillement référence à une norme déterminée par une parité des pouvoirs d'achat des monnaies au dedans et au dehors, dont la pensée économique s'est détournée.

On a invoqué la nécessité de développer les exportations françaises. Mais elles ne sont pas à envisager isolément : ce qui importe, c'est l'équilibre de la balance des comptes. Or, par la dépréciation de la monnaie les importations s'accroissent en valeur. Il s'agit de savoir si le volume des exportations se développera, non seulement dans la mesure de l'abaissement de leurs prix, ce qui en conserverait tout juste la valeur, non seulement dans une mesure suffisante pour compenser l'accroissement de valeur des importations, ce qui rendrait l'opération blanche, mais encore très au delà pour que l'opération se solde par un bénéfice. Or, les exportations sont limitées par notre capacité de production et de transport, et par la bonne volonté des autres pays à accepter ce que nous pouvons leur offrir. Ce n'est même pas l'élasticité globale des exportations et des importations qui est à considérer, c'est-à-dire le rapport des variations de volume aux variations de prix; tout au plus peut-elle indiquer si une dévaluation améliorera la balance des comptes. Pour calculer le taux, il faut savoir ce qu'on veut exporter

et où on peut l'exporter. Il y a un taux optimum qui résulte d'une série de mesures particulières sur les effets des prix résultant du change et d'une pondération appropriée. Voilà la vraie position du problème; on n'est pas sûr qu'elle ait été soupçonnée par les services ministériels.

La caisse de péréquation, par des subventions différenciées aux exportations suivant leur nature et leur destination, pouvait fournir une technique de maintien et de développement du commerce extérieur français beaucoup plus finement ajustée aux conditions de la production et des échanges. Le recours au procédé global et brutal de la dévaluation consacre l'impuissance des pouvoirs publics à l'égard des lenteurs et des lourdeurs administratives qui freinent le fonctionnement pratique du système. Le gouvernement s'est décidé à une mesure dont les répercussions ne peuvent être exactement calculées, plutôt que de moderniser ses services; il désespère de l'aptitude de l'État à une action prompte et alerte.

Si le problème des taux de change est posé dans son véritable éclairage, qui est celui de la balance des comptes dans son ensemble, l'effet favorable d'une dévaluation peut demeurer en question. Toutes les conditions de prix seraient-elles réunies, il faut avoir quelque chose à exporter, et la dévaluation intervient au moment même où les restrictions d'électricité ralentissent et réduisent la production industrielle. L'effet sur l'économie interne ne peut être négligé. C'est un fait que les consommateurs se lassaient des prix trop élevés, attendaient certaines baisses importantes ou du moins une amélioration de la qualité des articles; il y avait une chance de rompre le cycle de la hausse. L'incidence directe de la dévaluation sur les prix est mesurée par la part des matières premières importées; elle peut être partiellement absorbée par l'accroissement espéré de la production; les produits fabriqués étaient déjà vendus aux prix intérieurs pour financer les subventions à l'exportation par prélèvement sur le bénéfice à l'importation. Mais l'incidence psychologique sera forte. On peut se demander si les pressions des intérêts industriels en faveur de la dévaluation ne se sont pas accentuées ces derniers temps pour parer à la baisse que la réticence de la demande intérieure risquait de rendre nécessaire.

La dévaluation s'est accompagnée de l'autorisation donnée au gouvernement de réquisitionner les avoirs à l'étranger. Il est

piquant que M. Duclos ait salué cette décision comme un acte de fermeté nationale et de portée anti-capitaliste. En fait, depuis le recensement de ces avoirs, il ne faisait de doute pour personne que la réquisition aurait lieu un jour. La seule question était de savoir à quels taux les titres seraient payés. La réquisition était nécessaire au financement de l'énorme programme d'importation de 1946. Le fait est qu'on n'a pas osé opérer la réquisition à l'ancien taux de change; selon les termes de M. Pleven, elle sera effectuée sans spoliation. On peut bien ruiner peu à peu les porteurs de rentes ou soumettre à un régime particulièrement rigoureux les actionnaires des entreprises nationalisées. Mais il est dit que les détenteurs d'avoirs à l'étranger ne supporteront pas leur part de l'amoindrissement de la fortune nationale. Sans doute les ménagements qui leur sont consentis s'expliquent-ils par la plus grande aisance avec laquelle ils échappent aux investigations et aux atteintes à l'État. Mais ils vont recevoir un bénéfice de change dont l'État ne reprend qu'une part dérisoire, par l'inclusion des titres étrangers pour leur valeur nouvelle dans l'assiette de l'impôt de solidarité : le taux de l'impôt n'est que de 3 à 20 % et il n'atteint les 20 % qu'au delà de 300 millions. Ce n'est pas la réquisition des avoirs extérieurs qui frappe, mais bien la capitulation de l'État. Et la contre-partie en francs nouveaux qui sera versée aux propriétaires d'avoirs réquisitionnés accroîtra leur pouvoir d'achat relatif sur le marché intérieur; elle est d'un effet inflationiste que nul dans l'Assemblée n'a signalé.

L'inflation qui se poursuit dans ce pays et qui vient de trouver sa sanction, peut-être son aliment, dans la dévaluation, laisse l'esprit hésitant entre deux interprétations : une telle accumulation d'erreurs paraît parfois improbable, on s'interroge sur la possibilité d'une préméditation, sur l'effet d'une convergence pernicieuse de la routine, de l'intérêt, et de la naïveté. Il se peut que les techniciens des finances croient faire œuvre pie en se prêtant à la hausse des prix et des revenus nominaux pour réduire la charge relative de la dette publique; c'est qu'ils s'appuient sur une idée confuse des implications de l'endettement intérieur de l'État; ils ruinent en même temps les conditions de l'épargne qui, dans les circonstances présentes où les enseignements de la finance orthodoxe retrouvent leur validité, permettrait seule d'assurer en bon ordre la couverture des besoins de l'État, la modernisation de l'équipement et la reconstruction du pays. Les intérêts des plus

grosses affaires, qui finalement annulent leurs dettes obligataires, évoquent, le temps d'un soupçon, l'influence des magnats de l'industrie allemande dans la chute du mark après l'autre guerre. Et les travailleurs dont les salaires ne rattrapent jamais les prix tombent dans le panneau en réclamant des augmentations de salaires qui poussent à de nouvelles hausses; la fixation des salaires par l'État, décidée au début de la guerre pour les maintenir plus sûrement stables, aboutit à un résultat tout contraire quand les pouvoirs publics débordés ne savent que louvoyer entre les concessions aux employés et les concessions aux employeurs.

Il est dangereux pour le pays que les décisions d'ordre économique soient mal comprises non seulement de l'opinion ou de l'Assemblée, mais des conseillers mêmes du gouvernement. Il est pire pour la démocratie qu'elles soient systématiquement présentées sous un faux jour à l'opinion. A la longue, cette habileté-là ne paie pas.

Pierre URI.

LA MAISON DE BERNARDA

par Federico Garcia Lorca,

au Studio des Champs-Élysées.

En face du drame, qui n'est que fait divers (parce que sa base est accident ou contingence psychologique) on trouve la tragédie ou chose du destin, action paraissant obéir à un déroulement nécessaire et résulter d'une prédestination : pas de situation qui n'y ait l'air décrétée de toute éternité pour que les protagonistes donnent leur vraie mesure, pas de héros dont la conduite n'y apparaisse comme l'indice d'une manière de vocation. Aux prises avec cette nécessité régnant en souveraine l'homme tragique se débat, souffre plus de mille morts et ne parvient au bout de son acte que déchiré, si ce n'est tout à fait brisé.

Pour notre esprit moderne il semble que le thème en lequel, le plus clairement, s'exprime la nature de la tragédie (passion de l'homme en face du sort contraire et charge qu'il lui faut supporter du poids de certains actes) soit le conflit opposant le héros, en route vers un accomplissement, à la roideur de lois qu'il ne saurait enfreindre sans déclencher la catastrophe. Au sein d'un monde bien ordonné — sinon par le vouloir des dieux, du moins par le décret des hommes — il y a ce corps étranger : l'individu, rebelle à une géométrie dénuée de toute commune mesure avec sa liberté fondamentale. D'un côté, l'ordre, la contrainte des règles sociales, la hiérarchie et la norme; de l'autre, les forces claires ou sombres qui tendent à ruiner cet équilibre, le feu qui brûle au cœur de l'homme et l'induit, pour des raisons dont il importe peu qu'elles soient bonnes ou mauvaises, à se mettre hors la loi. Rencontre du pot de terre avec le pot de fer, crise scandaleuse, qui doit entraîner logiquement destruction matérielle ou écrasement moral pour le fauteur de troubles et dont les conséquences peuvent éclabousser ses proches.

C'est une conflagration de ce type, où l'on voit se dresser contre une armature d'oppression ce qui ne saurait s'y plier sauf démission totale, et se dresser contre un Bien qui n'est qu'égoïste souci de respectabilité un Mal représenté par le désir humain le plus nu, c'est une mise en question pareillement radicale qu'opère *La Casa de Bernarda Alba*, la dernière pièce de théâtre qu'ait écrite Federico Garcia Lorca, homme lui-même profondément marqué par le tragique, puisqu'il chanta — en l'un de ses plus beaux poèmes — la fin sanglante d'Ignacio Sanchez Mejias, le torero fameux dont il avait été l'ami, et mourut fusillé à Grenade par les tenants de l'inhumanité franquiste.

Comme les rumeurs (vagues d'abord puis proches et précises) qui accompagnent un orage ou comme les froissements et craquements indiquant que tout ne tourne pas rond dans le petit monde sévèrement contrôlé que régit l'altière propriétaire Bernarda Alba, des bruits venus du dehors se manifestent très tôt, une fois posée, visiblement, la toile de fond du drame, qui est la hiérarchie : cascade du mépris dont s'accablent, suivant le rang social qu'elles occupent, maîtresse de maison, femme de charge, domestique, mendiante enfin, dont la présence est une insulte au seuil. Comme clé de voûte, la religion; et, comme enfer possible, le bordel, où risqueraient fort de finir les filles de l'austère Bernarda si leur chasteté de recluses par une mère en deuil venait à se rompre autrement qu'au profit de maris moins occupés d'ailleurs, de leur personne que de l'avoir matériel qu'elles peuvent posséder.

Quelques bruits, survenant à la cantonade, constituent les jalons qui ponctuent la tension croissante des trois actes : chant de moissonneurs faisant sentir plus durement leur claustration aux filles de Bernarda Alba, clameurs des paysans lapidant une fille-mère qui s'est débarrassée de son enfant, ruades d'un étalon en rut, coup de feu lâché en direction du séducteur par la mère soucieuse avant tout de l'honneur de la famille, chute de meuble faisant comprendre à tous que s'est pendue la fille fautive.

A la cantonade également, un lieu presque mythologique : l'oliveraie, sorte de bois sacré où se consomment les turpitudes charnelles et où l'on sait que telle femme ou fille, plus ou moins consentante, fut un jour emportée. Figure des confins elle aussi, la vagabonde en robe pailletée dont on raconte qu'elle vint une fois danser devant les moissonneurs étrangers.

Femmes effectivement ravagées par l'absence de fraîcheur et

qui ont soif d'étreinte autant qu'elles ont soif d'eau dans leur absolue canicule, les filles de Bernarda Alba, en proie aux affres du désir inassouvi et à la gêne de la sécheresse climatérique, sont les astres solitaires et haineux d'un univers fermé qui, tôt ou tard, doit éclater parce qu'il n'y est tenu compte des besoins ni du corps ni du cœur mais seulement de l'orgueil de caste qui dresse contre l'exercice de leur féminité une mère ayant pour suprême exigence de demeurer intacte aux yeux de voisins qu'elle dédaigne, de même que le sol de sa maison sans souillure doit rester d'une netteté irréprochable. Dans ce monde clos, et dur comme une terre avare, une seule bouffée d'évasion : la grand'mère folle, serrant sur son cœur une brebis et rêvant fécondité de cette brebis, comme si le malheur d'être fou représentait, en une vie aussi strictement agencée, la voie royale de retour à quelque chose de naturel. Dans une prison où tous sont à ce point divisés et dénués, nulle évasion positive ne peut être fomentée : celle des filles qui, rivale de son aînée plus riche, tentera de satisfaire l'envie qu'elle a d'être prise par un homme achoppera contre l'esclandre immédiat et son geste lui-même sera comme enterré puisque sa mère décrétera qu'elle est morte sans avoir été déflorée.

Ardeur sensuelle et chaleur solaire, pénurie d'air et étouffement dans la privation passionnelle, noirceur des vêtements et éclipse totale du rayonnement intérieur, tout se confond ici, sans qu'il puisse être question de symboles ni que les éléments physiques, pourvus d'un double fond, fassent figure d'emblèmes : le mouvement qui pousse l'une vers la cruche ou vers le pot de nourriture est le même qui pousse l'autre vers les bras de l'homme, il n'est ici aucune différence de niveau entre les composantes physiques et les composantes morales d'une situation atroce. Perspective une, qui est celle même de la poésie, où tout se passe selon une égale évidence et où s'efface la distinction entre centre et périphérie, contenu et contenant, personne humaine et ses entours, états internes et phénomènes extérieurs.

C'est dans un style constamment retenu — sauf pour de rares éclats — que devrait être jouée semblable tragédie et non avec cette violence qui accuse le drame au détriment de la pulsation poétique et de son obstiné va-et-vient de résonances.

Michel LEIRIS.

A PROPOS DE SAROYAN

Je viens seulement de voir — en province — *Human Comedy* Ce film, lorsqu'il a été présenté à Paris, n'a pas eu de succès, mais je suis étonné qu'il n'ait pas soulevé davantage de commentaires et de discussions, car ce n'est pas un film ordinaire.

Qu'il ait été négligé par le public, cela n'est pas étonnant et nous trouvons même que c'est légitime, car la critique principale qu'on doit lui adresser, c'est d'être *ésotérique*. Seuls les spectateurs un peu familiarisés avec la littérature de Saroyan et qui savent que son art est un effort pour poétiser la banalité — que ce soit celle des êtres ou celle des sentiments — ont pu voir et surtout chercher dans ce film autre chose qu'une propagande monstrueusement grossière et simpliste en faveur de la religion, de la patrie ou de la morale de catéchisme.

Il serait curieux de savoir comment le public américain a accueilli ce film. Sans doute n'en aura-t-il vu, lui aussi, que l'aspect édifiant et moralisateur, mais il l'aura accepté comme tel parce que conforme à son idéologie. Au contraire, le public français réagit violemment contre « Human Comedy », qui heurte sa conception du monde, dans l'ensemble pessimiste et révolutionnaire, peu encline à admettre cette bonté universelle des hommes et surtout cette résignation au Mal, à l'imperfection du monde et de la société. Ses héros sont ceux qui luttent et non ceux qui acceptent. Même chez les chrétiens, la justification de l'œuvre de Dieu ne prend pas le sens d'une apologie de la vie la plus médiocre, et chez Claudel par exemple, toute vie n'est justifiée et ne possède une grandeur que si on peut la rattacher à un dessein divin qui la dépasse.

Mais Saroyan pose la banalité et le quotidien comme se suffisant à eux-mêmes, comme le sens même de la Création. Les personnages

de ses nouvelles trouvent leur achèvement et leur satisfaction dans les occupations les plus ordinaires et surtout les plus anodines : ce sont des télégraphistes, des garçons coiffeurs, des liftiers, des épiciers et il ne leur arrive rien que de banal. Ils ont des souffrances et des soucis, mais ce sont ceux de tous les hommes; leurs goûts et leurs sentiments sont d'une simplicité évangélique et, s'ils aiment leur prochain, c'est non pas malgré ses défauts, mais plutôt à cause d'eux.

Pour qu'une telle vision[1] acquière valeur convaincante et pour que nous puissions admettre que c'est dans cette médiocrité que se trouve la véritable destination de l'homme, il faut les procédés de l'Art. Il s'agit pour Saroyan de montrer que, dans des vies aussi banales, ses personnages ont trouvé l'absolue satisfaction et que leur existence est dans chacun de ses moments une plénitude. Il y parvient essentiellement en les dotant d'une passivité; il ne semble pas que ses personnages veuillent être autre chose que ce qu'ils sont à chaque instant. Leurs gestes comme leurs paroles sont le fruit d'une routine inspirée. Ils ne s'étonnent pas, ne se plaignent pas, ne se rebellent pas, ou alors d'une telle façon que leurs paroles mêmes de protestation sont comme une plainte tirée non d'eux-mêmes, mais de la banalité du discours social, comme si leur faible rébellion elle-même était quelque chose de prévu et d'inhérent au cours du monde. Leur langage est pure jouissance de lui-même, répétition prophétique d'une sagesse conventionnelle et il semble que l'Esprit absolu s'est incarné en ces êtres simples et monologue par leur bouche.

Voilà pour l'œuvre romanesque. Mais dans le film tout cela reste insensible et pour une raison très simple : c'est qu'au lieu que les pensées et les croyances des êtres paraissent sortir du fond de cette sagesse sacrée, elles sortent carrément — sauf par exception — des thèmes les plus récents de la propagande de guerre américaine. On n'a plus le sentiment d'entendre parler, par la voix d'individus frustes ou médiocres, l'Esprit du monde révélant son

1. Sociologiquement on peut estimer que cette conception du monde manifeste le moment de cristallisation de l'édifice social aux U.S.A. C'en est fini avec l'optimisme conquérant de la période de développement du capitalisme où chaque citoyen pensait qu'il avait un bâton de chef d'industrie dans sa giberne. Maintenant les rapports sociaux sont fixés et cet espoir s'est évanoui. Chacun se rend compte qu'il devra rester à sa place. Saroyan élève à l'absolu cette situation et lui donne un sens métaphysique et religieux.

sens comme acceptation du quotidien, mais les pasteurs et les politiciens américains s'efforçant de créer une idéologie. Cette scène où l'on voit un homme découvrir que la bonté, la fraternité, la simplicité même existent aussi dans un milieu social riche qui le rebutait et qu'il croyait égoïste et maniéré, il est possible qu'elle séduise le public américain ignorant la lutte des classes, mais elle nous choque profondément, car nous y voyons non l'expression d'une sagesse issue des siècles mais un *opportunisme* de la propagande démocratique.

De même nous acceptons mal qu'une jeune fille dise : « Quand je vois le drapeau mon cœur se serre », tandis que le soldat avec qui elle est déclare : « On n'apprécie bien son pays que lorsqu'il est dans le malheur. » Ceci, qui pourrait passer dans un roman où les personnages peuvent rester imprécis et lunaires, nous choque dès que nous voyons exactement leur expression, leur habillement, leur milieu. Cette simplicité, ou plutôt cette abstraction que les personnages peuvent avoir dans le roman, parce qu'on peut leur enlever — par le simple fait de ne pas les décrire — certains aspects trop concrets de leur physique et de leur comportement (pour leur donner par exemple une dimension de passivité), ils la perdent nécessairement au cinéma. La naïveté n'est plus possible à cette jeune fille élégante ou à ce soldat décidé et, plus qu'inspirés par une universelle sagesse, ils nous semblent répéter des leçons. Il y a un réalisme essentiel au personnage de cinéma et de théâtre qui rend impossible tout ce travestissement quasi ontologique des individus d'où certains romans tirent leur valeur esthétique. Sans doute et de même façon, la grandeur des héros d'Hemingway qui vient de ce qu'on ne mentionne pas leur affectivité et qu'ainsi ils semblent toujours être à niveau avec le monde, disparaîtrait si l'on pouvait voir le personnage.

A côté de son opportunisme, ce film est donc manqué parce que les personnages lunaires de Saroyan ne supportent pas la transposition cinématographique. Pour reprendre une comparaison hégélienne, c'est comme si les Dieux sereins de la sculpture grecque se trouvaient brusquement dotés du regard attentif au monde des êtres de la peinture. Toute leur profondeur s'évanouirait. En outre, à un point de vue plus proprement technique, il y a un excès de dialogues et des longueurs : rien — pas même la lenteur propre au monde romanesque de Saroyan, qui vient de ce qu'on insiste également sur toutes choses, parce que tout dans la création est

également important, à sa place et dans son temps — rien ne peut justifier qu'on nous fasse entendre en entier un cantique.

Mais il y a dans ce film un thème secondaire que même les spectateurs non prévenus par leur connaissance de Saroyan auraient dû remarquer parce qu'il est une des choses les plus belles et les plus émouvantes que le cinéma nous ait jamais montrée : c'est le thème de la découverte du monde par un enfant. Le petit acteur — dans le film il a cinq ans — est proprement prodigieux. Son petit visage n'est pas beau, un peu dissymétrique. Rien de l'enfant habituel du cinéma, surtout américain, joufflu, espiègle et précocement malin, avec des mines facilement naïves et attendrissantes. Le pessimisme, l'angoisse d'être au monde, qui manquent aux adultes de Saroyan, c'est chez un enfant que nous les trouvons. Cet enfant a une intériorité, une profondeur et une tristesse d'expression admirables. Et nous comprenons ce que Saroyan a voulu dire : les adultes sont ceux qui ont acquis la sagesse et la compréhension du monde, mais l'enfant ne possède pas ce savoir. C'est seul et dans une inquiétude pleine d'angoisse qu'il découvre le monde, et ce monde dans son aspect immédiat est source de mystère et de contradiction et constitue pour lui un perpétuel « traumatisme » dans l'acception psychanalytique du terme. Les objets : un œuf, des livres, un train au crépuscule ne sont pas noyés pour lui dans une banalité qui réduit tout à la similitude, et justifiés par un savoir rassurant, mais sont autant de révélations inouïes sur les aspects de l'Être, sur ses prodigieuses singularités. L'émerveillement de l'enfant devant un automate qui présente des réclames dans une vitrine, émerveillement non pas amusé, mais au contraire, méditatif, anxieux, inspiré devant cette contradiction d'un homme qui est chose ou d'une chose qui est homme, cette découverte que l'on voit naître dans l'enfant de la scission de l'homme et des choses est d'une profondeur bouleversante.

De même que l'angoisse, la révolte est chez Saroyan le fait de l'innocence, et c'est parce qu'il ne sait pas encore que l'adolescent peut s'écrier :« Si mon frère est tué, alors je cracherai sur le monde.» Mais il acquerra lui aussi la sérénité suprême et quand cette mort arrivera, il l'accueillera sans blasphème.

On voit combien ce thème de l'acquisition de la sagesse, bien que discutable au point de vue de la vérité, est riche et profond. Tout ce qui, dans le film, concerne l'enfance et — à un degré moindre — l'adolescence est traité magistralement et détonne avec le

reste. Et on peut se demander dans quelle mesure le projet initial de Saroyan n'a pas été altéré par d'autres réalisateurs : on sait qu'à Hollywood un scénariste, même illustre, voit son travail remanié par une quantité d'autres spécialistes jusqu'à devenir parfois méconnaissable. Ceux-ci n'ont-ils pas modifié l'œuvre de Saroyan pour les nécessités de la propagande tout en respectant ce thème de l'enfance dont ils ne pouvaient rien tirer? Cette hypothèse expliquerait bien des aberrations et des fautes qu'il est difficile d'attribuer à un artiste aussi habile que Saroyan.

Raoul Lévy.

L'EUGÉNIQUE AUTORITAIRE

Dès les temps très anciens une bonne sélection héréditaire a été considérée comme une des conditions du progrès humain. Des préceptes eugéniques se rencontrent aux époques où les prescriptions religieuses étaient intimement mêlées aux règles juridiques, aussi bien chez les Hébreux du Pentateuque que chez les Grecs soumis aux lois de Lycurgue. Les règles de la descendance pharaonique, les interdictions de caste dans les alliances hindoues comme la réglementation romaine des mariages visaient, expressément parfois et toujours en fait, à la production d'une race physiquement caractéristique et intellectuellement supérieure. L'idéal des législateurs pendant très longtemps, paraît avoir été analogue à celui de certains vétérinaires : la création de races dites pures. Celles-ci une fois créées, les alliances ne devaient plus être des alliages.

Ces tendances ont pris une valeur toute particulière, récemment, sous l'influence de deux mouvements nationalistes et culturels.

— Le mouvement hispanique de la « razza », tendant à rendre aux conquérants sud-américains, dans leurs anciennes colonies, une prépondérance aujourd'hui menacée.

— Le mouvement raciste hitlérien, qui est l'homologue et le contradictoire du premier.

Sans doute l'importance de ces deux mouvements est inégale et on ne saurait les assimiler complètement l'un à l'autre. Sans doute leurs racines idéologiques sont parfois anciennes. Mais si on considère les faits, les réalisations, on peut dire que, nés tous deux dans l'après-guerre, razzisme et racisme ont été tous deux sous-tendus par des facteurs affectifs de compensation, par le besoin d'effacer des humiliations militaires, guerre hispano-américaine de 1898, guerre européenne de 1914. Razzisme et racisme ont exploité tous deux, de façon aventureuse, des concepts para-scientifiques,

comme par exemple l'idée des races humaines autonomes, ou des mystiques simplistes, comme celles de peuples restreints élus pour diriger des continents, voire le monde.

A ces tendances irrationnelles, romantiques dirait M. Seillière, d'impérialisme politique, les racismes ont amalgamé des notions apparemment plus rationnelles, issues du positivisme comtiste et du matérialisme économique si puissants à la fin du XIXe siècle. Des pays parmi les plus démocratiques, les États-Unis d'Amérique [1]; en Europe, les États scandinaves, ont prétendu lutter contre le paupérisme, la criminalité et la psychopathie en préconisant avec des formules variées la stérilisation obligatoire des fous, des criminels et des pauvres, — l'inadaptation sociale sous ses diverses formes étant considérée par eux comme d'origine individuelle, à la fois congénitale et héréditaire.

Ce n'a pas été un des moindres paradoxes de notre temps que de voir des lois édictées par l'État de New-York, par le Danemark ou par la Suisse servir de point d'appui aux législations les plus draconiennes des États totalitaires

Les dernières statistiques qui soient connues (décembre 1938) indiquent que dans le monde, depuis trente ans, 32,000 personnes environ (15.000 hommes et 17.000 femmes) ont été stérilisées, c'est-à-dire privées artificiellement de la faculté de procréer[1]. L'Allemagne, à elle seule, entre en ligne de compte pour 12.000 opérations en une seule année. Cette stérilisation a pour objet d'anéantir la descendance des épileptiques, des maniaques-dépressifs, des débiles mentaux, des schizophrènes, des alcooliques chroniques, des malades nerveux à hérédité connue, tels ceux qui présentent une chorée de Huntington. La castration (extirpation des testicules) des délinquants sexuels a été pratiquée dans 480 cas, dont 140 en un an pour la seule Allemagne.

Ces mesures nouvelles, effectives, d'eugénique négative, sont peut-être moins grosses de conséquences que l'eugénique positive de quelques États.

L'étude physiologique de la sexualité est en progrès. Le liquide fécondant peut maintenant être conservé en ampoules et dilué en vue d'une distribution en série. Il y a, en art vétérinaire, un optimu dès à présent connu de dilution, des limites d'utilisation dans le temps, un degré déterminé d'alcalinité et même une

1. Cf. Schiff : *Ann. méd. légale*, 1938, p. 304.

charge ionique différant selon les sexes et permettant la procréation d'un sexe mâle ou femelle à volonté. L'insémination artificielle, longtemps considérée comme impossible, est devenue de pratique courante. Nous avons vu des femmes accepter l'insémination artificielle à partir d'un sperme inconnu et des hommes accepter de procréer à froid, si l'on peut dire, et parfois sans le souci de connaître même leur progéniture. Que seront, à vingt ans, les enfants ainsi créés par un « inséminateur » d'État, selon des règles et pour des fins racistes? Les études des psychiatres hérédologues montrent que l'état psychique des parents (ou si l'on préfère, pour ces cas, des géniteurs) au moment de la procréation, n'est pas indifférent.

On en arrive actuellement à la création, dans certains pays, d'une agence matrimoniale officielle avec entremise légale entre des individus contrôlés à l'avance, appariage et mariage selon les nécessités nationales. On peut entrevoir la réalisation prochaine des prévisions ironiques des littérateurs, des utopies conçues par Paul Adam, par Renée Dunan, par Aldous Huxley : la fabrication en série d'une humanité supérieure, maîtresse de vastes peuplades d'esclaves artificiellement produites. Les temps de la term:tière approcheraient sous le prétexte d'une « évolution ascendante ».

L'eugénisme autoritaire est à la fois négatif, dans sa tentative d'anéantir les antisociaux, et positif dans sa doctrine du mariage d'État. Une humanité qui aura réussi à extirper l'amour naturel de la procréation regrettera-t-elle un jour le désordre ancien? Au risque de s'entendre qualifier de rétrograde, on pense qu'elle aura à regretter le temps où des risques et quelque chaleureuse incertitude entouraient non seulement la mort, mais aussi la naissance.

Voilà où nous en sommes et voilà où sans doute nous allons, si nous prenons comme bases de conduite, pour l'amélioration de la race humaine :

Des règles vétérinaires ou horticoles de sélection, basées sur l'élevage des animaux domestiques et des plantes de serre;

Des règles impérialistes de sélection, basées sur une mythologie raciste;

Des règles démocratiques et utilitaires de sélection, basées sur une prétendue science de l'hérédité, hérédité antisociale par crime, psychopathie ou paupérisme.

Parmi les objections qui s'imposent vis-à-vis de ces trois espèces de règles, citons-en quelques-unes :

A. — Les connaissances vétérinaires sur le métissage et la sélection ne trouvent pas leur application à l'homme. L'art vétérinaire vise à fixer une race pure obtenue à l'aide de croisements, et d'autre part des croisements sont après quelque temps nécessaires pour revivifier la race pure qui, abandonnée à elle-même, perd son pouvoir fécondant et meurt.

Le métissage y est considéré à la fois comme une étape nécessaire et comme une mesure intermittente de régénération. Les vétérinaires utilisent donc le métissage, comme l'évolution humaine s'est faite par métissage empirique. Les racistes d'aujourd'hui l'oublient : l'« hispanisme » a brassé durant cinq siècles Ibères, Basques, Castillans et Maures, et durant cinq nouveaux siècles les produits de ces alliages avec les Indiens polynésiens de l'Amérique du Sud; le « germanisme » amalgame les groupements nordique, alpin, dinarique et slave dans lesquels beaucoup d'anthropologues ne reconnaissent même pas des races autonomes.

On ne saurait utiliser les règles de l'arboriculture, de l'horticulture, de la sélection vétérinaire pour une « humanoculture ». En zootechnie la stérilisation n'a pas la valeur négative de défense sociale qu'elle a en « hominotechnie », elle a une valeur positive. Elle vise à créer de la viande de boucherie ou des « meneurs » de troupeaux, traîtres à la race, comme les bœufs qui poussent dans le corral les taureaux destinés à l'arène.

Pour la sélection positive, également, le but des vétérinaires est incomparable à celui que les Allemands recherchent dans leurs mariages d'État. La sélection zootechnique vise à créer des races d'animaux esclaves, utiles à l'homme : le mouton mérinos dont la toison traîne à terre, la vache laitière qui produit quotidiennement du lait pour douze veaux, l'oie au foie hypertrophique sont des victimes de l'homme et non les spécimens les plus représentatifs et les meilleurs de leur espèce.

B. — Nous ne discuterons pas les théories proprement racistes; le concept d'une race humaine pure, avec droit de domination en raison de sa pureté, est à baxe affective, et imperméable au raisonnement. Les premiers protagonistes en sont des mécontents, étrangers au groupement qu'ils prônent, et il serait facile de démontrer à l'origine des idées professées par un Gobineau ou un Houston Stewart Chamberlain la compensation d'un sentiment d'inferio-

rité. Dans le cas de Langteiner, le « Rembrandtdeutsche »[1], nous nous trouvons en présence d'un aliéné caractérisé. Les thèmes sont ensuite repris, sous l'influence des défaites militaires, par des meneurs auxquels la monotonie dans la répétition confère le prestige sur des masses suggestibles.

Dans la lutte des nationalismes, le bilan culturel des nations est délibérément faussé. S'il était établi de façon objective, il montrerait la solidarité humaine qui unit les peuples, au lieu de les opposer, dans l'invention et dans l'application, dans la recherche philosophique et dans le perfectionnement technique, dans la création et dans la jouissance esthétique, dans l'exploitation des richesses et leur consommation.

C. — Malgré la peine qu'ils se sont donnée, les Américains ou les Allemands — ces derniers avec une ampleur et une minutie dignes d'une meilleure cause — n'ont pu, ni les uns ni les autres, apporter la preuve scientifique que la stérilisation sera efficace dans les cas prévus par eux.

L'ascendance similaire n'existe dans l'*épilepsie* que dans 1,8 % des cas (Marchand)[2] et qui dit ascendance similaire ne dit pas forcément hérédité pathogène. L'épilepsie, signe de fragilité cérébrale, reconnaît de multiples causes, principalement les atteintes de l'œuf une fois fécondé, ou l'hérédo-alcoolisme. Cette maladie enfin a un double caractère récessif et régressif. Régressive, elle tend au cours des générations à disparaître d'elle-même (Mme Minkowska)[3]. Récessive, elle nécessiterait pour son extirpation la stérilisation de milliers de porteurs supposés de la tare, ceci afin d'éviter la naissance possible de quelques individus épileptiques.

Le professeur de psychiatrie de Berlin, Bonhoeffer, a eu le courage de reconnaître que la stérilisation massive de tous les cyclothymiques priverait la société d'éléments incontestablement utiles et dans un rapport récent (*Congrès des Aliénistes français*, Berne 1936) sur la stérilisation dans la folie à double forme, Brousseau démontrait l'utopie d'une psychiatrie dirigée.

Nous avons insisté nous-même, dès 1930, sur la difficulté sup-

1. *Rembrandt als Erzieher*, von einem Deutschen (paru anonymement en 1889 chez Hirschfeld, édit., Leipzig. 32e mille en 1891).
2. Marchand : *Hérédité et Epilepsies*, 1 vol., Nouvelle Revue Critique édit., Paris 1939.
3. Mme Minkowska : *Epilepsie un Schizophrénie im Erlang*, Orell Füssl, édit., Zurich 1937.

plémentaire due à l'hérédité dite précessive, c'est-à-dire à l'apparition précoce de cette folie chez les descendants et tardive chez les ascendants — en un mot à l'imprévisibilité de cette hérédité [1]. Cette constatation a été confirmée quatre ans plus tard par un auteur danois travaillant chez Rudin, au cœur même de la psychiatrie hitlérienne[1]. En ce qui concerne la démence précoce, cette maladie (élargie par les Allemands jusqu'au concept ultra-extensif de la schizophrénie) se prête particulièrement mal à des études génétiques sérieuses, encore moins à des prévisions génétiques. De même la notion de débilité mentale est si élastique que la stérilisation peut y être envisagée, selon les auteurs, dans des proportions qui varient de 8 à 76 % des cas.

Les difformités physiques congénitales — toutes ne sont pas héréditaires, mais c'est le seul groupe où des généalogies peuvent être sérieusement établies — constituent sans doute le groupement morbide où la stérilisation est le moins contestable, mais dans la statistique officielle de Roemer [2], elles n'interviennent que pour moins de 2 cas sur mille stérilisations pratiquées.

L'hérédité criminelle nous est encore moins connue que l'hérédité psychopathique. La castration des délinquants sexuels n'est pas capable de faire disparaître l'imagerie perverse de ces sujets, véritable mobile de leurs actes, et qui constitue un caractère sexuel secondaire irréversible selon le témoignage autorisé de Champy (*Société de Sexologie* 1935).

Les causes de l'associabilité dans ses diverses formes : psychopathie, criminalité, inadaptabilité sont à chercher avant tout dans des lésions germinatives, blastoputoriques dit Vervaeck, dans l'alcool, la misère, la syphilis, la tuberculose des géniteurs au moment de la conception des enfants ou durant leur croissance.

Les applications méticuleusement brutales de l'eugénique négative ont entraîné l'abolition du secret professionnel, des débats de conscience douloureux pour les médecins, des scènes atroces dans les asiles et que Roemer avoue[3]. Elles ont subi, ces dernières années la critique des hommes compétents et ne me paraissent pas avoir résisté à ces critiques. Dans les congrès de psychiatrie, avant la guerre de 1939-1945 le débat semblait arrivé actuellement à un

1. P. Schiff et Mareschal : *Annales Médico-psychologiques*, 1930, I, p. 171, et P. Schiff et Anne du Tillet : *Congrès de Berne*, p. 357.
2. Roemer : *Zeitschrift f. psych. Hygiene*, VIII. 1935, p. 131.
3. *Loc. cit.*, p. 132.

point mort, la discussion s'éteignait car les participants savaient ce que certains contradicteurs cachaient de préoccupations politiques à base guerrière sous le couvert de la science. Ce silence un peu dédaigneux n'a pas toujours été compris, et dans la 5e Conférence Européenne d'Hygiène Mentale (Munich, Septembre 1936), Rudin l'assimilait à une approbation. De larges cercles de population peuvent croire ainsi que l'eugénique autoritaire a partie gagnée et, quoi qu'on en ait, on est ainsi amené, de temps en temps, à une mise au point. Le silence et l'expectative ne sont pas de mise devant des doctrines qui utilisent comme preuves la réitération monotone des mêmes affirmations et des mêmes postulats.

Est-ce à dire que le principe même de l'eugénique doive être rejeté? Est-ce à dire que toute procréation doive être laissée comme jusqu'ici, au désordre? Il y a place entre l'anarchie présente et l'esclavage qu'on voudrait imposer, pour une eugénique réaliste.

Dr. Paul SCHIFF.

TRAIN NOIR

Cet express, fidèle à son horaire dont il épouse chaque minute, prudent avec les grands ponts à claire-voie qu'il caresse plutôt qu'il ne traverse, quitte la gare Saint-Lazare à huit heures trente-huit. Il emmène à Bernay quelques poignées de voyageurs à mallettes, voyageurs incolores, inodores et sans saveur du premier arrêt; à Lisieux, une foule de bagageux, dénicheurs de cette matière grassement divine et ensoleillée; à Caen des notaires, des représentants en parfumerie, des octogénaires qui veulent mourir sur leurs ruines; à Carentan des noirs en uniforme; à Cherbourg des marins à pompon, des marins sans pompon, des navigateurs, des civils, des jeunes filles qui ont décidé de « bombarder » des cartouches de « Camel », d'autres représentants en parfumerie.

Ce train patiente trois heures en gare. Dans la longue queue soyeuse de la nuit, puis dans une avalanche d'ombre aussi serrée qu'un jersey... A six heures, ceux qui n'ont pas loué leur place s'installent déjà dans le couloir, redressent comme une quille leur valise en contreplaqué. Ils font une sale petite nuit dessus. Ce sont les pauvres de l'express. Ceux qui ont loué ne leur parlent pas. On crée même des frontières : on glisse la porte de son compartiment, on s'enferme avec toutes ses aises épanouies contre les vitres. Ceux qui ne dorment pas convoitent d'un œil végétatif les quatre coins, joyaux fabuleux de tous les trains du monde. Ils descendent leur casquette sur leur visage mine de plomb. Ils souhaitent des entorses, des attaques d'apoplexie à ces absents qui arriveront en poussifs de la dernière minute... Les contrôleurs font les ouvreuses. Ils placent, déplacent, replacent des curés, perpendiculaires en route de l'ombre butée. Les contrôleurs naviguent facilement dans cette solitude surpeuplée et tendent la main.

*

J'étais en retard. Exprès. On m'avait dit : « Longez le train, longez-le jusqu'à la sentinelle, jusqu'à la première voiture. C'est réservé aux militaires. A la demie, on vous laissera monter avec eux. Vous serez assise. » J'ai longé l'express, mais il y avait trente personnes qui avaient fait ça avant moi. Elles attendaient.

Cette sentinelle au teint d'œuf brouillé, baïonnette au canon, vérifie et trie permissions et permissionnaires. Elle fume cigarette sur cigarette. Son casque plat, voilé de brouillard, aurait reçu un coup de battoir. Du même coup son visage s'est noyé dans du livide... Des soldats américains, le paquetage bien cadenassé et bien posé sur l'épaule, façon débardeur, ont déjà mis leur dandinage en marche. Il est huit heures trente-quatre. La sentinelle fume et vérifie avec ses gants. Des noirs, qui ont vécu la nuit à Montmartre et qui ont distribué leurs forces au swing, aux femmes et au whisky, traînent ce traversin kaki qui contient de tout. Je me demande si je vais rater l'express que je touche avec mon coude. Notre groupe attend les ordres de la sentinelle qui, dit-elle, attend les ordres du sous-officier. Le voici. Il chuchote. Le simple soldat crie : « Les civils dans les wagons civils. » Bousculades. Remous. Grognements. Montée. Dégringolade. Le train a un hoquet. On enfourne son corps et ses choses. On est parti.

***

Je me tiens sur un pied. Une caravane de valises passe au-dessus de nos têtes. Un téléférique. On a secoué mon bras. On sonne avec :

— Dites, est-ce que vous croyez qu'on en trouvera dans le train? Vous croyez qu'ils en ont encore?

Je me tourne du côté de mon bras gauche :

— Qui? Quoi?

— ...Les soldats américains... Du chwing. Du sem-sem si vous préférez.

Je la vois. Je dois baisser la tête pour la voir. Elle est petite, petite. Elle confond les mots « chewing » et « swing ». Elle a eu des éblouissements. Je le vois : elle veut rajeunir. Absolument. Elle veut rajeunir son palais, ses papilles. Elle lève son visage biscornu et badigeonné à l'ocre. C'est un mas tourmenté, crépi, décrépi. Elle voyage pour tenter la chance jusqu'à la fin. Pour la mettre à bout

Chez elle, le désir de rajeunissement a pris la force d'avancement de la gangrène. Cette gangrène est dans ses cheveux. Elle les décoiffe jusqu'au « caillou qui bique » de l'épaule. Le jour chiffonné et mal rincé des banlieues tape la vitre : il dévoile un monument. Son âge est un monument.

— A quoi pensez-vous?... Qu'ils n'en ont plus?... J'aurais voulu y goûter pourtant...

Elle ne maquille pas sa voix. C'est usé comme une semelle.

Du côté de mon bras droit on me pousse parce que j'ai posé mon second pied.

Elle se mire dans la vitre. Elle mord ses lèvres qui font de l'acide. Elle engueule peut-être son bâton de rouge.

On me pousse encore. On a rudoyé mes pieds. On parle :

— Vous exagérez, vous...

— Je posais mon second pied à terre. C'est tout.

— On vous dit que vous exagérez. C'est tout aussi...

Ils sont face à face. Assis sur leur valise en tôle étincelante. Ils conversent :

— Y'a les petits d'un côté...

Il ne poursuit pas. Il découpe un morceau de lard gras sur du pain. Il l'amène lentement au bord de la tartine comme une dame sur un damier. Avec l'extrême pointe de la lame, il enfonce ça dans son trou rose. On aurait cru qu'il allait tamponner son larynx avec. Il le case contre une joue. Il peut découper un cube de pain. Son timbre aussi est obstrué.

— ... et les gros de l'autre...

Il avale le morceau. Il peut conclure :

— Y'aura toujours des petits...

— ... Zont besoin de nous, soupire celui qui éparpille mollement des mégots sur une feuille de papier *Zig zag*.

Il a découpé un autre cube de pain, mais il mange le cochon d'abord ; c'est un méthodique.

— J'te l'dis : y a les petits...

C'est vrai et c'est intenable.

Elle secouait ma manche. Elle avait pris l'habitude de la secouer :

— J'ai un tuyau. On vient de me le donner. On peut joindre les Américains. Par les soufflets. Vous leur demanderez pour moi.

Je veux bien, cela permet de fuir le leitmotiv du mangeur de poitrine de lard et de poser mes deux pieds à plat.

— Où allez-vous?

— Jusqu'au bout. A Cherbourg!

Sa bouche a fait des petits ronds. Honolulu se prononce comme ça. Nous sommes sur les soufflets. Je vois ses pantalons, sa vareuse à poils, ses pieds d'enfant. Elle est fluette. Si elle se masquait avec un loup elle plairait, mais ce peinturage démasque tout.

Je l'arrête. Elle se retourne. Elle a peur des soufflets. Je l'aide.

— C'est vrai? Vous ne savez pas ce que c'est?

Je la ranime.

— Oh! j'en ai vu. Ça se suce. Ça colle. Quand ils sont fatigués de le sucer, ils le mettent sous leur chaise, sous la table. Je les ai vu faire ça dans les cafés... Est-ce que c'est bon?

— C'est fade. C'est fatigant. Ça ne s'use pas. Il faut l'avaler.

Elle se courbe puis elle se redresse. Son dos a pris quand même un coup de vieux. On voudrait vieillir pour elle.

***

Nous arrivons. Dans le premier compartiment, il y a des noirs en uniforme. Au milieu de la banquette, un Canadien somnole avec son béret en coup de vent. Cela se remarque tout de suite : ils mangent des yeux un teint de lis. Leurs prunelles un peu dévissées sont très respectueuses. Un indifférent, un seul, s'est enseveli sous sa capote kaki. On ne voit ni ses jambes, ni ses pieds, ni sa tête. Tassé sur sa fatigue, il dort en clochard. Un tas de viande sous un tas d'étoffe. Ils sont jeunes. Tous les matins, ils découvrent la race pâle. Leur compartiment est un jardin d'enfants contemplatifs. C'est frais et silencieux. On leur a offert un Canadien qui s'endort, qui se détend, qui se délivre, qui se livre... Ils oublient de fumer. Leurs lèvres en caoutchouc sont émerveillées et reposantes. Ce ne sont que des lèvres pleines de chair et les coins ne trahissent pas. Elles s'entr'ouvrent. Alors on voit ce qui ne pourrait être plus blanc, plus sain, plus solide : leurs dents. Ils fixent ce dormeur laiteux et leurs lèvres gonflent : une tendresse démesurée se balade sur ces ellipses charnues. C'est satisfaisant comme un soufflé qui aurait bien monté.

Je les regardais, mains collées à la vitre, tandis que mon éducation se décollait. Leur simplicité est un aimant. Mais ils nous ont vues. C'est une volière affairée. Comment font-ils pour parler en chantant ou pour chanter en parlant? On ferme vite les yeux :

on entend ce roulement de perles fines qui hébergeaient dans leur gosier. De la rosée dégringole dans vos oreilles... « Sem-Sem » avance. Elle a peur. Moi, je reste. Des rapaces sont là. Ils gardent le compartiment des noirs. Je leur déplais. Ils m'attaquent :

— Ils en veulent ? Vous en avez ? Vous l'avez proposé ? A combien ?

— J'arrive. Je n'ai rien proposé.

Ils soupirent. Leurs yeux se rallument.

— Ça.

Ils ont entr'ouvert leur pardessus. Dedans, à la place de l'argent, il y a du cognac à deux étoiles. Le bouchon est enveloppé dans un capuchon saumon. Ça brille et c'est provocant. Ils se reboutonnent. Ils sont sûrs de ce qu'ils portent.

Ils vont les tenter. Ils vont les saouler. Les noirs sont debout. Ils regardent. Leur désarmement est tragique. Le tas d'étoffe ne remue pas. Le Canadien s'éveille. C'est un sans lèvres dont la fente de tirelire est de traviole. Les noirs discutent. On distingue des arabesques dans le timbre de ceux qui veulent acheter, qui veulent convaincre. Des chatteries se traînent. Le compartiment a quarante. Leurs prunelles ne savent plus que questionner. L'enfer est dans le couloir. Il n'y a qu'une porte vitrée entre ces hommes et cet enfer. Ils s'assoient. Ils laissent venir. Ils allument des cigarettes parce qu'ils ont envie de boire. Les rapaces s'accoudent à la barre du couloir. Ils contemplent leur petite réussite sur les nuages, sur les hangars, sur les cordes à linge, sur les pommiers morts aux branches hystériques... Nous sommes dans un tunnel. Le compartiment des noirs a *passé*, mais l'enfer est toujours dans le couloir. L'odeur déprimée des tunnels se fourre dans la gorge de tout le monde. Je voudrais « épingler » les deux oiseaux. Nous sommes à Mantes.



Les vendeurs de cognac à la sauvette sont entrés. Je les ai suivis, j'ai fait une promesse à « Sem-Sem ». J'essaie de retenir cet enfer qui arrive avec nous. D'abord, les rapaces mendient :

— Avez-vous *blanket?*

Ils prononcent *blanket* comme blanquette de veau.

— *No blanket*, dit un noir qui avait besoin d'être dérangé pour songer. Il a croassé.

Un deuxième noir leur offre son sac de couchage. Pour rire.

Il est fier du ziff qui glisse tout seul. Ils veulent lui prendre le sac mais il le serre contre son cœur. Il le replace dans le filet. Il rit de nous, puis il roucoule pour lui-même. Un coup de calot en avant. Il se réhabite.

L'express a ralenti. Il cale devant un chantier. Un troisième noir se penche à la fenêtre. Il a trop bu la veille. On ne voit pas ce qu'il fait. C'est un écœuré bien élevé. Les autres aussi sont bien élevés. Ils ignorent sa gueule de bois. La liberté coule à flot dans le compartiment. Un quatrième noir, celui du coin, est subjugué. Il se lève pour voir. Il se rassoit pour voir parfaitement. Il est hypnotisé par un tombereau d'anthracite traîné par un cheval blanc conduit par un vieil homme poudré de poussier... Ce tableau noir et blanc l'envoûte. On se tait. Tous contemplent ça. Ils sont nostalgiques. Leurs prunelles sont devenues de grandes neurasthéniques. Il faut les distraire :

— Parlez-vous français?

— Oui, oui.

— Avez-vous du chewing gum? Je le paierai. C'est pour quelqu'un qui n'a jamais goûté ça.

— Jamais! *Never!* Celui-là traduit immédiatement pour ne pas se détacher de ses camarades.

— *Never*? *Never*? *Never*? *NEVER*?

La question sautille de bouche en bouche comme un moineau. Les voix montent. Elles se dévirilisent. Dans le compartiment, la gentillesse au mètre est là. Ils me fixent. Je représente *Never*.

— *Never*?

Je réponds : *never*.

Ils me croient. Ils peuvent fouiller leurs poches. *Never* est dans mes yeux. Du vrai de vrai. Ils me tendent plusieurs tablettes. Je veux payer. Les rires sortent de chair. Nous mâchonnons à l'unisson. Celui qui songeait, claque ça contre son palais. Il a enfermé des castagnettes dans sa bouche. Ils me disent de m'asseoir. Les rapaces, qui sont encore là, sortent les bouteilles. Le Canadien me demande en français pourquoi nous arrêtons à Mantes. Ils les ont posées dans les mains satinées des noirs. On allume des cigarettes. Les noirs laissent encore venir.

— *How much*? demande celui qui se penchait à la portière. On entend un prix prohibitif. Nous quittons la gare. Nous la quittons sur du velours.

*
* *

Nous roulons vraiment.

— *Je ne suis pas fol,* dit celui qui vient de guérir et qui veut se réintoxiquer instantanément.

Sous le tas d'étoffe ça vibre. La tête sort des gros langes kaki. Elle parle :

— *What is it « fol »* ?

— *Fool.* Il traduit vite. Il ne peut pas se détacher de ses camarades.

Les bouteilles circulent. On les passe au crible. Ils leur font des grimaces. Ils détestent ce cul en pyramide qui ne contient pas d'alcool. Ils vont le rendre. Les rapaces flairent cet échec :

— On baisse?

— On baisse.

Ils ont baissé de moitié.

Le Canadien se tait. Il emmagasine des observations noires et blanches. C'est solennel. Boire ou ne pas boire? Mais ils mettent la main à la poche en même temps. Leur instinct intact les unit. Ils décident ça ensemble comme des aveugles qui ne se quittent jamais. Les vendeurs sont contents. Ils ont un sursaut d'avidité :

— No blanquette?

— *No blanket.*

Je suis leur caissière. Ils me donnent des boulettes de billets. Ils les posent, ils les jettent sur mes genoux. Je les déplie, je les repasse. Ce sont des petits billets. Leurs derniers billets. Il y a de l'argent méprisé sur mes genoux, quelques chiffons tombent à nos pieds. Il manque cent francs. Je me cotise. Je suis devenu leur compagnon. Un rapace range un petit matelas dans son portefeuille. L'autre sort :

— Salut cirage!

Leur instinct a saisi ça au vol :

— *What is it* « cirage »?

La réponse, qui flotte, empoisonne l'air.

Ils se tendent. Les banquettes sont devenues trop douces pour leur inquiétude. Une bouche sournoise a asphyxié le compartiment. Le Canadien traduit. Il n'est pas tendre. Il faut les distraire. Je leur demande un tire-bouchon. Ils cherchent. Ils se sont mis à végéter. On n'entend plus les castagnettes. Celui qui songeait regarde ses chaussures marron. Il songe à cet ignoble cirage. Le

bouchon est délivré. Ils me tendent la bouteille. Ils m'offrent à boire. Je la repousse. Je boirai la dernière. Ma peau blanche ne mérite que ça.

« Sem-Sem » est revenue. Elle est derrière la vitre. Elle a peur pour moi. Je lui montre les tablettes. Elle sourit. Ils lui font signe d'entrer. Elle les arrache de mes mains. Elle s'est sauvée avec quatre petits miracles...

Nous jouons au « furet » avec la bouteille. Le cognac n'est pas bon. Je possède bien le goulot et, soudain, je pense aux malades imaginaires qui se désinfectent les muqueuses. Soir et matin. J'ai le fou rire. Ils l'attrapent. Les castagnettes sont pleines d'allégresse. Le Canadien s'abstient de boire et de rire. Nous dérangeons sa nuit. Tant pis. Les tournées circulaires se succèdent. On incendie notre gosier. On incendie notre estomac. Ça réchauffe le compartiment. Le noir souffrant a du sang de Romain dans les veines : il prend, il rend, il prend, il rend. Mais c'est un malade invisible. Nos sensibilités crépitent. Un instinct, neuf comme un filon, nous soude les uns aux autres. Le compartiment regorge de chaleur humaine. Cette chaleur entraîne enfin le Canadien au parti. Il veut se faire inscrire au goulot. Il boit une gorgée. Il fait partie de cette communion. On allume dix cigarettes au même briquet.

— Des potes, dit le vendeur qui a bu plus que les autres et qui tâte aussi cette sympathie à couper au couteau...

Je réponds :

— Des fameux potes...



Celui qui fixait ses chaussures ne veut plus boire. Il se lève. Il a écarté la bouteille avec sa grande main luxueuse ornée de cinq dés en nacre. Du cognac est tombé sur le Canadien. On bouche la bouteille, on la pose à terre, entre des jambes. Le temps de la boisson vient de choir et l'oiseau-buveur s'envole... Le noir parle. Deux mots, deux détonations fatales :

— *Black man ! White man !*

Il parle au Canadien. De plus en plus vite. Son désespoir fait tac, tac, tac, tac, tac... Son désespoir se traduit par des mots qui s'échappent d'une mitraillette, mais le Canadien est intact. Il écoute le noir et il ne peut rien placer. Il fait des croix avec sa tête pour montrer qu'il le suit. Le noir se désespère aussi avec ses mains. Leur couleur est anguille. Il dit qu'il est venu en Europe pour

démolir des barbares. Le travail est fait, mais le barbare éternel est toujours là. Le barbare c'est *le noir.* Il dit qu'il y avait les batailles puis le répit. Le fléau c'était le répit : les blancs d'un côté, les noirs de l'autre. Les camps à l'écart des villages, les cafés, les maisons de tolérance interdits aux noirs... « Nous étions quelquefois des héros. Nous sommes toujours des héros *rejetés.* »

Pendant que j'écoute, je quitte le compartiment : je suis dans un hôpital. Je me tiens derrière la porte de la salle d'opération. Quelqu'un hurle. La condition humaine de celui qui hurle est tombée dans le baquet avec les tampons ensanglantés. Il ne crie plus. C'est un héros passif. Les chirurgiens font ce qu'ils veulent sur lui.

Le noir ne crie plus. Il allume une cigarette. Je l'avais confondu avec cet opéré. C'est un héros passif qui rentre aux U. S. A. Le Canadien dit que ça changera. Il dit n'importe quoi. Le nègre n'est pas dupe. Il parle aux autres. Le compartiment a un Messie. Les voix s'enlacent langoureusement et racontent une certaine attente à Cherbourg, sous les fenêtres d'une beauté. Le groupe l'avait aperçue fermant ses volets. Le groupe voulait la revoir. Ils étaient épris de la distinction de cette femme. C'est le Messie qui leur explique ça aujourd'hui. Attente de cinq heures sous les fenêtres puis quelqu'un jeta une cuvette d'eau grasse sur le groupe. Ils expliquent que la graisse ayant figé tout de suite, ils avaient leur calot *givré.* Ils ont été punis. Le souvenir du givre glace tout le compartiment. Nous grillons Évreux. Le Canadien se rendort. Dans le couloir, les rapaces bavardent. Les noirs se taisent. Ils ont mis cette humiliation au fond de leur paquetage mais leurs prunelles sont dilatées d'une tristesse sans fin. Celui qui a parlé chante. Il chante et il semble qu'il regarde sa chanson. Son regard fondant suit l'air. Il ne le prend pas au sérieux. Un dilettante fredonne. Puis on entend comme une petite flûte qui ferait l'école buissonnière en sous-bois. Puis on entend des paroles sur un motif lisse comme un son d'orgue. Il chante :

Reviens baby
J'ai posé une chaise
Reviens.
J'ai posé la chaise au soleil.
Je l'ai posée près de la mienne.
Reviens vite
Je te parlerai de toi

Et tes yeux brilleront
Puisque je parlerai de toi
Reviens vite baby
La chaise est toute tiède
Reviens tout de suite
Tout de suite.

Le contrôleur est parmi nous. Il écoute alors il poinçonne par cœur mon billet. Il est bon. Il sourit à tous ces enfants foncés. Grâce au contrôleur, le cœur du compartiment est devenu tendre comme de la mie... Mais je vais l'éprouver :

— Monsieur, ils vous demandent si vous voulez boire un peu de cognac avec eux...

— Je ne bois pas et puis mon service me l'interdit.

— Monsieur, ils disent qu'ils vont se fâcher si vous ne buvez pas maintenant...

Le teint du contrôleur a pris un coup de blanc. Nous lui donnons la bouteille. Il a bu un filet. Il les remercie. Le mot « cirage » a été presque gommé.

Ils fredonnent : « Oh ! la, la, Ma-de-moi-selle... » Ils vont dormir. La bouteille vide a été jetée. Je vais dans le couloir. J'interpelle les rapaces :

— Pourquoi les appeler comme ça ? Vous les avez blessés.

Les rapaces rient. Ils sont fiers.

— Si dans votre quartier, un nommé Durand vous rendait un petit, très petit service, est-ce que le lendemain vous iriez sonner à sa porte pour l'interpeller : « Alors, M. *Machicoulis*, ça gaze ? »

— Vous êtes folle ? Non. Évidemment, non.

— Alors, pourquoi le faites-vous avec des hommes qui ont sauvé votre peau ?...

— Avec les nègres, c'est pas pareil... Et puis assez de baratin.

Nous grillons Conches. Je vais descendre. Je ne reverrai pas « Sem-Sem » qui doit sucer ça, assise sur sa valise.

A Bernay, ils se penchent tous à la fenêtre. Ils dormaient et ils m'ont vue sur le quai. Ils crient « à bientôt ». Ils trouvent le mot rigolo. Je disparais dans la vapeur du train et je voudrais m'envoler jusqu'à Harlem. Dans ma tête, on fait sauter des mines. Deux détonations fatales :

— *Black man ! White man !*

Violette Leduc.

LETTRE DE SHANGHAÏ

Shanghaï est sans doute avec les villes du continent américain la seule métropole qui n'ait en apparence ressenti aucune atteinte de la guerre. Le port a son visage de paix, sa banlieue ressemble à toutes les banlieues, mais sans cratères de bombes. Sur le fleuve un grand nombre de navires de guerre, dont 90 % sont américains. Le trafic commercial a repris; tous les cargos portent le pavillon étoilé.

Shanghaï joue pour la moitié du monde le rôle que se partagent pour l'autre moitié Londres, New-York, Rome et Paris. Il n'y a de chinois que la foule : les femmes sont russes, la police et l'université françaises, le plan, l'architecture et les automobiles américains. Sur cette ville de dimensions et de population doubles de Paris, l'occupation japonaise a passé sans pouvoir laisser beaucoup de traces. L'occupation allemande avait cassé les reins de Paris; Shanghaï n'a pas reçu un cargo depuis huit ans et ses milliers de boutiques, de magasins et d'entrepôts ne semblent pas devoir un jour manquer de quoi que ce soit. On trouve du Clicquot 1929 au même prix qu'aux Champs-Élysées; des tissus d'Écosse qu'on ne trouve pas à Londres, car les meilleurs sont réservés à l'exportation, et il y a à Shanghaï autant de Packard « Clipper » 41 qu'à San Francisco.

Le dollar chinois qui valait avant la guerre de 7 à 14 francs ne vaut plus que deux sous Pleven. Il s'agit là du dollar C.N.C., garanti par le gouvernement de Chung-King. Quantités d'autres monnaies sont en circulation; le dollar C.R.B. de l'ex-gouvernement de Nankin vaut 200 fois moins et se vend par paquets dans les rues. La monnaie-reine est le bon dollar de l'Oncle Sam, qu'on appelle ici le « gold » tout court. En plus de cette vigoureuse dévaluation, les prix montent à Shanghaï à raison de 100 % par mois d'occupa-

tion américaine. Les méthodes commerciales yankees sont très différentes des chinoises : jamais dans toute l'histoire de la Chine un homme n'a dit « O.K. » quel que soit le prix qu'on lui demande.

Les hommes qu'on voit d'abord à Shanghaï sont les Américains : tous les soirs les 200 bateaux du port lâchent dans Shanghaï 20.000 permissionnaires parmi lesquels les vétérans du Pacifique et les « Marines » d'Okinawa, qui n'ont bu que du coca-cola et de l'ice-cream depuis leur départ des États. Ils attendent des alcools et des femmes russes, et des pousse-pousse dont ils usent sans remords apparents. Le spectacle à ne pas rater est le « bund » vers minuit; il ressemble à la gare Saint-Lazare à 6 heures, sauf que tout le monde est saoul. Les rames sont remplacées par des chalands de débarquement d'infanterie qui accostent à 15 nœuds dans un grand bruit d'essence et de haut-parleurs. Des projecteurs cherchent les matelots qui tombent dans le fleuve.

Avant guerre, les Français étaient à Shanghaï dans une situation privilégiée. Nous étions les seuls à disposer d'une force armée et d'une police depuis que toutes les autres nations blanches avaient accepté l'expropriation de leurs concessions et la fusion dans la concession internationale. Pendant l'occupation japonaise, le gouvernement de Vichy abandonna les droits de notre concession au gouvernement de Nankin, et les Japonais désarmèrent les troupes françaises le 10 mars 1945, le même jour que les troupes d'Indochine. Au moment de la défaite japonaise, les nations unies entérinèrent la situation acquise, de sorte qu'aucune nation ne jouit aujourd'hui de privilège spécial à Shanghaï qui est intégralement chinoise. Cette évolution juridique n'a d'ailleurs aucunement influencé la vie des Français à Shanghaï; les Japonais avant, et maintenant les Chinois n'ont pas restreint leurs libertés et leurs activités. Quel sera l'avenir? Les Shanghaïens redoutent pour l'immédiat des difficultés économiques. Habitués à gagner facilement beaucoup d'argent, ils sont poussés au pessimisme par la dévaluation, l'impossibilité d'importer et surtout l'emprise des Américains sur le marché. Ils ne semblent pas redouter de difficultés politiques, et en fait le gouvernement chinois n'exerce aucune brimade contre les étrangers de Shanghaï.

Cependant notre totale indépendance a été perdue; lorsque le consul de France a fait arrêter un Français, collaborateur notoire, celui-ci a réussi à se plaindre aux autorités chinoises de ce que leur souveraineté était violée, et il a fallu un échange de vues assez

laborieux entre le consul et Chung-King pour régler la question. De tels faits font sentir le prix de la liberté que nous avons perdue en perdant la concession.

Le groupe français de Shanghaï, coupé de la France depuis huit ans et de l'Indochine depuis quatre ans, a vu arriver le premier bateau français pour Noël 1945. Le vichysme a sévi, semble-t-il, avec assez de violence à Shanghaï, favorisé par la propagande japonaise et l'absence de toutes nouvelles de France. Mais ce n'était qu'une adhésion de principe, sans influence sur la conduite quotidienne, n'entraînant ni engagement ni prise de position, donc des reproches peut-être, mais pas d'inculpation. Les Shanghaïens se sont d'ailleurs mis au Gaullisme à temps, et à l'arrivée du croiseur français, la famille avait lavé son linge sale et présentait un front uni et unanime. Mais il y a encore une « avenue Pétain » dans l'ex-concession française.

Si la guerre n'a pas marqué Shanghaï, elle n'a pas marqué non plus l'âme des Shanghaïens. Comme les Américains, ils espèrent reprendre le business, considèrent la guerre comme une crise grave, mais qui après tout peut avoir des conséquences heureuses, et envisagent sans désarroi apparent la future bataille russo-américaine dans les plaines de l'Asie. Cela met entre eux et les Français qui ont connu la guerre d'Europe un voile de gêne parfois assez difficile à lever. L'esprit, les méthodes, la puissance américains orientent tout ce qui se pense ici; la guerre à Shanghaï a été riche et facile, sinon fraîche et joyeuse. Comme en Angleterre en 18. Comme en Amérique en 45.



Derrière les gratte-ciel et les Victory-ships tout neufs, il y a 5 millions de Chinois, semblables à 400 millions d'autres. Depuis le coolie-pousse qui meurt à 25 ans de tuberculose, dans la rue, un soir d'hiver, jusqu'au banquier plus ou moins ex-général qui fit ses études à Harvard, roule en Packard et gagne sur le « gold ». Leur vie à tous est faite de mille contrats tacites, de mille pourcentages versés pour les raisons les plus baroques et les plus inattendues; leur but est toujours le « squeeze », c'est-à-dire le moyen de faire de l'argent avec son astuce; l'échelle diffère du coolie au général, mais l'esprit est le même. C'est une démocratie : chaque Chinois a dans son sac son bâton de banquier ou de général :

c est le squeeze, s'il sait s'en servir. Ils sont libres : libres d'utiliser la parcelle de pouvoir qu'ils détiennent sur n'importe qui (au moins la femme, le vieux père, les jeunes enfants), pour les squeezer. Et puis leur gouvernement leur fout bien la paix. Y en a-t-il parmi eux qui pensent à faire l'unité de leur pays et la révolution? A Shanghaï, nous sommes encore dans les terres faciles du sud, les communistes sont encore loin. Ce ne sont pas les ingénieurs, avocats, médecins de l'université jésuite française qui ont des idées subversives. Ils sont mieux préparés au squeeze.

J. F.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN U. R. S. S.

Il nous a paru intéressant de publier, d'après des chiffres fournis par *le Gosidzdat*, édition d'État de l'U. R. S. S., une liste des écrivains français édités en U. R. S. S. entre 1917 et 1944. Pendant cette période, les ouvrages de 410 écrivains français ont été traduits en russe. Ils ont été tirés, en 3.081 éditions, au total à 46.396.400 exemplaires.

Nous nous bornerons, faute de place, à énumérer les écrivains dont les œuvres ont eu les plus forts tirages. Les ouvrages des plus populaires ont été traduits en plusieurs des nombreuses langues soviétiques. Ainsi les œuvres de Zola ont été traduites en neuf langues, celles d'Henri Barbusse en dix-neuf langues, celles de Victor Hugo en trente-quatre langues, telles que le géorgien, le iakoute, le tchouvaque, le kirghize, etc., etc.

ÉDITIONS EN U. R. S. S. DES ŒUVRES DES ÉCRIVAINS FRANÇAIS ENTRE L'ANNÉE 1917 ET L'ANNÉE 1944 (au 1er novembre 1944).

	Nombre d'éditions	Tirages à 1.000 ex.	Traduction faite en
	—	—	—
Jules Verne	191	4.163,6	15 langues soviétiques
Victor Hugo..........	223	3.952	34 —
Guy de Maupassant ..	219	3.780	13 —
Émile Zola	139	2.453	9 —
Henri Barbusse.......	104	2.061	15 —
Romain Rolland......	135	2.057	15 —
Anatole France.......	130	1.846	6 —
Balzac	105	1.812	6 —
Perrault..............	37	1.529,9	19 —

	Nombre d'éditions	Tirages à 1.000 ex.	Traduction faite en
	—	—	—
Prosper Mérimée	67	1.130	6 langues soviétiques
Alphonse Daudet	60	1.118,4	9 —
Stendhal	4	881	5 —
Flaubert	42	830,6	7 —
Molière	63	523,1	9 —
Alexandre Dumas	35	479,9	2 (lettonien, ukrain.)
Béranger..............	23	468,7	langue de l'Azerbaïdjan.
Jules Romains.........	31	362,9	
Rosny Aîné	27	345	arménien, komi, turkmène, ukrainien.
Pierre Hamp	32	344,4	
Claude Farrère	49	310,2	
Charles-Louis Philippe.	21	309,7	
Félix Gras	11	298	
Rabelais	13	267	langue de l'Azerbaïdjan, arménien, juif, cosaque.
Henri de Régnier.....	43	255	
André Gide	18	254,4	
Georges Duhamel	23	235,7	
Pierre Mille	19	214,6	
Jules Vallès	12	212,2	
Voltaire	13	209,6	langue de l'Azerbaïdjan, ukrainien.
Jean Giono............	6	202,8	langue de la Russie blanche, géorgien.
Hector Malo...........	9	199	géorgien.
George Sand	10	195,7	
Octave Mirbeau.......	23	195,5	esthonien.
Diderot	26	194,1	
Erckmann-Chatrian	9	191	
Paul et Victor Margueritte............	29	171,2	
Jean-Richard Bloch ...	10	159,7	
Beaumarchais	10	153,3	Azerbaïdjan, Russie blanche, juif.
Pierre Benoît	23	134,8	

	Nombre d'éditions	Tirages à 1.000 ex.	Traduction faite en
	—	—	—
Lesage	12	120,4	ukrainien.
Paul Morand	9	111	
Paul Bourget	7	108,3	
Louis Aragon	8	98,6	
Pierre Loti	6	97,5	
Camille Flammarion	7	90	langue kirghize, tchouvaque.
Marcel Proust	11	89,6	
Louis Guilloux	5	88	
Marcel Prévost	7	84,2	
Jean Giraudoux	8	79,6	
Léon Moussinac	4	77	ukrainien.
Luc Durtain	7	75	
Louis-Ferdinand Céline.	4	71	
Edmond et Jules de Goncourt	8	70,7	
Roger Martin du Gard	7	70,1	
Henri Béraud	8	69,7	
Joseph Kessel	7	68,1	
Alfred de Vigny	2	68	
Alfred de Musset	6	66,3	
Hippolyte Taine	6	62,1	
Pierre Mac Orlan	11	61,7	
Paul Nizan	5	61,3	ukrainien.
Andrée Viollis	2	60	
Helvetius	9	57,5	arménien.
Chateaubriand	2	54	géorgien.
Georges Courteline	2	62	
Roland Dorgelès	9	52,4	
Eugène Scribe	18	48,4	
Théophile Gautier	3	48,1	
Léon Frapié	3	45	
André Maurois	7	42	
Henri Duvernois	3	38	
Eugène Sue	4	36,2	
Jean Cassou	3	32	géorgien.
Henri Murger	2	27,2	

Notons, parmi les écrivains de moindre tirage, les écrivains classiques suivants :

	Nombre d'éditions	Tirages à 1.000 ex.
	—	—
Corneille	3	18
Scarron	2	15,6
Rousseau	2	15,3
Racine	3	13,6
José-Maria de Hérédia	3	12,5
Michelet	3	10
Ronsard	1	1
Montesquieu	1	5,3
Eugène Fromentin	1	5
Sully Prudhomme	1	3
La Fontaine	1	3
Benjamin Constant	1	3
Verlaine	1	2,5
Leconte de Lisle	1	1

Notons également parmi les écrivains modernes :

Jules Laforgue	1	9,6
Paul Valéry	1	5
Paul Claudel	1	5

On sait que l'État est le seul éditeur de tous les ouvrages publiés en U. R. S. S.

Le choix des ouvrages à publier est fait à la Gosidzdat, l'Édition d'État, par une commission travaillant en liaison avec le Comité central du parti.

Le nombre des éditions est en rapport avec la demande.

En dehors de quelques éditions de luxe, vendues à des prix élevés, les ouvrages font l'objet de tirages de masse et sont vendus par priorité aux bibliothèques municipales, d'usine, rurales, des cellules du parti, etc...

Le nombre des livres mis en vente est très inférieur à la demande. En 1936 encore, la situation du livre en U. R. S. S. était analogue à ce qu'elle est en France actuellement.

Il est curieux de constater que le goût du public russe a peu changé depuis la révolution. Ceci est probablement dû au fait que

la grande majorité des lecteurs se recrutait à l'époque tzariste dans les milieux « avancés », parmi les étudiants et dans l'Intelligentzia, déjà imbus d'idées révolutionnaires et tournés vers l'étude des problèmes sociaux. La faveur du public russe va, aujourd'hui comme autrefois, au roman réaliste à préoccupations sociales. En dehors des écrivains communistes ou à tendances communistes, qui d'ailleurs ne viennent pas en tête de liste, et des auteurs de livres pour enfants, tels que Jules Verne et Perrault, les écrivains préférés sont toujours Victor Hugo *(Les Misérables)*, Maupassant, Zola, Balzac, Alphonse Daudet, Stendhal, Flaubert, etc.. Maupassant — et ceci peut paraître assez surprenant — reste le grand favori. Peut-être est-ce parce qu'il a ce double avantage d'être l'écrivain français dont l'art s'apparente le plus à celui de Tolstoï, et de garder en même temps, pour les lecteurs russes, un certain « cachet » très typiquement français. Les romans historiques semblent également très appréciés. Quant aux grands classiques français (à l'exception de Rabelais, de Molière et de Beaumarchais), ils sont peu lus en U. R. S. S. Quelques-uns, tels Pascal, Montaigne, La Bruyère, Saint-Simon, Baudelaire, Rimbaud, n'ont pas été édités.

Par contre, nous voyons que certains écrivains modernes, tels que Paul Valéry et Paul Claudel, dont les tendances sont pourtant très éloignées de celles du public russe actuel, sont édités en U. R. S. S.

Les chiffres que nous avons reproduits témoignent d'un effort considérable. Il serait intéressant de les comparer au nombre des ouvrages, traduits du russe ou de l'anglais, vendus en France depuis trente ans.

Imprimerie CHANTENAY, PARIS-6e — Mars 1946
O. P. L. 31-1.003 *Dépôt légal : 1er trim.* 1946

Le Gérant : Maurice MERLEAU-PONTY